

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

**Brigade
Mondaine [227]
– La fée des sans-
logis**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGADE
MONDIALE

Par Michel Brice

LA FÉE
DES
SANS-LOGIS

VAUVENARGUES

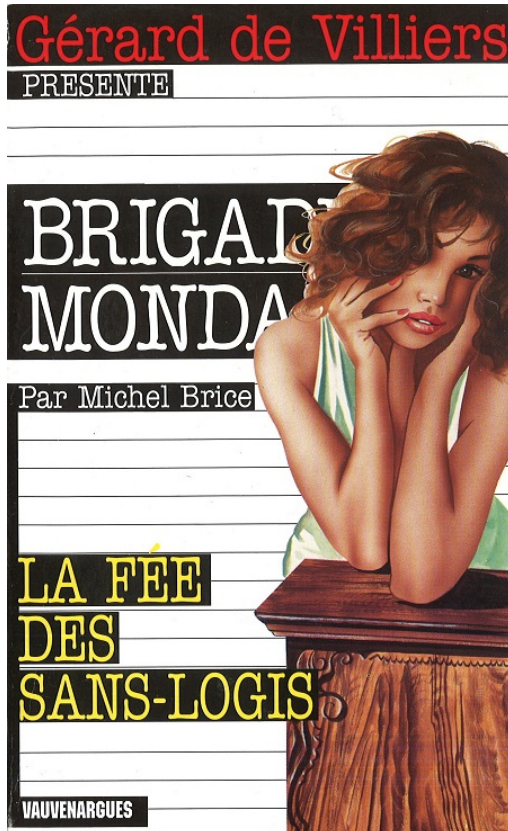


MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°227)

LA FÉE DES SANS-LOGIS



Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

Illustration couverture : Loris

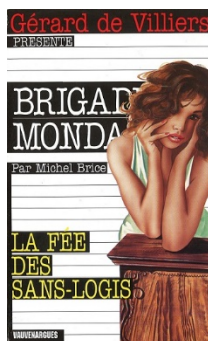
© GECEP/VAUVENARGUES, 2002 ISBN 2-7443-0745-9

QUATRIEME

Ils étaient sales, les cheveux hirsutes collés par la crasse, et leurs vêtements informes sentaient la sueur et la macération. Pourtant Emmanuelle vint vers eux avec une sorte d'empressement, de gratitude même, comme si les relents de misère que ces clochards exhalaient avaient à eux seuls le pouvoir d'absorber la sensualité-du monde, d'en effacer la beauté trop éclatante, d'en expurger cette lubricité obscène qui s'incrustait partout, jusque dans son propre corps.

Des mains avides, aux doigts jaunis par la nicotine, se tendirent vers elle, lorsque, de la poche sa veste, elle sortit une liasse de billets. Sa distribution terminée, elle releva les yeux, s'apprêtant à poursuivre sa route, vers les arches du Pont-Neuf. C'est alors qu'elle le vit. Allongé sur un banc, torse nu, la tête posée sur son tee-shirt roulé en boule, il souriait aux anges...

CHAPITRE PREMIER



Une plongée au plus profond du Moyen Âge.

C'est exactement ce que Christophe Prêcheur avait l'impression de vivre, depuis un peu moins d'une heure qu'il était entré dans la grande maison de pierres grises qui bordait le quai de Seine, dans l'île de la Cité, juste en face de l'île Saint-Louis.

Mais pas un Moyen Âge lugubre, sinistre, misérable ; bien au contraire, car ce Moyen Âge-là avait des allures de conte de fées. Avec même quelque chose de franchement exotique.

Sans doute à cause des deux filles à la peau d'ébène, grandes, sculpturales, qui, un peu plus tôt, lui avaient fait prendre un bain parfumé, dans une immense baignoire à eau tourbillonnante. Avec leur pagne très court, violemment coloré, et surtout leurs seins nus, gros et fermes comme des obus, elles lui avaient donné l'impression étourdissante d'être brusquement transporté du centre de Paris au fin fond de la brousse.

Moyen Âge, Afrique... Afrique, Moyen Âge... Christophe Prêcheur ne savait plus trop où il en était. Mais il était sûr d'une chose : même s'il était simplement en train de rêver, il allait tout faire pour ne pas se réveiller, ou en tout cas pas tout de suite. Le plus tard possible.

Parce que ce qu'il était en train de vivre, c'était plus excitant, plus dingue que tout ce qu'il avait jamais imaginé.

Il y avait d'abord les deux Blacks superbes, « hyper bandantes », comme il se l'était dit à lui-même lorsqu'elles lui avaient ouvert la lourde porte de la maison. Il était un peu plus de dix heures du soir quand il avait frappé les quatre coups prévus. Comme on était fin juin, il ne faisait pas encore nuit et la chaleur lourde, immobile, était presque aussi étouffante et gluante qu'en plein milieu d'après-midi.

À travers des couloirs de pierre nue, sombres et tortueux, sans lui dire un mot, les deux filles l'avait emmené jusqu'à une salle de bains immense, dont le luxe contrastait violemment avec le côté dépouillé, un peu lugubre, des couloirs et des pièces qu'il venait de traverser pour y arriver.

Christophe Prêcheur avait senti son rythme cardiaque s'accélérer brusquement, et une chaleur sourde prendre naissance au creux de son ventre, lorsque les deux Blacks avaient commencé à le débarrasser de ses vêtements.

Enfin, des vêtements, c'était beaucoup dire : « haillons », ou « loques » auraient été des mots plus justes.

Car, à vingt-trois ans, Christophe Prêcheur vivait dans la rue depuis déjà deux ans. Il était ce qu'on avait longtemps appelé un clochard, ou encore un « clodo », et que l'on désignait maintenant par le sigle hautement hypocrite de SDF, pour « sans domicile fixe ».

L'expression était plus propre, plus « clinique », mais la réalité qu'elle recouvrait était exactement la même qu'avant. Parfois, quand il y réfléchissait, Christophe se disait que, désormais, par le miracle de ce changement d'appellation, il avait un point commun avec les grands patrons, les vedettes du show-biz et les milliardaires de la jetset. Des appartements à Paris, Londres et Genève, un pied-à-terre à New York, une villa à Marbella, un bateau à Saint-Tropez et un chalet à Gstaad : les très riches aussi étaient, en quelque sorte, des « sans domicile fixe », puisqu'ils n'arrêtaient pas d'en changer, au gré de leurs humeurs...

La différence, c'était que lui, Christophe Prêcheur, n'en changeait pas. Il dormait toujours au même endroit, au pied de la première pile du pont Saint-Louis, en contrebas du quai aux Fleurs. Partageant son « domicile » de plein air avec quatre ou cinq autres « rats de quai », comme ils se surnommaient eux-mêmes entre eux, lorsqu'ils se sentaient obligés de faire de l'autodérision pour éviter de se mettre à gémir sur leur propre sort.

C'est pas loin de là, tout près du mémorial de la Déportation érigé à l'extrême pointe de l'île de la Cité, derrière l'abside de Notre-Dame, que sa route avait croisé, en début d'après-midi, celle de la fée des sans-logis.

Tout le monde l'appelait comme ça, dans le quartier. C'est-à-dire, tous les sans-abri, comme lui. C'était une jeune femme qui devait avoir dans les vingt-cinq ou trente ans, difficile d'être plus précis. Ses cheveux noirs étaient systématiquement tirés en un chignon sévère, elle cachait ses yeux derrière des lunettes à monture d'écaille épaisse et, dans ses habits tristes, ternes, sans forme, elle se tenait toujours un peu voûtée, comme une petite vieille.

Seulement, elle était généreuse, cette fée ; très généreuse, même. Dès qu'elle sortait de sa grande maison pour se promener sur les quais, soit seule, soit en compagnie de ses deux « suivantes » deux immenses Noires superbes, tout ce que les quais de Seine comptaient de fauchés chroniques, de drogués en manque, d'alcoolos en rupture de stock de mauvais vin rouge, toute cette petite « cour des miracles » s'arrangeait pour se trouver sur son passage. Parce que, elle, ce n'était pas de menues piécettes de cuivre rouge qu'elle laissait tomber dans les mains crasseuses et avides qui se tendaient vers elle.

C'étaient carrément des billets de dix, de vingt, voire de cinquante euros.

Et c'est exactement pour ça qu'on l'avait baptisée la fée des sans-logis. Elle vous glissait un ou deux billets dans la paume, avec un sourire à la fois lumineux et triste, un air humble et douloureux, comme si elle vous demandait pardon de ne pas pouvoir faire davantage...

Christophe Prêcheur avait bénéficié plusieurs fois des largesses de la fée. Mais, là, aujourd'hui, il avait l'impression d'avoir carrément touché le jackpot. Les six bons numéros de la super-cagnotte.

Il devait être un peu plus de trois heures de l'après-midi. Assommé par la chaleur immobile et lourde qui s'était abattue sur Paris, trois jours plus tôt, Christophe somnolait sous son arche de pont, à demi allongé sur le matelas crasseux et auréolé d'humidité qui lui servait de lit depuis deux ans. Les yeux mi-clos, il regardait passer les bateaux-mouches, chargés de touristes bariolés et rigolards. Dont, régulièrement, certains se croyaient obligés de lui faire de grands signes joyeux de la main, au moment où ils passaient à sa hauteur.

Soudain, sans que Christophe l'ait entendue arriver, la fée des sans-logis se trouva debout devant lui. À cause de la chaleur gluante, elle était vêtue plus légèrement que d'habitude. Et, en levant les yeux vers elle, Christophe s'était fait la réflexion que la poitrine qui gonflait le chemisier gris avait l'air plutôt appétissant, détail qu'il n'avait jamais remarqué jusqu'à maintenant.

Elle était restée un long moment à le contempler, sans rien dire, avec un drôle de sourire, à la fois douloureux et avide. À tel point que Christophe finissait par se demander quelle contenance il devait adopter, face à cette femme muette, qui semblait l'évaluer, le soupeser.

Finalement, avec un profond soupir, elle avait murmuré, d'une voix étranglée :

— Mon pauvre ami, comme vous devez souffrir ! Quelle vie indigne vous ont fait la dureté et la méchanceté des hommes...

Christophe Prêcheur, d'habitude, ne se trouvait pas si souffrant que ça, mais, à tout hasard, histoire de ne pas contrarier la « généreuse donatrice », il avait pris un air douloureux et avait baissé les yeux.

La fée s'était alors accroupie à côté de lui et avait posé doucement sa main sur son épaule. À cause de sa position, Christophe avait pu laisser filer son regard sous sa jupe grise. Comme ça, par pur réflexe masculin. Il avait découvert une cuisse blanche, ronde et charnue, ce qui l'avait beaucoup surpris.

Sans doute à cause de son chignon, de ses fringues démodées et lugubres, de son air perpétuellement douloureux, il s'était toujours imaginé que la fée devait être « un vrai sac d'os », pour reprendre sa propre expression.

— Mon ami, présentez-vous à ma porte ce soir, à dix heures, avait alors murmuré la jeune femme brune, dont les joues blafardes s'étaient brusquement empourprées. Vous serez lavé et nourri. Vous serez traité comme tous les enfants de Dieu devraient l'être...

Puis, elle s'était relevée et, sans rien ajouter, avait commencé à s'éloigner, en direction de Notre-Dame.

— Je peux vraiment venir chez vous ? avait alors demandé Prêcheur, de sa voix naturellement grave et chaude. C'est pas une blague, dites, m'dame ?

La fée s'était retournée, l'avait enveloppé d'un regard étrangement brillant, et elle avait répondu, la tête légèrement penchée vers la droite :

— Croyez, mon ami ! Croyez et il vous sera beaucoup donné, dans ce monde et dans l'autre...

Puis, elle avait disparu.

Christophe Prêcheur en avait conclu qu'elle devait être un peu « zinzin », la fée. Quand, sur les coups de huit heures du soir, son copain Max s'était ramené avec deux bouteilles de vin rouge et de quoi rouler un vrai joint, il avait même failli laisser tomber l'étrange rendez-vous. Il ne s'était décidé à y aller qu'en toute dernière extrémité. Après tout, qu'est-ce qu'il risquait ? Il s'était évidemment bien gardé de dire à Max, et aux deux clodos qui étaient venus les rejoindre un peu plus tard, où il allait : pas la peine d'exciter inutilement les jalousies...

Et maintenant, il se retrouvait là, assis dans ce drôle de fauteuil de bois, qui ressemblait à un trône de roi médiéval, enveloppé dans un large peignoir blanc, après avoir été lavé et parfumé des pieds à la tête par les deux filles noires.

Non, pas des pieds à la tête, d'ailleurs. Car, durant le bain qu'elles lui avaient fait prendre, elles avaient soigneusement omis de toucher à ses pieds, noirs de crasse. Quand il avait demandé pourquoi, l'une d'elles lui avait répondu, dans un petit sourire un peu ironique :

— Notre maîtresse s'en chargera elle-même, au début de la cérémonie...

Christophe avait voulu demander de quelle cérémonie il s'agissait, mais les sons s'étaient bloqués dans sa gorge. Simplement parce que, à ce moment-là, l'autre Black avait entrepris de laver son sexe. Sous le contact de sa paume incroyablement douce, enduite de gel de bain parfumé, Christophe avait senti son membre s'ériger à toute vitesse. Ce qui avait provoqué le petit rire amusé des deux filles. Mis hors de lui par la caresse qui se prolongeait, il avait sorti le bras de la mousse du bain, pour tenter de caresser le ventre nu de celle qui se trouvait le plus près de lui.

Mais, en riant un peu plus fort, elle lui avait échappé. Vêtue, tout comme sa compagne, d'une sorte de paréo noué très bas sur ses hanches larges, et d'un minuscule soutien-gorge à paillettes bleues, elle s'était alors plaquée contre le dos de sa copine et, tout en lui malaxant doucement les seins, l'avait embrassée dans le cou en gémissant.

Christophe Prêcheur avait compris le message : ces deux filles sculpturales ne s'intéressaient pas aux mecs, et faisaient leurs « trucs » entre elles. Bon, tant pis...

Il avait fermé les yeux, se concentrant sur les sensations délicieuses que les doigts fins et longs de la Black procuraient à son sexe tendu.

Il avait quand même protesté par un grognement frustré, lorsque la fille avait brusquement mis fin à sa caresse, sans autre forme de procès.

— Tu es propre, maintenant, il faut sortir du bain ! avait-elle déclaré, en souriant de toutes ses dents, tandis que sa copine, derrière elle, avait laissé glisser ses mains jusqu'à sa croupe d'ébène, sous le paréo multicolore, et pétrissait ses fesses avec fièvre.

Puis, après l'avoir séché, elle lui avait présenté le peignoir blanc et l'avait conduit jusqu'à la pièce voisine. Là, Prêcheur avait découvert une salle aux murs de pierre nus, à l'exception d'un grand tableau aux couleurs sombres, représentant un Christ décharné sur sa croix, assez lugubre. Au centre de la salle, dont les trois petites fenêtres à barreaux étaient trop hautes pour qu'on puisse voir sur quoi elles donnaient, se trouvait une table de bois massif, recouverte d'une nappe blanche brodée de bleu ciel, et un grand fauteuil de bois, au très haut dossier sculpté. Sur la nappe, un couvert avait été dressé : vaisselle en porcelaine de Saxe, verres en cristal de Bohême, couverts de vermeil. Le tout encadré par deux chandeliers à trois branches, aux bougies torsadées allumées.

Et puis, à peu à l'écart, surprenant, incongru même, un véritable prie-Dieu d'église, en bois sombre presque noir, dont le reposoir était recouvert de velours rouge.

Après avoir installé Christophe dans le fauteuil, « royal », comme il l'avait aussitôt baptisé, les deux Noires avaient quitté la salle, en lui disant simplement que « la maîtresse n'allait pas tarder à le rejoindre ».

Et, depuis un temps qu'il avait du mal à évaluer, Christophe Prêcheur attendait, immobile, les sens aux aguets. Se demandant dans quelle comédie il s'était embarqué et quel rôle il était censé y jouer. Mais enfin, dans l'ensemble, il était plutôt content de la tournure des événements, même si tout le monde lui paraissait un peu « frappingue », ici.

Ce qui était plutôt bon signe à ses yeux pourtant, c'est que cette maison suintait littéralement le fric, malgré son aspect austère, quasi lugubre. Il n'y avait qu'à regarder ce qui se trouvait sur la table : entre les couverts, les chandeliers et la vaisselle, il y en avait pour un paquet de pognon...

Dans la clarté dorée et tremblotante des six bougies, Christophe Prêcheur eut un petit rire silencieux. Si son copain Max et les autres « rats de quai » pouvaient le voir en ce moment, ils en feraient une tronche !

Il se sentait plutôt bien, lui. Alors que la chaleur, dehors, était devenue de plus en plus lourde et humide, à mesure que la journée avançait, ici il faisait presque doux. Sans doute, pensait le jeune homme, à cause de l'épaisseur des murs et de l'étroitesse des petites fenêtres haut perchées. Et c'est sans doute pour la même raison qu'il ne percevait, de la circulation extérieure, qu'un très

vague ronronnement régulier, coupé parfois par les accords étouffés d'un piano, quelque part dans la grande bâtisse.

Il avait vraiment, et de plus en plus, l'impression d'être hors du temps, presque hors du monde...

Habitué au silence profond de la salle, Christophe Prêcheur sursauta lorsque la lourde porte de bois plein s'ouvrit, avec un claquement métallique sec et grave.

Il eut d'abord l'impression étrange de voir, dans l'encadrement vaguement éclairé par-derrière, apparaître un fantôme.

Puis, il identifia la personne qui s'avavançait lentement vers lui, vêtue d'une sorte de longue tunique blanche immaculée sur laquelle cascadaient jusqu'aux épaules de longs cheveux noirs.

C'était elle, la fée des sans-logis.

Elle était pieds nus. L'espèce de robe ample qu'elle portait balayait les grandes dalles rouge sombre du sol inégal. Elle était retenue à son cou par un bijou jaune étincelant que, de là où il était, Christophe ne distinguait pas bien. Ce qu'il voyait, en revanche, c'est que la longue tunique n'était retenue par rien d'autre que ce clip, vraisemblablement en or. Si bien que, à chaque pas, à chaque mouvement que la fée faisait dans sa direction, les pans souples, presque vaporeux du vêtement volaient autour d'elle, s'écartant à droite et à gauche.

Et que, après avoir entraperçu la masse élastique d'un sein, puis les reflets moirés d'un triangle sombre, plus bas, Christophe ne pouvait plus ignorer que son hôtesse était entièrement nue dessous.

En retenant *in extremis* le sourire de convoitise qui lui était monté spontanément aux lèvres, Christophe Prêcheur se dit que, peut-être, la fée n'allait pas se contenter de le nourrir, mais qu'elle allait aussi payer de sa personne, en quelque sorte.

Décidément, la soirée s'annonçait super bien...

Dès qu'elle eut franchi le seuil de la salle où son « frère en Jésus-Christ » l'attendait, Emmanuelle Croisset sentit les battements de son cœur s'accélérer, sous la longue tunique blanche qui recouvrait son corps nu, et une fine transpiration perler à ses tempes.

Au plus profond de son cerveau, une voix lui intima l'ordre de faire demi-tour, de fuir ce lieu infernal où elle allait se perdre.

Mais, au même moment, une force invisible se manifesta, qui la poussa au bas des reins et la força à s'avancer vers l'homme en peignoir qui trônait dans le grand fauteuil de bois sculpté.

Emmanuelle Croisset, les jambes tremblantes, marcha vers lui, avec l'impression de gravir son Golgotha. Le simple fait d'avoir dénoué ses cheveux, et encore plus de se sentir nue sous sa tunique légère, suffisait à

l'amener au bord de l'évanouissement. Il y avait comme un voile devant ses yeux, qui troublait et déformait sa vision. D'autant plus qu'elle s'était débarrassée de ses grosses lunettes à monture d'écaille. Elle sentait le sang battre sourdement à ses tempes, comme un tambour menaçant, funèbre.

Alors qu'elle était à mi-chemin entre la porte et le jeune homme blond qui la regardait s'avancer vers lui avec un terrible petit sourire, la même voix que tout à l'heure hurla à Emmanuelle de faire demi-tour et de fuir cet endroit satanique.

Mais, de la même façon, une force supérieure la poussa au creux des reins, la propulsant littéralement vers celui qui l'attendait, et dont le regard brillant, presque sauvage, disait assez les pensées répugnantes qui encombraient son esprit, directement inspirées par Satan.

À demi chancelante, Emmanuelle Croisset s'arrêta à un mètre de lui et sa main droite s'appuya sur la nappe brodée, pour s'empêcher de tomber.

Mais, en même temps, sous la table massive, son index trouva immédiatement le petit bouton de cuivre, qu'il pressa nerveusement, presque rageusement, par deux fois.

Quelques secondes plus tard, Emmanuelle entendit la porte s'ouvrir dans son dos, puis un frôlement de pieds nus sur les dalles.

Amina Ouedraogo – l'une de ses deux « suivantes », ainsi qu'elle nommait les deux Noires à son service – déposa aux pieds de Christophe Prêcheur, étonné, une cuvette d'émail blanche et bleue, remplie d'eau chaude, à la surface de laquelle flottait une grosse éponge, orange et ronde. Puis, la jeune femme se retira sans un mot.

Dès qu'elle fut sortie, Emmanuelle se laissa tomber à genoux aux pieds de Christophe Prêcheur. Le regard qu'elle leva vers lui fit presque peur au jeune homme assis, tellement il était débordant d'une sorte d'adoration muette, qui lui parut surhumaine.

Ou plutôt : inhumaine.

Mais, malgré tout, la partie « mâle » de son cerveau nota que la fée avait de grands et magnifiques yeux d'un bleu profond, qu'elle avait tort de cacher, d'habitude, derrière ses horribles lunettes de vieille fille...

— Comme tu es beau ! souffla-t-elle d'une voix vibrante, tandis qu'un sourire étrange flottait sur sa bouche aux lèvres gonflées, presque trop rouges. Tu as la grâce et la pureté que Notre Seigneur a voulues pour ses enfants. Pour tous ses enfants...

« Folle de chez folle ! songea aussitôt Christophe, en se retenant de soupirer. Qui c'est qui m'a foutu une tarée pareille ? Complètement « chtarbée », la fée ! Il faut que je me tire d'ici, moi, et vite fait... »

Mais, au même moment, à cause d'un mouvement que la fée venait de faire, il eut soudain une vue plongeante sur deux seins blancs, ronds,

volumineux et fermes, agrémenté chacun d'un mamelon rose tendre, complètement érigé.

Et cette vision lui rendit aussitôt son hôtesse beaucoup moins « chtarbée », et fit complètement disparaître ses velléités de fuite.

Avant qu'il ait le temps de réagir, Emmanuelle avait, sans répugnance apparente, saisi son pied droit, gris de crasse, aux ongles trop longs et sévèrement endeuillés, et l'avait doucement plongé dans l'eau tiède.

— Mais... qu'est-ce que... Qu'est-ce que vous faites, m'dame ? parvint-il finalement à bredouiller, en essayant de retirer son pied de la cuvette.

Elle leva vers lui un visage empourpré, illuminé par un sourire extatique :

— Notre-Seigneur a dit : « Ce que vous faites au plus humble d'entre les humbles, c'est à moi que vous le faites ». Comme Marie-Madeleine a lavé les pieds du Christ, c'est à moi, aujourd'hui, de laver les tiens ! Car tu es le plus humble de ses fils, donc tu es mon Seigneur !

Alors, saisissant la grosse éponge dégoulinante d'eau chaude, Emmanuelle Croisset entreprit de laver soigneusement le pied maigre et crasseux qu'elle soutenait délicatement dans sa main gauche.

Parce qu'elle s'était penchée un peu plus en avant, sa tunique, retenue seulement au cou, s'était écartée de chaque côté de son corps à la peau très blanche, presque laiteuse, dévoilant complètement sa poitrine lourde mais ferme, son ventre plat, et aussi, sous le bouton tendre du nombril, le triangle noir et bouclé de son intimité.

L'antre du Diable. La grotte du Malin. La fournaise de Satan...

Tout en lavant consciencieusement le pied de son hôte, de « son Seigneur », Emmanuelle Croisset sentait une sorte d'incendie embraser complètement son esprit, lui coupant presque la respiration. Elle savait que son seul et unique vêtement, sa « tunique de pénitente », comme elle l'appelait, s'était écartée de son corps et que les yeux de l'homme qu'elle était occupée à laver, comme une humble servante, se promenait sur ses parties « honteuses ». Elle pouvait sentir ses regards sur sa poitrine, son ventre, ses cuisses, son sexe touffu, comme autant de brûlures infernales, de morsures démoniaques.

Les griffes de Belzébuth...

Bien sûr, elle aurait pu rabattre les pans de la tunique devant elle. Il aurait suffi d'un geste, d'un simple geste...

Mais Emmanuelle ne le faisait pas. Parce qu'elle savait qu'il lui fallait consommer le sacrifice de sa fierté et de sa pudeur jusqu'au bout, jusqu'au moment suprême. C'est alors, alors seulement, qu'elle serait digne, à ses propres yeux, de revendiquer le saint nom de Servante du Christ.

Oui, il lui fallait s'abaisser, s'humilier face à ce garçon, que le Démon avait fait si beau, sous ses loques de vagabond ; elle devait continuer à s'offrir

en pâture à ses regards lubriques, ignobles, écœurants, si elle voulait racheter tout le mal que sa famille avait causé par le passé ; si elle voulait que, par son sacrifice, les morts de sa famille puissent reposer dans la paix éternelle du Seigneur...

C'était à elle, et à personne d'autre, de s'offrir en holocauste, comme elle l'avait déjà fait, et comme elle le referait encore. Jusqu'à ce que Dieu lui fasse un signe, pour lui dire qu'il lui avait enfin pardonné d'être l'héritière d'une fortune colossale, acquise au prix de la souffrance et de la misère des hommes.

Pour cela, elle devait faire preuve d'humilité et d'amour. De beaucoup d'humilité et de beaucoup d'amour...

Christophe Prêcheur ne put retenir un petit cri de surprise, lorsque la « foldingue », comme il l'appelait maintenant, retira son pied de la cuvette émaillée.

Se penchant encore plus en avant, presque prosternée devant lui, elle avait saisi dans sa main droite une pleine poignée de ses longs cheveux noirs et épais. Et avait commencé à les utiliser comme une serviette, pour sécher ses orteils dégoulinants d'eau.

— Non ! ne faites pas ça, m'dame ! souffla Christophe, d'une voix presque suppliante, tellement la situation commençait à le mettre mal à l'aise. Il ne faut pas... c'est pas bien...

Mais la fée releva son visage vers lui. Un visage presque méconnaissable : yeux brillants, joues empourprées, lèvres humides et entrouvertes sur un sourire halluciné.

— Et pourquoi donc ? souffla-t-elle, d'une voix plus rauque, presque sifflante. Marie-Madeleine l'a fait pour Notre-Seigneur Jésus, je peux bien le faire pour toi. Rien n'est trop beau pour une créature de Dieu, rien...

Alors, renonçant à comprendre ce qui lui arrivait -et encore moins ce qui pouvait se passer dans la tête de cette cinglée -, Christophe Prêcheur décida d'un coup de ne plus chercher à comprendre quoi que ce soit... et de profiter au maximum de la situation.

Lorsqu'elle lui eut lavé et séché le second pied, Emmanuelle Croisset se redressa et se tint droite devant lui. Naturellement, ses deux mains esquissèrent le geste de ramener les pans de sa tunique devant son corps nu. Mais Christophe Prêcheur eut l'impression que la jeune femme faisait un effort sur elle-même, pour commander à ses muscles de ne pas agir. De façon à continuer d'offrir à ses regards les courbes parfaites de son anatomie. Les yeux allant de son ventre à ses seins, il eut un petit sourire approuvateur qui fit violemment rougir Emmanuelle.

Mais elle ne fit quand même rien pour dissimuler ce qu'elle s'obstinait à appeler ses « parties honteuses », comme si elle surgissait tout droit du XIX^e siècle. Au contraire, Christophe eut l'impression qu'elle cambrait les

reins, comme si elle avait voulu faire ressortir l'étonnant volume de ses seins, aux pointes parfaitement dressées.

Elle avança le bras vers lui et lui prit la main. Elle avait la peau très douce, presque veloutée, et le jeune homme sentit son sexe s'ériger encore plus durement, sous le peignoir en éponge blanc qui le dissimulait tant bien que mal.

Il vit qu'Emmanuelle s'était elle aussi aperçue de son trouble car, lorsque ses yeux s'abaissèrent vers la protubérance qui déformait le peignoir, juste sous la ceinture nouée, elle rougit violemment, et se dépêcha de relever la tête.

— Venez, Seigneur, lui dit-elle en dévorant son visage de ses yeux bleus crépitant d'éclairs. Je vais vous servir votre dîner, car je suis votre servante...

En retenant de justesse le sourire ironique qui lui montait aux lèvres, Christophe Prêcheur se leva du fauteuil et suivit la « folle » en direction de la table nappée. Il lui sembla qu'elle accentuait délibérément le balancement de ses hanches pleines, mais peut-être se faisait-il des idées...

Sans chercher à dissimuler son érection, il se planta devant Emmanuelle, les mains sur les hanches. Il resta silencieux quelques secondes, s'amusant beaucoup de la façon qu'elle avait de détourner les yeux pour ne pas apercevoir la bosse qui déformait son peignoir... tout en y revenant sans cesse, telle une musaraigne hypnotisée par un cobra.

— Qu'est-ce qu'on mange ? demanda-t-il, d'une voix forte, autoritaire et un peu vulgaire. J'espère que ça va être bon, sinon je me tire, moi !

Brusquement, il avait envie de se montrer cassant, presque brutal avec son hôtesse. Comme ça, par jeu. Histoire de voir jusqu'où il pouvait aller.

Après tout, tout ce qu'il risquait, c'était de se faire virer à coups de pompe dans le cul. Pour ce qu'il en avait à foutre, de cette bourgeoise, pleine aux as mais complètement « déjantée »...

— Je crois que vous serez content de ce que nous vous avons préparé... murmura Emmanuelle d'une voix étranglée, tandis que, invinciblement, ses yeux revenaient se poser sur la bosse qui semblait la narguer, sous le peignoir distendu. Je suis là pour vous servir... Vous pouvez tout demander à votre servante, et vous serez satisfait...

— Tout, hein ? souligna Christophe, la faisant rougir encore plus. On verra ça... On va commencer par la bouffe. Allez ! Et que ça saute !

Il se sentait de mieux en mieux, dans son rôle de « Seigneur », face à cette servante qu'il trouvait de plus en plus à son goût. « Y a pas à dire, songea-t-il, en s'asseyant sur la chaise qu'Emmanuelle venait de tirer pour lui, il faut que je me la fasse, cette pétasse ! Elle a l'air trop bonne, même avec sa gueule de bonne sœur effarouchée. En tout cas, je suis pratiquement sûr qu'elle meurt d'envie de se faire mettre, sous ses airs de sainte Nitouche. Mais d'abord, faut que je m'tape la cloche, chaque chose en son temps, mon petit pote ! »

Debout près de la table, Emmanuelle Croisset glissa la main droite sous la nappe brodée et enfonça le petit bouton de cuivre qui se trouvait dissimulé dans l'épaisseur du bois. Presque aussitôt, comme si elles attendaient derrière la porte, les deux filles noires, entrèrent dans la grande salle. La première poussait devant elle un chariot à roulettes, dont le chargement fit monter l'eau à la bouche de Christophe Prêcheur. À côté d'un petit pot en cristal, posé sur un lit de glace pilée et contenant de gros grains noirs et luisants qu'il devina être du caviar, se trouvait un plat d'argent où étaient alignés de petits oiseaux délicatement rôtis et posés chacun sur une sorte de canapé fumant et odorant. Il y avait aussi diverses petites bouchées rondes dont la pâte semblait croustillante à souhait, de minuscules fromages de chèvre fourrés à toutes sortes d'épices ou de condiments, et une coupe de fruits rafraîchis, ainsi qu'un sorbet rouge vif, incrusté de petits éclats de fruit d'un rouge plus sombre. Sans oublier le carafon de vodka au poivre, délicatement rosée dans sa gangue de glace, et une bouteille de vin blanc – un chassagne-montrachet de 1996 – mis à rafraîchir dans un seau de cristal taillé, légèrement bleuté.

En voyant ses deux « suivantes » s'approcher, les sourcils d'Emmanuelle Croisset se froncèrent et, en un éclair, elle quitta son attitude de servante soumise pour redevenir la maîtresse de maison bourgeoise, habituée depuis toujours à être obéie.

— Vous auriez pu mettre une tenue décente, pour faire le service ! siffla-t-elle d'un ton sec.

Les deux filles avaient gardé la tenue qu'elles portaient lorsqu'elle avaient fait prendre son bain à l'invité du jour : paréo noué très bas sur les hanches et minuscule soutien-gorge à paillettes, lequel avait bien du mal à contenir leur poitrine couleur d'ébène.

— Moi, je les trouve très bien comme ça, intervint tranquillement Christophe, en arrachant l'une des pattes d'un oiseau rôti pour la porter à ses lèvres.

Il l'engloutit en une seule bouchée. La chair était chaude, fondante, juteuse, délicatement parfumée d'épices et d'herbes que le jeune homme – faute d'habitudes gastronomiques – fut incapable d'identifier.

À sa remarque, Emmanuelle Croisset avait pâli. Puis, reprenant son attitude d'humble servante, elle avait murmuré, d'une petite voix peureuse :

— Très bien, Seigneur. Si c'est votre bon plaisir...

Les deux Blacks sortirent en dandinant excessivement leurs hanches en amphore, comme pour narguer silencieusement leur patronne. Dès qu'elles eurent disparu, Christophe désigna la porte, d'un doigt luisant de graisse, et demanda, la bouche encore à moitié pleine :

— Elles se gounent entre elles, ces deux-là, c'est ça ? Et toi, tu t'envoies aussi en l'air avec elles ? Tu es de la pelouse, ou quoi ?

Emmanuelle Croisset ferma les yeux et se mordit la lèvre inférieure

presque jusqu'au sang, tandis qu'elle sentait des larmes perler au bord de ses paupières. Des larmes brûlantes d'humiliation.

Pourquoi ? Pourquoi acceptait-elle de se laisser traiter de cette façon ignoble ? Comment pouvait-elle tolérer les paroles obscènes, abjectes, de cet individu, même pas capable de manger proprement, selon les règles du savoir-vivre ? Pourquoi ?

La réponse lui vint aussitôt. Pas de son esprit : de son ventre. Son ventre frémissant qui se gonflait d'une chaleur soudaine. Chaleur humide, affolante, irrésistible, à la fois terrifiante et délicieuse.

Les mots orduriers que ses oreilles entendaient la fouettaient sur tout le corps, mais chaque coup cinglant avait le pouvoir d'augmenter encore cette chaleur qui la possédait de plus en plus.

La fournaise du Diable...

— Moi, je suis sûr que tu fais pas dans le gazon maudit ! poursuivait tranquillement Christophe Prêcheur, après avoir englouti une pleine cuiller de caviar, dont deux ou trois grains roulèrent sur son peignoir immaculé. Je m'y connais en gonzesses, tu sais ! Et toi, je suis sûr que tu t'éclates vraiment qu'avec une belle grosse queue bien dure ! C'est pas vrai c'que je dis ?

Les yeux toujours mi-clos, Emmanuelle poussa un gémissement sourd, et ses jambes se mirent à trembler. Durant quelques fractions de secondes, elle crut qu'elle allait perdre connaissance.

De trop de rage et de trop de honte.

Comment pouvait-elle supporter d'être traitée de cette manière, elle ? Et par cet individu répugnant, grossier, lubrique ?

Et surtout, comment pouvait-elle, sous le fouet des mots obscènes qui se déversaient de sa bouche, ressentir au creux de son ventre ce plaisir à la fois si ignoble et si délicieux ?

Pourquoi quelque chose en elle, une force mystérieuse et effrayante, la poussait-elle vers ce garçon qui prenait un malin plaisir à lui débiter des horreurs dégradantes ?

Était-ce une épreuve que Dieu lui envoyait pour mettre sa servante à l'épreuve ? Ou, au contraire, était-ce une tentation à laquelle la soumettait Satan ?

Emmanuelle Croisset renversa la tête en arrière, faisait crouler ses épais cheveux noirs sur ses épaules à demi dénudées. « Mon Dieu, implora-t-elle silencieusement, donnez-moi la force de résister ! Donnez-moi la force de rester pure et digne de Votre amour... »

Elle releva les paupières et, après avoir péniblement avalé sa salive, elle regarda droit dans les yeux le jeune homme blond qui continuait à s'empiffrer de caviar, tout en enveloppant du même regard obscène, dégradant, son corps sans défense.

— Finissez de manger, lui dit-elle d'une voix douce, qu'elle ne pouvait pas empêcher de trembler. Et après, il faudra vous en aller d'ici... Très vite... Je vous en supplie...

Christophe Prêcheur en resta bouche bée. Puis, après avoir pris soin d'avaler sa bouchée de caviar, il s'exclama :

— M'en aller ? Mais vous rigolez ou quoi ? Vous auriez le culot de me foutre dehors dans l'état où vous m'avez mis ? Non, mais regardez-moi ça : je ne peux quand même pas repartir dans cet état ! C'est des coups en en crever, ça, ma petite dame !

Tout en parlant, Christophe avait rapidement dénoué la ceinture de son peignoir. Il en écarta les pans d'un geste ample. Son sexe de belle taille, tendu à se rompre, gonflé de sève et de désir, jaillit à l'air libre, pointé droit vers Emmanuelle, qui émit une sorte de petit hoquet en découvrant ce qu'elle appelait intérieurement le « sceptre du Diable ».

— Je vous en prie ! gémit-elle en se tordant les mains. Laissez-moi ! Laissez-moi, par pitié ! Allez-vous en !

Mais, en même temps, elle restait immobile à moins d'un mètre de Christophe, les pans de sa tunique écartée, ses yeux écarquillés fixés sur le membre viril qui tressautait d'impatience juste devant elle. Et, par saccades régulières, comme possédé par une houle interne, son ventre se projetait en avant, comme pour mimer l'accouplement avec ce sexe gorgé et roide qui se tendait vers son corps dévoilé.

Un petit sourire supérieur étira les lèvres pleines de Christophe Prêcheur. Son instinct de mâle lui disait que la fée était à point. Qu'il pouvait prendre désormais à peu près toutes les initiatives qu'il voudrait sans être repoussé. Même si sa bouche prétendait le contraire.

Il était quand même un peu surpris de ce qui était en train de se passer. Jamais, en la voyant passer dans la rue, si digne, si réservée, si « comme il faut », si coincée même, jamais il n'aurait imaginé qu'elle puisse être chaude à ce point. C'est qu'elle en voulait, la fol-dingue ! En dépit de ses simagrées et de ses bondieuseries, elle avait le feu quelque part, il en était certain.

Et il allait en profiter, pas plus tard que tout de suite... Et en s'amusant un peu, encore !

Emmanuelle tressaillit violemment, lorsque la main de son hôte prit doucement la sienne pour l'attirer vers lui. Alors que son cerveau lui hurlait de reculer, de fuir, son bras se tendit docilement vers le Diable et une sorte de grondement sourd jaillit même du plus profond de sa poitrine, lorsque sa paume entra en contact avec la tige de chair dure et palpitante qui semblait implorer la caresse. Malgré elle, ses doigts se refermèrent doucement autour de la hampe virile.

— Madame, vous qui êtes si bonne, si charitable, murmura alors Christophe, en s'efforçant de prendre un ton humble, presque suppliant, vous

ne pouvez pas me laisser dans cet état, ce serait vraiment pas charitable de votre part...

Et, inspiration ou hasard, il prononça exactement la phrase qu'il fallait :

— Dieu ne permettra pas que vous m'infligiez ça...

Ce fut comme une violente décharge électrique dans le cerveau d'Emmanuelle, dont la main, machinalement, caressait doucement le membre qu'elle tenait entre les doigts. Son visage s'empourpra d'un coup et ses grands yeux bleus se mirent à briller d'une lueur nouvelle.

Il avait raison ! Elle n'avait pas le droit de le repousser ! Il était son frère en Jésus-Christ ! Son prochain !

Elle devait l'aimer ! Dieu lui ordonnait de surmonter ses répugnances et sa pudeur ! Il voulait qu'elle se sacrifie, pour faire le bonheur de ce malheureux, de cette brebis égarée que les hommes avaient réduite à l'état de vagabond ! Et qui était-elle pour prétendre rester sourde aux commandements du Très-Haut ?

Sans bien comprendre ce qui pouvait se passer dans l'esprit d'Emmanuelle, mais avec l'instinct de l'homme face à une femme en état de désir, Christophe Prêcheur sut qu'il avait partie gagnée. Qu'il ne lui restait plus qu'à porter l'estocade, en quelque sorte.

Et, de fait, Emmanuelle ne bougea pas lorsque sa main se posa sur sa hanche nue, sous la tunique. Au contraire, il sembla à Christophe que la pression de ses longs doigts autour de son sexe s'intensifiait, comme pour l'encourager à aller plus loin. Ce qu'il fit.

Emmanuelle se mordit la lèvre avec encore plus de violence, lorsque les doigts de l'homme qu'elle caressait de plus en plus vite, s'insinuèrent entre ses cuisses pleines et veloutées, et se faufilèrent en direction de son sexe pour en prendre possession.

— Mais tu es toute mouillée, ma cochonne ! s'exclama joyeusement Christophe, en la fouillant sans ménagement. C'est ma queue qui te met dans cet état-là, dis ?

Les mots prononcés par Christophe fouettaient Emmanuelle en travers du corps. Elle avait l'impression que chaque parole obscène laissait une trace sanglante sur sa peau blanche. Mais, en même temps, la chaleur ne faisait qu'augmenter à l'intérieur de son ventre.

Malgré elle, sous la pression affolante des doigts qui l'envahissaient, son ventre ne faisait que s'ouvrir davantage et, finalement, elle faillit crier de frustration lorsqu'ils la quittèrent brusquement, la laissant béante, vide, désespérée, tremblante.

— Et si tu me suçais un peu, maintenant, ma jolie ? grinça Christophe, en écartant la main d'Emmanuelle, toujours crispée autour de son sexe.

La jeune femme sentit son visage devenir écarlate, comme si son sang

s'était mis à bouillir à l'intérieur de son crâne. Elle secoua la tête de droite à gauche, d'un air égaré.

— Noon ! balbutia-t-elle. Je vous en supplie, vous ne pouvez pas me demander ça ! C'est si dégradant ! Si... bestial ! C'est...

— C'est ce que j'ai envie ! trancha Christophe, dans une sorte de grondement, en la saisissant par ses longs cheveux aux reflets moirés. Allez, suce, et pas d'histoire !

Emmanuelle se laissa tomber à genoux en gémissant. Ses yeux s'écarquillèrent en découvrant le membre viril qui frémissait à quelques centimètres de sa bouche, aux lèvres comme tuméfiées.

« Dieu tout puissant ! implora-t-elle silencieusement, donnez-moi la force de résister. Je suis Votre enfant : Vous ne pouvez pas me contraindre à ça ! »

Mais, en même temps, ses lèvres s'étaient ouvertes et son visage se rapprochait lentement du gros champignon écarlate qui semblait la narguer, l'appeler...

Christophe poussa un long gémissement rauque, lorsque la bouche chaude et douce d'Emmanuelle l'engloutit jusqu'à la racine. Aussitôt, se penchant légèrement en avant, il plongea ses mains entre les pans de sa tunique et entreprit de lui malaxer les seins sans douceur, triturant entre ses doigts les pointes dardées qui, sous l'effet de l'excitation, étaient devenues d'un rose plus soutenu, presque rouge sang.

Rapidement, il sentit qu'il risquait de ne pas pouvoir se retenir très longtemps. Pas parce que sa partenaire se révélait une fellatrice particulièrement douée. Non, au contraire : elle l'engloutissait avec la morne régularité d'un métronome, sans la moindre fantaisie.

Seulement, le simple fait de se dire qu'en ce moment même il était en train de violer la bouche de la fameuse fée des sans-logis suffisait à le conduire au bord de l'explosion. Se dire que cette jeune femme riche, un peu mystérieuse, dont personne, parmi les « rats de quai », ne savait au juste d'où elle venait, était en ce moment à genoux entre ses cuisses et l'engloutissait avec une sorte d'avidité maladroite, tout ça lui faisait davantage d'effet que le plus puissant des aphrodisiaques.

Sa maladresse même l'excitait encore plus : après tout, il était peut-être le premier homme, à qui elle prodiguait cette caresse ? Son sexe était peut-être le premier à forcer le barrage de ces lèvres rouges et brillantes...

Il la repoussa si brusquement qu'Emmanuelle partit à la renverse et s'effondra sur les dalles rouges et patinées, jambes écartées, offrant à son partenaire la vision affolante du mystère sombre et touffu de son ventre lisse.

— Il est temps de passer aux choses sérieuses ! clama Christophe en se levant de son fauteuil. Mets-toi à genoux, ma belle : j'ai envie de te baiser bien à fond, maintenant ! Allez, en piste !

Emmanuelle eut l'impression que tout son sang lui montait à la tête. Devant ses yeux, luisant de sa propre salive, dodelinait le formidable sexe du jeune homme. Un sexe qui, dans quelques secondes, allait s'engloutir entre ses cuisses, allait profaner le sanctuaire...

Au fond de son ventre, elle avait l'impression que s'agitait une foule de démons ricanant qui, à cor et à cris, réclamaient le viol qui allait avoir lieu, cette profanation que sa tête réussissait encore à refuser.

En un éclair, Emmanuelle repensa à l'épisode des démons de Gerasa, dans l'Évangile selon saint Marc, et à ce qu'ils répondent à Jésus, par la bouche du possédé : « Mon nom est légion, car nous sommes nombreux ».

C'est exactement l'impression qu'elle avait : une foule de démons avaient pris possession de son ventre en fusion et ils réclamaient ce dont ils avaient besoin pour assurer leur domination sur elle : l'intrusion du mâle. La jouissance abjecte de la profanation.

Sous les yeux sidérés de Christophe, Emmanuelle poussa un cri déchirant, strident, et se précipita vers le prie-Dieu recouvert de velours rouge, où elle se laissa tomber à genoux, la tête entre les mains.

— Mon Dieu, je Vous en supplie ! l'entendit-il hoqueter. Délivrez-moi de cette ignoble tentation. Faites sortir les démons de mon corps !

Mais, en même temps, Christophe voyait ses reins se creuser et la croupe pleine de la jeune femme se tendre vers lui, en un appel muet mais impérieux.

Lentement, sûr de son fait, un petit sourire aux lèvres, le sexe toujours tendu à l'horizontale, il s'approcha à son tour du prie-Dieu.

— Seigneur, ne me laissez pas céder à l'ignominie ! continuait de prier Emmanuelle. Donnez-moi la force de repousser le messenger de Satan ! Faites qu'il s'en aille, qu'il disparaisse de cette pièce !

Mais, tandis qu'elle balbutiait sa supplique, Emmanuelle sentait les démons s'agiter encore plus fort à l'intérieur de son ventre. Ses reins se cambraient encore plus, sans qu'elle fasse rien pour reprendre une tenue moins obscène, moins offerte.

Et soudain, horrifiée, elle prit conscience d'une chose absolument incroyable. Elle comprit que, si par hasard Dieu commençait de l'exaucer et faisait sortir Christophe de la grande salle, elle ne pourrait pas résister au désir de courir après lui et de le retenir. Avant de lui offrir son corps en pâture.

— Mon Dieu, que Ta volonté soit faite ! murmura-t-elle d'une voix rauque, au moment où les mains frémissantes de son partenaire se posèrent sur ses hanches élastiques.

Des larmes jaillirent de ses yeux exorbités, lorsqu'elle sentit l'extrémité brûlante du sexe masculin entrer en contact avec la corolle fragile et frémissante de sa fleur intime.

Emmanuelle se recula légèrement, creusant les reins au maximum pour

inviter Christophe à la prendre. Dans les brumes rouges du désir qui obscurcissaient son cerveau, elle réalisa que, désormais, les démons qui grouillaient dans son ventre avaient gagné la partie. À cause d'eux, elle n'aspirait plus qu'à une chose.

La saillie.

L'envahissement brutal et délicieux d'un sexe d'homme.

La brûlure affolante de ce membre qui, à présent, se ruait en elle, de toute sa longueur, de toute sa puissance.

— Merci ! sanglota-t-elle dans une sorte de râle, la tête rejetée en arrière et le teint écarlate. Merci mon Dieu pour ce bonheur-là !

Puis, dans son dos, son invisible partenaire se mit à la labourer à grands coups de reins, et elle s'abandonna totalement à la furie du mâle.

Chaque poussée de l'homme en elle lui envoyait des décharges électriques de plus en plus puissantes, qui se ramifiaient partout dans son corps, couvert de fines gouttelettes de transpiration.

Et, en même temps que le plaisir qui montait de son ventre incandescent, en parallèle avec lui, une joie sauvage, surhumaine, envahissait son esprit.

Elle était allée au plus loin de la charité et du sacrifice ! Par amour de Dieu, elle était vraiment devenue la servante de cet homme qui lui labourait les reins en poussant des grognements de bête ! En se pliant à la pénétration abjecte, elle accomplissait un sublime geste d'amour ! Elle était plus forte que les démons de son ventre !

Mais, finalement, les démons la submergèrent. Tandis que Christophe l'envahissait de plus en plus puissamment, de plus en plus profondément, tandis qu'elle frottait en haletant sa poitrine contre le bois ciré du prie-Dieu, Emmanuelle sentit une gerbe de feu exploser en elle.

Ce fut comme un jaillissement de tout son être. Son corps se mit à trembler sous la pluie brûlante et bienfaisante que son partenaire faisait ruisseler en elle, à grands coups de reins saccadés.

Et, tout le corps tétanisé, la tête rejetée en arrière, les yeux à demi révoltés, elle se mit à crier.

Un hurlement rauque, très long, sauvage, caverneux, qui se prolongea en une plainte d'extase, et vint mourir au bord de ses lèvres entrouvertes en un murmure à peine audible, qui ressemblait presque à un souffle d'agonie.

Emmanuelle eut un dernier sursaut involontaire, lorsque son partenaire se retira de son ventre agité des derniers spasmes de jouissance, et elle laissa retomber sa tête sur le dossier du prie-Dieu, le visage inondé de larmes. Des grosses larmes silencieuses qui coulaient toutes seules, sans bruit, presque sans qu'elle s'en aperçoive.

Elle fit un effort pour tourner à nouveau sa pensée vers Dieu, mais elle comprit que Dieu s'était éloigné d'elle ; tout comme s'étaient retirés les

démon qui, un instant avant, grouillait à l'intérieur de son ventre, dans une effrayante sarabande.

De nouveau, elle était seule. Tragiquement, désespérément seule. Perdue dans un monde vide et hostile. L'orpheline absolue.

Avec des mouvements maladroits, saccadés, Emmanuelle Croisset parvint à se relever du prie-Dieu. Elle se retourna vers la table.

L'homme qui, quelques minutes plus tôt, profanait son ventre à grands coups de reins s'était rassis dans le fauteuil et il engloutissait les petits fromages de chèvres à pleines poignées. Il lui sourit, avec un petit clignement de l'œil gauche :

— C'est marrant, mais ça me fait toujours ça, dit-il, la bouche pleine : après une bonne baise, j'ai les crocs ! C'est plus fort que moi : faut que je bouffe ! Pas toi ?

Brusquement, Emmanuelle sentit la nausée l'envahir et elle crut qu'elle allait se mettre à vomir séance tenante. Maintenant que les démons avaient quitté son corps, tout la révoltait chez cet être fruste, grossier, à la familiarité insupportable.

La respiration bloquée, Emmanuelle se rua vers la porte, qu'elle ouvrit à la volée et reclaquait violemment derrière elle.

Louise et Amina, ses deux « suivantes », étaient là, dans l'espèce d'antichambre meublée d'un canapé de velours vieil or, d'une petite table en bois et d'un bahut de chêne sombre – une « traite » picarde – le long du mur.

Étroitement enlacées, vautrées sur le canapé, elles s'embrassaient à pleine bouche. Les mains d'Amina pétrissaient fiévreusement l'opulente poitrine de sa compagne, dont les doigts étaient glissés sous le paréo de Louise.

Dès que leur maîtresse apparut, elles se levèrent précipitamment et vinrent vers elle. Emmanuelle se laissa tomber en sanglotant dans les bras d'Amina, qui se mit à lui caresser doucement les cheveux, en lui murmurant à l'oreille des mots rassurants et sans suite. Comme une mère le fait avec son enfant, lorsqu'il sort d'un cauchemar nocturne.

— C'est ignoble ! hoqueta Emmanuelle au bout d'un petit moment, avec un petit mouvement du menton en direction de la porte de la grande salle. C'est un être abject ! Ce qu'il m'a fait est répugnant ! Et... Je veux qu'il s'en aille ! Je ne veux plus le voir ! Jamais ! Soyez gentilles : vous devez m'en débarrasser ! Maintenant ! Sinon, je... Oh, mon Dieu, c'est atroce...

Amina conduisit lentement Emmanuelle jusqu'au canapé, où elle s'installa aussi confortablement que possible. Puis, elle lança un coup d'œil dur et froid à Louise, qui lui répondit par un petit signe de tête de haut en bas.

Alors qu'elles allaient sortir de l'antichambre, Emmanuelle leva vers elles des yeux à la fois effrayés et suppliants :

— Vous me jurez, n'est-ce pas ? Vous me promettez que je ne le reverrai

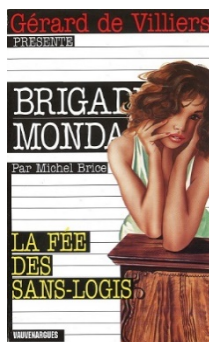
plus jamais ?

Amina et Louise, le visage fermé et déterminé, échangèrent à nouveau un regard entendu. Puis, elles quittèrent la pièce sans avoir répondu à leur maîtresse.

Simplement parce qu'elles ne pouvaient vraiment pas lui expliquer que, vu ce qui attendait le dénommé Christophe Prêcheur, elle n'avait pas la moindre chance de le revoir un jour.

Ni elle, ni personne, d'ailleurs.

CHAPITRE II



La porte du bureau des Affaires Recommandées, la section reine de la Brigade Mondaine, s'ouvrit à la volée, faisant lever la tête au commandant Boris Corentin. Ce dernier fronça les sourcils et plissa le nez en voyant apparaître son fidèle coéquipier, le capitaine Aimé Brichot.

Ce demi-sourire malicieux, sous les moustaches, ce regard pétillant derrière les lunettes de myope léger, ainsi que le petit sifflement qui se voulait dégagé : tout portait à croire que, ce matin, Aimé Brichot en avait une « bien bonne » à lui raconter.

Comme si la chaleur étouffante qui s'était abattue sur Paris quatre jours plus tôt ne suffisait pas...

Boris Corentin n'était pas ennemi de l'humour – même un brin potache –, et il aimait rigoler autant qu'un autre. Le problème, avec les blagues de Mémé, c'est qu'elles étaient soit connues depuis un quart de siècle, soit pas drôles. Et souvent les deux. Sans parler du fait que, quand par hasard elles

étaient nouvelles *et* drôles, il s'arrangeait le plus souvent pour se planter en les racontant. Mais le fait est que le capitaine Brichot était aussi un de ses plus anciens et fidèles amis sur cette terre et que, les lois de l'amitié étant ce qu'elles sont, il avait, malgré tout, des trésors d'indulgence à son égard.

— Dis donc, Boris, fit celui-ci d'un ton badin, qu'est-ce que tu dirais d'une petite devinette, hmm ? Histoire de bien commencer la journée ?

Et voilà, on y était...

— Pourquoi pas ? soupira Corentin, en se renversant contre le dossier de son fauteuil à roulettes. À condition qu'elle soit courte et bonne, si tu vois ce que je veux dire...

— Elle l'est, je te jure ! Bon, alors voilà : avec quoi ramasse-t-on la papaye ?

Pour faire plaisir, Boris Corentin fit mine de chercher, durant une poignée de secondes, avant de prononcer la phrase attendue avec jubilation par son coéquipier :

— Euh... Je ne vois pas, non... Alors, avec quoi ?

— Avec une fou-fourche ! s'exclama triomphalement Aimé Brichot, hilare. Elle est bonne, non ? La papaye = la pa-paille ! D'où la réponse : avec une...

— J'avais compris, Mémé ! soupira Boris, un petit sourire aux lèvres. Je dois reconnaître que, pour une fois, elle est plutôt bonne.

— Ce sont les jumelles qui me l'ont sortie hier soir, affirma Aimé Brichot, en entreprenant le nettoyage de ses lunettes avec la petite peau de chamois qui ne le quittait jamais. Je me suis dit qu'il n'y avait pas de raison pour que je sois le seul à en profiter...

— Tu as très bien fait, l'assura Corentin, sur un ton imperceptiblement ironique. En retour, je vais moi aussi te faire profiter d'un truc : la convocation de Baba, dans son bureau, d'ici trente secondes. Allez, ouste, en route pour le saint des saints, Mémé !

Baba, c'était bien sûr le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, seul maître à bord de la Brigade Mondaine, après Dieu, le ministre de l'Intérieur, le directeur de la PJ, les conseillers spéciaux du président de la République, ceux du Premier ministre, etc., etc. Bref : le patron.

Les deux policiers pénétrèrent dans le bureau directorial, et la même anomalie les frappa au même moment. Contrairement à d'habitude, il n'y avait pas le moindre relent tabagique dans l'atmosphère.

Mentalement, Corentin et Brichot firent le gros dos. Pas de fumée, cela voulait dire que le patron venait d'entamer une énième tentative de sevrage. Des tentatives qui avaient toujours les deux mêmes particularités : 1) elles rendaient l'humeur de Charlie Badolini exécrationnable ; 2) comme beaucoup de tentatives, elles se soldaient, généralement à très court terme, par un échec.

En s'approchant du grand bureau de style Empire, les deux hommes furent donc stupéfaits de voir que le patron arborait un sourire parfaitement cordial et détendu. Corentin comprit pourquoi, lorsque ses yeux se posèrent sur la boîte de Nicorette, bien en évidence sur le sous-main en cuir de Cordoue.

Le commissaire divisionnaire avait remplacé la nicotine fumigène par de la nicotine en tablettes à sucer.

— C'est très efficace ! s'exclama Charlie Badolini en brandissant la boîte de plastique aussi théâtralement que Bonaparte s'emparant du drapeau au pont d'Arcole. Dès que l'envie de fumer apparaît, hop ! une pastille, et ça va mieux ! Je crois que je tiens le bon bout, grâce à ces trucs...

— Félicitations, patron ! fit Aimé Brichot, sincèrement admiratif, en prenant place dans l'un des deux fauteuils réservés aux visiteurs. Et vous tenez depuis quand, si c'est pas indiscret ?

— Trois quarts d'heure ! annonça triomphant Charlie Badolini, sans paraître voir le petit sourire moqueur de Boris Corentin. Bien, messieurs, je ne vous le cache pas : c'est une vraie corvée que j'ai pour vous, aujourd'hui...

— Ça va nous changer des riantes et joyeuses missions que vous nous confiez d'habitude ! répliqua Corentin, mi-figue, mi-raisin.

— Soyez gentil de garder votre humour pour vous, Boris ! grogna Badolini, avec tout de même un petit sourire en coin. Follardier, ça vous dit quelque chose ?

— Michel Follardier ? sursauta Aimé Brichot. Celui qui est ministre de l'Intégration et des Banlieues, depuis la dernière élection présidentielle ? Qu'est-ce qui lui arrive ?

— Une tuile, répondit sobrement Badolini, en happant une nouvelle pastille anti-tabac. Figurez-vous que monsieur Follardier a un fils, Romain. Et que ce Romain-là, après de vagues études de sociologie à la Sorbonne, plutôt en dilettante, a décidé de devenir le Pierre Bourdieu² du XXI^e siècle.

— Louable ambition, sourit Corentin. Et en quoi est-ce que ça gêne son ministre de père ?

— Ce qui le contrarie, c'est le fait que son héritier ait décidé d'aller sur le terrain, répondit Charlie Badolini. Ce jeune fils de famille s'est mis en tête de réaliser une grande enquête sur les « exclus de notre société mondialiste » – je le cite –, et, pour ça, il a décidé de partager pendant six mois la vie des SDF et des marginaux de tout poil ! Pour les comprendre « de l'intérieur », soi-disant.

— Je vois, fit Corentin, avec un large sourire. Et l'idée que des journalistes en mal de scoop bien pétaradant pourraient photographier son fiston déguisé en clodo sur les quais de Seine ou ailleurs fait trembler ce pauvre Follardier pour sa carrière politique qui s'annonce si brillante !

— C'est en gros ça, oui, convint Charlie Badolini.

— Ce que je comprends mal, par contre, c'est ce que Boris et moi, on

vient faire là-dedans... risqua Aimé Brichot.

— J'y viens, répondit Charlie Badolini. Mais laissez-moi finir mon histoire. Dans un premier temps, vous pensez bien, le ministre a tout fait pour dissuader son fils de se lancer dans cette aventure « abracadabrantesque », comme diraient certains et non des moindres. Seulement...

— Seulement, enchaîna Corentin avec un sourire, comme le fiston a décidé ça un peu aussi pour emmerder son trop célèbre et trop puissant papa, il n'a rien voulu savoir.

— Comment tu sais ça ? demanda Brichot, d'un air incrédule, en se tournant vers sa flèche

Boris Corentin haussa les épaules :

— Simple exercice de déduction psychologique élémentaire... mon cher Watson !

— Je peux continuer ? grommela Charlie Badolini. Bon ! En effet, il semble que Boris ait raison sur ce coup-là : il y a eu du rififi sous les lambris et les ors de la République, si j'ose ainsi m'exprimer ! Finalement, le père et le fils sont parvenus à un règlement à l'amiable : le ministre a donné son accord pour la « grande enquête sociologique » de son Pierre-Bourdieu en herbe, *à condition que, au moins dans un premier temps, celui-ci accepte d'être encadré, piloté, aidé, par des hommes qui connaissent parfaitement le terrain.*

Boris Corentin sursauta violemment dans son fauteuil et posa sur Charlie Badolini un regard fortement soupçonneux :

— Voyons, patron, rassurez-moi : vous ne voulez pas sous-entendre que...

— Que c'est vous qui allez servir de baby-sitters à Romain Follardier ? le coupa le commissaire divisionnaire. Si, c'est exactement ce que je veux dire, figurez-vous ! Votre mission – tout ce qu'il y a de plus officieuse évidemment – consiste, durant deux semaines au moins, à le suivre partout où il jugera bon de se rendre et à veiller sur lui de façon à ce qu'il ne se fourre pas dans je ne sais quel guépier...

Charlie Badolini se pencha vers ses hommes, pardessus son bureau, et leur martela :

— En fait, ce que le ministre de l'Intégration attend *réellement* de vous, c'est que vous fassiez tout ce qu'il faut pour dégoûter son fils de sa lubie le plus vite possible. Par tous les moyens que vous jugerez bons !

— Je suppose qu'il n'y a pas moyen de se défilier ? soupira Aimé Brichot, aussi consterné que sa flèche par le « cadeau » du commissaire divisionnaire.

— Pas le moindre, répondit Badolini nettement, tout en tendant une chemise cartonnée à Boris : vous trouverez là-dedans un petit « portrait parlé » de votre nouveau protégé, ainsi que ses coordonnées. Il attend votre

appel dès ce matin. Bon courage, messieurs. Et... vraiment désolé de devoir vous faire ce coup-là !

— Eh bien ! ça, pour une tuile... soupira Aimé Brichot, en quittant le bureau directorial.

— Baba a bien dit qu'on devait le dissuader de faire cette enquête par tous les moyens, le fils à papa, non ? fit Corentin d'une voix sarcastique. Eh bien, j'ai peut-être un moyen de l'écœurer définitivement, avant même de commencer...

— Ah oui ? fit Brichot, plein d'espoir. Et lequel ?

— La morgue, Mémé, la morgue !

La Renault Mégane vert bouteille plongea sous le pont d'Austerlitz, roula une centaine de mètres sur la voie Mazas, coincée entre la Seine et la ligne du métro aérien, avant de remonter, à gauche, sur le quai de la Râpée et de s'engouffrer dans la cour arrière de l'IML. Il était exactement dix heures et demie du matin.

En descendirent Boris Corentin et Aimé Brichot, bientôt suivi par un jeune homme blond, très mince, de taille moyenne, au teint artificiellement bronzé. De petites lunettes rectangulaires, aux verres dépourvus de cerclage, étaient posées sur le bout de son petit nez retroussé, lequel lui donnait l'air d'un gamin attardé, malgré l'air sûr de lui, presque hautain, qu'il s'efforçait de prendre. Il était vêtu d'un costume de lin bleu et d'une chemise blanche à col trop ouvert sur sa poitrine maigre et imberbe. Aux pieds, il portait des chaussures de crocodile brun-rouge, visiblement faites sur mesure.

Boris Corentin se tourna vers lui, avec un petit sourire froid :

— Vous venez, monsieur Follardier ? Votre premier « sujet d'étude » n'attend plus que nous...

— Je me demande vraiment ce que je fous là ! répondit le jeune homme, d'une voix qui se voulait dédaigneuse, mais qui tremblait légèrement. Je m'intéresse aux exclus *vivants*, monsieur Corentin, pas à leurs cadavres !

— C'est pourtant essentiel, à mon avis, de savoir comment finissent trop souvent ces malheureux, répliqua Corentin d'un ton sec, en poussant la lourde porte de l'IML. Vous allez voir : c'est extrêmement instructif...

Boris se détourna du jeune homme blond, pour que celui-ci ne voie pas le petit sourire ironique qui lui montait aux lèvres.

Le hasard avait bien fait les choses, ce matin, en le mettant nez à nez, sous le porche du 36, quai des Orfèvres, avec un vieux copain à lui, le capitaine Corneville, du Ciat du IV^e arrondissement. Suivant la bonne vieille rengaine qui veut que « quand deux flics se rencontrent, qu'est-ce qu'ils se racontent ? Des histoires de flics », Corneville avait donc répondu « business » au rituel

« Comment ça va, vieux ? » lancé par Corentin lorsque ce dernier l'avait croisé.

— C'est plutôt calme en ce moment, lui avait-il dit, à part, cette nuit, un pauvre type, un clodo d'après les premiers relevés, retrouvé noyé au bout du quai aux Fleurs, qui est parti directement à l'IML pour autopsie : la routine dans toute sa splendeur, quoi...

Petite conversation sans importance, dont Boris Corentin s'était heureusement souvenu, lorsque Charlie Badolini leur avait expliqué, à Brichot et à lui, qu'ils étaient censés « recadrer » le jeune Romain Follardier à l'intérieur de sujets de préoccupation plus conformes à ceux de la carrière de son père.

— On va demander au docteur Flutiaux de nous attendre pour l'autopsie, avait expliqué Corentin à son coéquipier, une fois de retour dans le bureau des Affaires Recommandées. Et on va y emmener le « petit ». Comme première expérience de terrain, ça devrait lui filer un électrochoc, non ? Avec un peu de chance, on peut même espérer qu'il en restera là...

Joint par téléphone, Romain Follardier était arrivé dans les locaux de la Brigade Mondaine trois quarts d'heure plus tard. Corentin et Brichot l'avaient immédiatement embarqué dans leur voiture de service. Direction la place Mazas, dans le XII^e arrondissement, où, prévenu, les attendait le docteur Flutiaux, médecin légiste de son état.

D'entrée de jeu, le fils du ministre avait horripilé Boris Corentin, ne serait-ce que par le petit ton supérieur qu'il affectait en permanence et aussi par cette façon insupportable qu'il avait de considérer tout ce qui n'était pas « lui » comme quantité négligeable. « Messieurs, je ne suis ici que pour faire plaisir à mon père, les avait-il avertis de sa voix maniérée et un peu efféminée, tandis que la Mégane roulait le long de la Seine, sous un ciel bleu gris, dans une atmosphère étouffante et immobile. Il est bien évident que je ne pourrai faire de sérieux tant que vous serez autour de moi. Vous comprenez, avec votre vision manichéenne et votre approche – pardonnez-moi l'expression – un peu trop brut de fonderie des problèmes incroyablement complexes sur lesquels j'ai décidé d'orienter mes recherches, vous ne pourriez que fausser les résultats de mes travaux.

Mâchoires serrées, partagé entre le fou rire nerveux et la colère froide devant autant de prétention, Boris Corentin avait préféré ne pas répondre...

Les trois hommes pénétrèrent dans le long couloir carrelé de l'IML, longé de chaises en plastique bleu. Un peu plus loin, ils passèrent devant une petite chapelle ornée de vitraux, à l'intérieur de laquelle un couple pleurait un jeune homme, allongé dans un cercueil blanc ouvert.

Ici, malgré la propreté et les désinfectants, tout semblait imprégné – et les murs de brique rouge eux-mêmes – de cette odeur fade mais prenante, écœurante à force d'être insidieuse et omniprésente : l'odeur de la mort.

Après la cour intérieure, bordée de statues un peu lugubres, Corentin, suivi des deux autres, obliqua à droite, dans un couloir plus petit. Il poussa la troisième porte, en verre dépoli, celle du vestiaire attenant à la plus petite des deux salles d'autopsie.

Le docteur Flutiaux s'y trouvait déjà, aussi rond et jovial qu'à son habitude, le cou sanglé dans son éternel nœud papillon à gros pois blancs. Lui et son premier assistant étaient en train de se mettre en tenue de travail.

En voyant les deux policiers entrer, il écarta les bras et son sourire s'élargit dans sa face lunaire et rubiconde.

— Tiens, voilà les joyeux duettistes ! s'exclama-t-il. Alors, commandant Corentin ? Une irrépressible envie de viande froide dès le matin, hmm ? Vous avez eu raison de ne pas vous en priver : ici, tout est gratuit et garanti sans hormones de croissance !

— Dites, toubib, vous ne pourriez pas, au moins une fois, nous épargner votre humour consternant ? soupira Corentin, en se dirigeant vers la grande armoire où étaient alignées les tenues désinfectées, obligatoires pour pénétrer dans la salle d'autopsie.

Aimé Brichot, Romain Follardier et lui revêtirent chacun deux blouses superposées, des gants, des protège-coudes, des protège-chaussures, des calots de chirurgie et des masques protecteurs.

Le docteur Flutiaux qui, devant le fils Follardier, avait tout de suite repéré un « béjaune », lui tendit un tube de Vicks :

— Badigeonnez-vous le tour des narines avec ça, jeune homme...

— À quoi cela sert-il ? s'enquit celui-ci sans se départir de son petit ton supérieur exaspérant.

Le sourire du médecin légiste s'élargit :

— Ça sert à éviter que vous ne me gerbiez sur les pompes, quand les choses sérieuses vont commencer à côté !

Le fils du ministre prit un air pincé et méprisant, mais il obtempéra et se tartina de pommade l'espace compris entre son nez et sa lèvre supérieure. Il eut l'air un peu rasséréné, lorsqu'il vit Aimé Brichot faire la même chose.

— Et vous, vous n'en mettez pas ? crut-il nécessaire de demander à la fois à Corentin et au docteur Flutiaux.

— J'ai appris à m'en passer, depuis le temps... grommela Boris en haussant légèrement les épaules.

— Moi, c'est autre chose, dit à son tour le toubib. Dans notre boulot, les odeurs sont très importantes, jeune homme.

— Comment ça : importantes ?

— Eh bien, parce qu'elles ont toutes leur petite histoire à raconter ! s'exclama Flutiaux, en frottant l'une contre l'autre ses mains grassouillettes. Par exemple, une odeur de bonbon sur un cadavre peut révéler la présence

d'alcool isoamylique, ou une odeur de poire le chloral hydraté. Si les deux se combinent, il se peut que le sujet ait succombé à une overdose d'hypnotiques. Alors qu'un parfum d'ail orientera plutôt nos recherches vers l'arsenic. Tout a une odeur, jeune homme ! Tenez, autre exemple : les phénols et les nitrobenzènes sentent respectivement l'éther et le cirage ; l'éthylène-glycol, lui, sent l'antigel. Ce qui est d'ailleurs normal, vu qu'il en est l'un des constituants essentiels. Arriver à isoler l'une de ces odeurs caractéristiques, malgré la puanteur des cadavres, est un des aspects amusants de notre beau métier. Bon, à présent, en place pour le quadrille, messieurs !

— Il trouve *réellement* ça amusant ? souffla Romain Follardier en se tournant vers Aimé Brichot, tandis qu'ils se dirigeaient vers la porte ouvrant sur le laboratoire de dissection.

— Je crains que oui, répondit Brichot sur le même ton.

La salle d'autopsie était entièrement blanche. Elle disposait d'une glacière, d'un système de ventilation autonome et d'une table à roulettes qui pouvait être déplacée et accolée au grand évier bordant la cloison de gauche. Tout l'aménagement, y compris les portes et les placards, était en acier inoxydable. Les murs et le sol étaient, eux, recouverts d'une couche de peinture acrylique non absorbante, capable de supporter les lessivages les plus corrosifs, à grands jets d'eau de Javel et de désinfectants. Les portes automatiques s'ouvraient à l'aide de boutons d'acier suffisamment larges pour être actionnés d'un simple coup de coude, sans avoir besoin de mobiliser une main pour ça.

— Et voilà le plat du jour ! s'exclama le docteur Flutiaux, derrière son masque de protection, en désignant la housse de plastique vert, fermé par une grosse fermeture Éclair, sur la table à roulettes. Vous avez de la chance, il ne sent rien : on travaille sur le produit frais, ce matin !

Boris Corentin jeta un coup d'œil en coin vers Follardier junior. Il le trouva très pâle sous son bronzage artificiel, et complètement désorienté. Sans pouvoir déterminer si c'était à cause de l'endroit lui-même, ou des plaisanteries grossièrement provocatrices du légiste.

D'un geste sec, le docteur Flutiaux fit descendre jusqu'en bas la grosse fermeture métallique de la housse, et le cadavre apparut, entièrement nu.

C'était un jeune homme blond, aux cheveux trop longs et mal coupés. Sa peau était blême, légèrement boursouflée par endroits.

— C'est l'eau de la Seine qui commençait à faire son effet, expliqua brièvement l'« homme de l'art ».

Puis, il désigna les ecchymoses bleuâtres que le corps présentait, au niveau des épaules et du front, ainsi que les éraflures rouge sombre à ses membres droits, bras et jambe :

— Ce pauvre type a été jeté du haut de quelque chose, vraisemblablement. Et son corps a dû racler une surface dure et rugueuse, sûrement de la pierre.

— Comme si on l'avait fait glisser le long d'un mur ? demanda Boris Corentin qui, bien que la mort de cet inconnu ne le concernât en rien, ne pouvait s'empêcher de s'y intéresser.

— Comme si, approuva le docteur Flutiaux. D'après ce que j'ai pu établir avant votre arrivée, par observation externe, il est mort entre huit heures et minuit, hier. Il n'a donc séjourné que quelques heures dans l'eau, puisque, d'après vos collègues du IV^e arrondissement, il a été trouvé ce matin peu avant six heures. Bon, maintenant, on va voir ce qu'il a dans le ventre, ce contribuable ! ajouta-t-il d'un ton gaillard, en brandissant un scalpel couleur argent.

Au moment où la lame arrondie touchait la peau blafarde au niveau de la gorge, Corentin jeta un nouveau coup d'œil à son « protégé » et sourit discrètement derrière son masque.

Ce dernier avait déjà viré au verdâtre. Mais, pour être honnête, il fallait bien reconnaître qu'Aimé Brichot n'était pas flambard non plus...

Boris Corentin se désintéressa aussitôt des deux hommes et reporta son attention vers le cadavre, auquel il trouvait quelque chose de bizarre, de « pas normal », mais sans parvenir à préciser quoi...

D'un geste net, précis, sans le moindre à-coup, le docteur Flutiaux ouvrit la cage thoracique, depuis le dessous du menton, découvrant, sous les côtes, la masse terne et spongieuse des poumons.

— Pas d'eau dans les poumons, fit le légiste d'un ton satisfait, sans relever le drôle de gargouillis que venait de lâcher le fils Follardier. C'est bien ce que je pensais : ce type était déjà mort quand on l'a balancé à la baye. Voyons un peu ce qu'il a dans la panse, maintenant...

Reprenant son scalpel, il prolongea son incision initiale jusqu'au pubis blond du cadavre. Puis, après avoir écarté et fixé à la table l'épiderme et le derme du mort, il plongea à pleines mains dans le ventre béant et en sortit la masse grisâtre et molle de l'estomac, que son assistant sectionna deux fois : la première au niveau du cardia – l'orifice communiquant avec l'œsophage –, l'autre à hauteur du pylore – le « sas » de communication avec le duodénum. Puis, avec des gestes sûrs et précis, le docteur Flutiaux ouvrit la poche viscérale en deux, faisant apparaître une répugnante bouillie à l'intérieur, de consistance et de couleur diverses.

— Eh bien, dites donc ! Il savait vivre notre ami ! s'exclama-t-il, en fouillant à pleines mains dans l'estomac ouvert.

Il en retira une sorte de purée gluante et granuleuse :

— Vous savez ce que c'est, ça ?

— Du caviar ? risqua Corentin.

— Bravo ! Je vois que monsieur est un fin gastronome ! railla le docteur Flutiaux. Effectivement, c'est du caviar. Et vu son état presque parfait, je

dirais que notre ami a passé l'arme à gauche environ une demi-heure après s'être rempli la panse, pas davantage.

Les yeux pétillants de malice, le toubib se tourna vers le futur grand sociologue et lui brandit la masse gluante et informe sous le nez :

— Ça vous tente, jeune homme ? Avec des blinis et un peu de crème fraîche, c'est divin !

Ce fut la goutte d'eau, pour le fils du ministre. Les jambes flageolantes et le teint grisâtre, il se précipita vers la porte communiquant avec le vestiaire et, même celle-ci refermée, on l'entendit distinctement se vider de son petit déjeuner.

— Ben quoi, on ne peut plus rigoler, maintenant ? fit le docteur Flutiaux, d'une voix faussement innocente. Il m'avait pourtant fait l'effet d'un jeune homme de très bonne famille, votre petit protégé ! Et je me suis dit qu'il devait être habitué au caviar. J'ai eu tort ?

— Pas du tout ! répondirent en chœur les deux policiers, du même ton réjoui.

Mais Boris Corentin redevint immédiatement sérieux.

— Il y a quelque chose qui ne colle pas... murmura-t-il, les sourcils froncés.

— Quoi donc ? fit Brichot, avec l'air de s'en fiche totalement, vu qu'ils n'étaient pas ici pour une enquête qui les concernait réellement.

— Ce matin, Corneville m'a dit, en me parlant du mort qui nous occupe, qu'il s'agissait *a priori* d'un SDF. Or, jusqu'à maintenant, je n'ai pas rencontré beaucoup de SDF nourris au caviar. En général, ils sont plutôt abonnés aux nourritures plus... basiques, non ?

— Pas forcément, non ! intervint le docteur Flutiaux. Tenez, il y a une dizaine de jours, vos collègues du IV^e – décidément, toujours eux ! – m'en ont livré un autre, de clodo. Eh bien, dans son estomac, c'est du foie gras que j'ai trouvé ! Alors, vous voyez...

Soudain, un voile se déchira dans l'esprit de Boris Corentin, et il poussa une exclamation sourde. Il venait de mettre le doigt sur ce qui le tracassait depuis le début de l'autopsie, sur ce qu'il trouvait de « pas normal » au cadavre.

Il s'approcha de la table à roulette et se pencha sur le corps, l'examinant, sans répugnance apparente, sous toutes les coutures. À la grande consternation d'Aimé Brichot, il alla même jusqu'à le reniffler de très près.

Puis, Corentin se redressa et se tourna vers le docteur, qui attendait patiemment qu'il ait fini, sans marquer le moindre signe d'étonnement.

— Dites-moi, toubib : le corps est bien tel qu'il était quand on l'a repêché, n'est-ce pas ?

— Évidemment ! Sauf qu'on l'a débarrassé de ses fringues dégueulasses

pour les expédier au labo, à part ça...

— C'est bien ce que je pensais ! s'exclama Corentin, en arrachant son masque de protection, pour arborer un sourire de triomphe.

— Quoi ? grogna Aimé Brichot, qui trouvait que, puisque le « petit » avait disparu, s'attarder près de ce cadavre à demi disséqué relevait du pur masochisme. Qu'est-ce que tu pensais ?

— Le toubib vient de nous dire que le mort portait des fringues « dégueulasses », n'est-ce pas ? enchaîna Boris. Eh bien, regarde son corps : il est *parfaitement propre* ! Et non seulement, il est parfaitement propre, mais, en plus, c'est vraiment la première fois que je me trouve devant le cadavre d'un clochard qui, avant de mourir, *s'est parfumé à l'Armani pour homme* !

Un silence s'ensuivit, finalement rompu par le docteur Flutiaux :

— C'est marrant, ce que vous dites, Corentin. Maintenant que j'y repense, notre clodo précédent était également soigneusement lavé, alors que ses vêtements étaient immondes de crasse. Mais j'avoue que, sur le coup, je n'y ai pas attaché la moindre importance...

Corentin se planta devant le médecin légiste :

— Est-ce qu'il y avait d'autres choses bizarres, concernant votre premier cadavre ?

Le docteur Flutiaux haussa les épaules :

— Non. À part qu'il avait eu un rapport sexuel juste avant de mourir, je ne...

— Toubib, l'interrompit Corentin, vous allez me faire le plaisir de déterminer si c'est également le cas pour celui-ci. Et je mettrais ma main au feu que oui !

— Pas de problème, assura le légiste. Mais il va falloir que vous attendiez un peu. Ou alors, je vous envoie un double de mon rapport...

— C'est ça, envoyez-moi votre rapport, opina Corentin, en se dirigeant vers la porte de sortie. Bon, maintenant, puisque notre visite a pleinement atteint ses objectifs, lança-t-il au médecin avec un léger sourire ironique, une main sur la poignée du battant, je ne vois pas l'intérêt de nous attarder davantage ! Qu'est-ce que tu en penses, Mémé ?

— Moi non plus ! s'empressa de répondre Brichot, qui n'avait jamais pu s'habituer au spectacle macabre d'une salle d'autopsie.

Dans la cour de l'IML, ils retrouvèrent Romain Follardier, adossé à leur Mégane de service et tirant nerveusement sur une cigarette blonde. Sous le bronzage, son teint était encore un peu pâlichon.

— Sachez, monsieur le commandant, que je ne vous pardonnerai jamais ce que vous venez de m'infliger ! lança-t-il à Corentin, sur un ton grandiloquent.

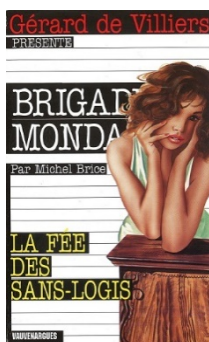
— Considérez ça comme un baptême du feu, rien de plus ! répondit celui-

ci, sur un ton joyeux qui fit blêmir encore plus la mine du « brillant » sociologue. Mais soyez satisfait : nous n'allons pas tarder, maintenant, à aller à la rencontre de vos futurs cobayes, bien vivants ceux-là. Et nous allons même leur poser un certain nombre de questions...

— Qu'est-ce que tu as l'intention de faire ? demanda Brichot d'une voix un peu soupçonneuse.

— Écoute, Mémé, je ne sais pas ce que tu en penses, répondit sa flèche, mais personnellement, je trouve que deux vagabonds morts à quelques jours d'intervalle, à peu près au même endroit, et qu'on a pris soin de nourrir, de laver et de parfumer avant de les tuer et de les balancer dans la Seine, ça mérite quand même un petit approfondissement, non ?

CHAPITRE III



Un bain de pureté et d'absolu. Quelque chose comme une « résurrection ».

C'était exactement ce que ressentit Emmanuelle Croisset, au moment précis où elle sortait de l'église Saint-Louis-en-l'île, escortée d'une part par la volée des cloches, au-dessus de sa tête, et d'autre part par Amina et Louise qui, comme tous les matins, avaient assisté à la messe avec elle.

Emmanuelle sourit au soleil qui, entre les façades des hôtels particuliers du XVII^e et du XVIII^e siècles, parvenait à se frayer un chemin jusqu'au macadam brûlant de la rue qui portait le même nom que la petite église et partageait l'île Saint-Louis en deux, dans le sens de la longueur. Les yeux mi-clos derrière ses grosses lunettes, elle resta immobile durant près d'une minute, laissant les rayons chauds et doux caresser la peau très pâle de son visage.

De l'église sortaient les sept ou huit vieilles dames qui avaient assisté à l'office, ainsi que le petit couple d'amoureux qui était resté au fond de l'édifice et n'avait pas cessé de se tenir par la main, ce qui avait un peu choqué Emmanuelle, sur le moment.

Mais, après tout, l'amour n'était-il pas un don que Dieu avait fait aux hommes ?

— Par quel chemin voulez-vous rentrer, maîtresse ? demanda Amina, de sa voix un peu rauque.

C'était la question rituelle, posée chaque matin, au sortir de la messe. Il y avait deux itinéraires possibles, suivant l'humeur d'Emmanuelle. Soit elle se sentait « sauvage », comme elle le disait elle-même, c'est-à-dire que la seule idée de rencontrer des gens, de devoir leur parler peut-être, l'effrayait un peu. Auquel cas, on se dépêchait de rejoindre l'île de la Cité par le pont Saint-Louis et on allait s'enfermer derrière les murs épais et austères de la grande maison de pierres du quai aux Fleurs.

Ou bien, Emmanuelle Croisset sentait le souffle divin de la charité lui gonfler le cœur, lui enflammer l'esprit. Alors, on descendait en contrebas du quai d'Orléans, là où, s'il ne faisait pas trop mauvais, se tenaient des groupes de marginaux, de SDF, de laissés-pour-compte de la société de tous âges et de toutes origines.

Et là, Emmanuelle Croisset redevenait la « fée des sans-logis ».

Elle n'aimait pas trop cette expression. À cause du mot fée qui, à ses oreilles, avait de vagues relents de paganisme. Mais puisque c'est comme ça que les démunis – les vrais enfants du Christ – avaient choisi de la nommer, elle l'acceptait.

— On va prendre par en bas, répondit-elle, dans un murmure, à la question d'Amina.

Et les trois femmes se dirigèrent vers l'escalier de pierre qui, à droite du pont de la Tournelle, permettait d'accéder à la promenade qui longeait le flanc sud de l'île Saint-Louis, en contrebas des maisons et des voitures, presque au niveau de l'eau.

Lorsqu'elles y parvinrent, Emmanuelle sentit son cœur se mettre à battre plus vite, et sa respiration devenir plus oppressée. L'espace d'un instant, elle faillit même remonter vers la rue pour échapper au spectacle intolérable qui s'étalait sous ses yeux.

Elle détestait les jours de soleil et de chaleur. À cause de ça, justement ; de ce qu'elle était maintenant obligée de contempler.

Tous ces corps nus. Ou presque nus. Cette chair jeune, radieuse, insolente, qui s'étalait sans honte ni pudeur tout le long de la promenade, et s'offrait à la chaude caresse des rayons solaires.

Ceux-là, ils n'avaient pas besoin d'elle. Ils se fichaient éperdument de la

fée des sans-logis. Parce qu'ils n'étaient là, sur la promenade du quai, que pour se dévêtir et bronzer. Et aussi pour se croiser, se frôler, s'aguicher les uns les autres. Pour finir par s'accoupler, quasiment en public parfois. Comme des animaux, et non comme des créatures de Dieu.

Le sang battant à ses tempes, Emmanuelle Croisset avançait, en s'efforçant de ne pas regarder les jeunes gens, garçons et filles, en maillots de bain, qui se prélassaient sur des serviettes bariolées, ou parfois à même la pierre blanche, chauffée par le soleil.

Mais, malgré elle, ses yeux étaient irrésistiblement attirés par tous ces corps qui semblaient la narguer.

Emmanuelle se sentit rougir violemment, lorsqu'elle découvrit, à peine dissimulé par le tronc d'un arbre tordu, un couple d'une vingtaine d'années, allongé sur une seule serviette rouge et blanche.

La fille, blonde, aux cheveux frisés, avait retiré le haut de son maillot, et Emmanuelle pouvait voir les pointes roses de sa poitrine menue darder sous l'effet de son excitation, presque palpable.

Elle était à demi-vautrée sur le corps de son compagnon, qu'elle embrassait à pleine bouche. Ça, encore, Emmanuelle aurait pu le supporter sans trop de peine. Mais il y avait le reste. Cette chose dont, malgré elle, elle ne pouvait détacher ses pupilles dilatées, tandis qu'elle passait à leur hauteur, en ralentissant involontairement le pas.

Le reste, c'est-à-dire la protubérance dure qui déformait le maillot bleu ciel du garçon. Qui le tendait au maximum et paraissait prête à jaillir à l'air libre.

— Tu as vu comme elle le fait bander, cette petite salope ! pouffa Louise, dans le dos d'Emmanuelle.

— Si elle continue, il va finir par tout lâcher avant qu'elle ait le temps d'en profiter ! répondit Amina sur le même ton, à la fois émoustillé et rigolard.

Emmanuelle Croisset tourna vers ses deux « suivantes » son visage empourpré et les fusilla d'un regard glacial, qui les fit taire immédiatement.

Pressant le pas, Emmanuelle se dépêcha de laisser derrière elle les bronzes de tous les sexes, pour se diriger vers le bout du quai. Là où, sous la première arche du pont Saint-Louis, reliant les deux îles entre elles, se tenaient les SDF. Qui, eux, avaient plutôt tendance à fuir le soleil éclatant de cette matinée de juin. Comme si leur condition précaire et misérable leur interdisait le grand jour ; comme s'ils avaient honte de leur propre misère et essayait de la dissimuler dans l'ombre.

Ils étaient six ou sept, dont deux filles. Au milieu d'un incroyable fouillis de guenilles, de sacs plastiques, de bouteilles à moitié vides, de boîtes de conserve. L'un d'eux, un barbu hirsute, dont l'arcade sourcilière gauche disparaissait sous une croûte de sang noirâtre, était occupé à fouiller dans le

caddie de supermarché qui lui servait d'armoire ambulante. Et dans lequel était amassée toute sa vie, toutes ses richesses matérielles.

Dès qu'ils reconnurent leur fée, trois d'entre eux se levèrent et, d'un pas incertain, comme flottant, s'avancèrent vers elle, avec des sourires partiellement édentés.

Ils étaient sales, leurs vêtements luisants et informes sentaient la sueur et la macération, et l'haleine de deux d'entre eux, l'un très jeune et l'autre moins, empestait le mauvais vin rouge, celui que l'on vend en bouteilles de plastique, pour moins de deux euros le litre...

Mais, malgré tout cela, Emmanuelle vint vers eux avec une sorte d'empressement, de gratitude même. En raison même de leur aspect repoussant, des parfums violents qu'ils répandaient autour d'eux, ils avaient le pouvoir d'effacer de son esprit la vision troublante, affolante, des autres corps qu'elle avait été obligée de contempler. Eclatant de beauté, de santé et de jeunesse, ceux-là. Et qui provoquaient en elle des échos maléfiques qu'elle se refusait énergiquement à entendre...

De la poche droite de son tailleur gris, Emmanuelle sortit une mince liasse de billets de vingt euros. Aussitôt, des mains avides, aux doigts noirs de crasse et jaunis par la nicotine, se tendirent vers elle. Avec une rapidité stupéfiante, les billets disparurent dans les vêtements informes et rapiécés, comme happés par leurs replis crasseux.

— Mes pauvres amis, soupira Emmanuelle, en les enveloppant d'un regard bienveillant, presque maternel, je sais quelles sont vos souffrances et ce que je peux faire pour vous est bien mince. Mais dites-vous que Dieu vous contemple ! Que, Lui, Il ne vous a jamais abandonné et qu'il vous considère comme ses enfants. Ses enfants préférés, même ! Car, à l'heure du Jugement, le royaume des Cieux sera pour vous et vous serez assis à la droite de votre Père !

À mesure qu'elle parlait, la voix d'Emmanuelle Croisset avait grimpé dans les aigus, tandis qu'une sorte de sourire extatique se dessinait sur ses lèvres pleines et que, comme malgré elle, ses yeux se levaient vers le ciel d'un bleu uniforme.

Face à elle, deux des SDF à qui elle venait de faire l'aumône hochaient la tête avec componction, et s'efforçaient de produire des grognements d'assentiment à ses paroles d'espoir. Mais l'observateur le moins attentif se serait vite aperçu qu'ils se fichaient bien du royaume des Cieux et de la place exacte qu'ils y occuperaient après leur mort. Leur seul but était manifestement de se concilier les bonnes grâces de leur fée, de façon à ce que ne se tarisse pas trop vite la source des billets de vingt euros...

Quant au troisième larron, il s'était carrément détourné d'elle et préférait manifestement s'intéresser au volume et à la fermeté des seins d'Amina et Louise, qui semblaient vouloir faire exploser les tee-shirts bariolés et

moulants qu'elles avaient enfilés, sous la tunique ample destinée moins à masquer leurs formes qu'à ménager la pudibonderie de leur maîtresse.

Quand son sermon improvisé fut terminé, Emmanuelle se dirigea vers la pile du pont, au pied de laquelle les autres marginaux n'avaient pas daigné bouger. L'un d'eux, les cheveux balayant ses épaules nues, grattait une guitare hors d'âge, de laquelle il tirait toujours les mêmes trois accords, sous l'œil à demi éteint d'une petite blonde qui tirait sans arrêt sur un joint. Son jean, déchiré en plusieurs endroits, laissait voir la peau blême de sa croupe maigre. Au-dessus, elle ne portait qu'une veste d'homme, trop grande pour elle, à même la peau, dont elle avait retroussé les manches pour pouvoir laisser dépasser ses mains aux ongles fortement endeuillés.

Ces deux-là ne levèrent même pas la tête, lorsque Emmanuelle fut debout devant eux, projetant l'ombre de son corps sur leurs visages.

Avec un sourire débordant de bonté, elle s'accroupit et prit la main de la fille blonde, qui ne la lui retira pas, mais demeura parfaitement indifférente.

— Je connais vos souffrances, murmura-t-elle, alors que ses grands yeux bleus se remplissaient de larmes d'attendrissement. Je sais que vous vous sentez abandonnés de Dieu et des hommes, mais il ne faut pas désespérer ! Jamais !

Le joueur de guitare cessa de gratter mollement ses cordes et leva vers elle un regard torve, comme délavé.

— Dieu, on s'en branle, et les hommes, on les emmerde... lâcha-t-il d'une voix morne, alors que la petite blonde éclatait d'un rire aussi strident que bref.

Emmanuelle Croisset conserva la même expression de douceur angélique. Elle déposa dans la paume de la fille un billet plié en quatre et se releva lentement.

— Dieu vous pardonnera ce blasphème, parce qu'il est amour et qu'Il connaît votre malheur, murmura-t-elle, avant de s'éloigner, escortée par Amina et Louise, qui avaient observé la scène d'un air réprobateur.

En règle générale, les deux jeunes Africaines trouvaient que leur maîtresse était trop bonne avec toute cette caillera, et surtout avec ceux qui, comme ces deux-là, lui crachaient moralement à la figure tout en profitant quand même de ses largesses.

Le long du quai, Emmanuelle distribua encore une douzaine de billets de banque, à la faune qui s'empressait autour d'elle, et dont certains la remerciaient bruyamment, avec de petites courbettes qui la mettaient assez mal à l'aise.

À tout prendre, elle trouvait moins gênant de se faire plus ou moins insulter par ceux-là même à qui elle faisait l'aumône. Ça lui paraissait la preuve que, même tombés au fond du puits social, certains hommes arrivaient à conserver quelque chose de leur dignité première...

Brusquement, Emmanuelle Croisset fit demi-tour, et se dirigea vers l'escalier qui permettait de remonter jusqu'à l'entrée du pont Saint-Louis.

Elle en avait assez, maintenant. C'était toujours comme ça : au bout d'un moment, elle ne pouvait plus supporter cette misère crasseuse, toutes ces mains qui se tendaient vers elle, ces sourires contraints, soit ironiques soit serviles, ces remerciements forcés.

Alors, elle n'aspirait plus qu'à une chose : retrouver le plus vite possible la protection des murs épais de sa maison, dont les petites fenêtres étroites donnaient, de l'autre côté de la Seine, sur l'Hôtel de Ville.

Finalement, il n'y avait que là, dans cette bâtisse multiséculaire, silencieuse, comme inviolable, qu'elle se sentait vraiment en sécurité. Qu'elle cessait d'avoir peur du monde, de ses dangers et surtout de ses tentations.

De l'autre côté du pont, Emmanuelle faillit tourner à gauche, vers le square de l'Île-de-France, au bout duquel, comme une figure de proue, se dressait le mémorial de la Déportation. Là, devaient l'attendre quatre ou cinq autres de ses protégés, qui seraient très déçus de ne pas la voir venir à eux.

Mais ce fut plus fort qu'elle, et Emmanuelle Croisset tourna à droite, sur le quai aux Fleurs, pour rejoindre directement sa maison.

Car c'est dans le square que se tenait habituellement Christophe Prêcheur, le jeune homme qui, la veille au soir, avait réveillé les démons qui grouillaient dans son ventre. Et, malgré les assurances d'Amina et de Louise, qui lui avait juré qu'elle ne le reverrait jamais, elle ne voulait pas prendre le risque de se retrouver nez à nez avec lui, après les choses horribles qui s'étaient passées la veille.

Emmanuelle parcourut les derniers mètres presque en courant. À présent, elle n'avait plus qu'une hâte : refermer derrière elle la lourde porte de bois de la maison... en laissant le souvenir de Christophe dans la rue.

Mais, une fois qu'elle se retrouva dans la pénombre délicieusement fraîche de la grande bâtisse, elle fut bien obligée de constater que le visage du jeune homme s'y était engouffré avec elle.

— Retournez dans vos appartements, ordonna-t-elle d'une voix oppressée à Louise et Amina, qui attendaient en silence, au milieu du grand vestibule carré, vide de tout mobilier. J'ai besoin de me reposer, d'être seule.

Dès que les deux Noires eurent disparu dans le couloir sombre qui partait sur la droite, Emmanuelle se précipita vers le corridor opposé qui, après avoir monté trois marches de pierre usées en leur milieu, lui permettait d'accéder à sa chambre.

C'était une pièce qui ressemblait à l'idée que l'on se fait d'une cellule de moine, mais en dix ou douze fois plus vaste. Chichement éclairée par deux fenêtres étroites, percées si haut dans les murs épais qu'Emmanuelle devait se mettre sur la pointe des pieds pour regarder le jardin intérieur sur lequel elles donnaient, la chambre était à peu près carrée. L'absence de tout tapis sur les

grandes dalles ocre du sol lui donnait un aspect froid et austère. De même que l'étroit lit de fer, poussé dans un angle, contre le mur opposé aux fenêtres, à côté duquel, à droite, se trouvait un prie-Dieu de chêne presque noir surmonté d'un grand crucifix espagnol du XVI^e siècle, lustré par les ans, portant un Christ décharné et convulsif en ivoire jauni. En face, entre les deux « meurtrières », une gigantesque armoire de bois sombre, aux portes sculptées de figures religieuses, et un gros bahut de même couleur, sur lequel était posé un lourd chandelier d'argent, complétaient le mobilier.

Enfin, sous l'une des deux fenêtres grillagées, un lutrin supportait un véritable joyau : une Bible incunable⁴ de 1498, imprimée à Coblenz, en latin gothique, et rehaussée d'enluminures peintes à la main.

Emmanuelle Croisset lisait couramment le latin. Ainsi que le grec ancien. Elle parlait en outre quatre ou cinq langues vivantes, parmi lesquelles l'anglais, l'italien, l'allemand et le russe. Exactement à l'image de toutes les jeunes filles ayant passé, comme elle, plusieurs années de leur jeunesse au sein de l'institut Sainte-Clothilde de Zurich, en Suisse : une pension à vocation internationale, où n'était admise que la progéniture du Gotha international, et où les frais de scolarité annuels se chiffraient en dizaines de milliers d'euros.

Mais l'argent n'avait jamais manqué, dans la famille Croisset. En tout cas, depuis au moins un siècle. À partir de l'après-guerre, « surfant » sur une conjoncture économique particulièrement favorable, la fortune familiale était même devenue colossale.

Une fortune dont Emmanuelle était l'unique héritière, et dont elle ne cessait d'avoir honte. Cet argent qui lui était tombé dessus, c'était un poids intolérable, une brûlure de chaque instant, une faute qu'elle devait à tout prix expier.

Pour Emmanuelle Croisset, les choses étaient claires : tout le mal était venu de son grand-père, Serge Croisset. Héritier d'une famille de la bourgeoisie textile du Nord, il avait eu, au tout début des années 1960, une idée que sa petite-fille n'était pas loin de considérer comme « satanique ». Pressentant l'avenir des fibres synthétiques bon marché, il avait été l'un des premiers à délaisser les filatures traditionnelles pour s'y lancer à fond. Parallèlement, il avait fermé la plupart de ses usines françaises, pour « délocaliser », comme on ne disait pas encore, dans divers pays d'Asie du Sud-Est. En clair, Serge Croisset avait non seulement causé la ruine des familles d'ouvriers français mis au chômage par ses soins, mais aussi surexploité une main-d'œuvre étrangère incapable de se défendre, dont un certain nombre d'enfants, contraints de travailler pour ne pas mourir de faim.

Le résultat, auquel Emmanuelle ne pensait jamais sans un serrement de cœur et des bouffées de honte, c'est que, à sa mort, en 1969, Serge Croisset avait décuplé les avoirs familiaux. Une fortune dont avaient alors hérité ses deux fils : Jean-Louis, l'oncle d'Emmanuelle, et Bertrand, son père.

Cependant que l'aîné, reprenait l'entreprise, accentuant encore la politique initiée par son père, Bertrand se lançait dans de brillantes études de chirurgie plastique.

Installé à Paris en 1975, avec sa femme, Marie-Aude, et leur fille, Emmanuelle, alors âgée d'un an, Bertrand Croisset, avec un flair sans doute hérité de son père, avait compris tout de suite à quel avenir brillant et lucratif était promise la chirurgie esthétique de luxe.

Quinze ans plus tard, alors que son frère Jean-Louis mourait prématurément et sans héritier, Bertrand Croisset était l'un des plasticiens les plus en vue et les plus riches de la capitale : la moitié du show-biz lui était passé entre les mains, ainsi qu'un certain nombre d'hommes politiques, de milliardaires de la jetset, etc. Et, du jour au lendemain, il se retrouvait seul héritier de la colossale fortune familiale, qui venait donc s'ajouter à la sienne propre.

Mais le ver était dans le fruit.

En 1991, rongé par la culpabilité et le dégoût que lui inspirait tout cet argent dont il savait bien de quelle manière peu glorieuse il avait été acquis, Bertrand Croisset, catholique strict depuis sa naissance, se « payait » une vraie crise de conscience. Avec l'accord de sa femme, aussi croyante que lui, presque mystique, il liquidait sa clinique, vendait le consortium Croisset à une multinationale d'origine anglaise. Puis, Bertrand et Marie-Aude Croisset quittaient l'Europe pour l'Inde. Plus précisément pour Calcutta, où ils allaient se mettre au service de Mère Teresa, dans son mouvoir pour indigents.

Emmanuelle ne gardait que peu de souvenirs de la période trouble précédant le départ de ses parents pour le sous-continent indien. Pour la bonne raison que, après avoir eu des professeurs particuliers à domicile, Emmanuelle était finalement entrée comme pensionnaire à l'institut Sainte-Clothilde de Zurich, dès l'âge de douze ans. Lorsque ses parents étaient partis pour les Indes, cela faisait trois mois qu'elle ne les avait pas vus. Elle avait alors seize ans.

Les premiers temps, Emmanuelle avait reçu de longues lettres de son père. Où il lui expliquait qu'il avait enfin trouvé sa voie, qu'en soignant ceux qui en avaient le plus besoin, au lieu de remonter la peau à de vieilles milliardaires entortillées de vison, il s'était enfin réalisé, qu'il était en paix avec lui-même.

La paix en question ne dura pas longtemps. Au milieu de l'année 1992, Emmanuelle apprenait, par le consul de France à Zurich, la mort brutale de son père et de sa mère, « dans un accident de la circulation ».

Emmanuelle demeura à l'institut Sainte-Clotilde jusqu'à sa majorité et même au-delà. Car, simplement parce qu'elle ne savait pas où aller et que le monde extérieur la terrifiait, elle y demeura encore cinq ans, comme répétitrice d'anglais et d'allemand, à titre bénévole : la fortune colossale héritée de la famille Croisset, dont elle était le dernier surgeon, lui permettait

de se passer de salaire...

Lorsqu'elle quitta finalement la Suisse, en 1997, Emmanuelle Croisset se fit pratiquement l'effet d'une religieuse décidant brusquement de jeter le voile aux orties : ayant vécu plus de dix ans dans le cocon protecteur de Sainte-Clotilde, elle ignorait tout du monde et des gens qui le peuplent.

Et elle était, bien entendu, aussi vierge qu'il est possible de l'être.

En sortant, son premier réflexe l'avait surprise elle-même : elle s'était rendue tout droit au siège parisien d'une des principales organisations humanitaires françaises, et leur avait proposé ses services, aussitôt acceptés et avec même un certain empressement.

Emmanuelle était peut-être naïve, mais pas idiote : elle savait très bien qu'on ne l'avait pas agréée pour ses compétences, mais pour la puissance financière qu'elle représentait. Mais ça ne la gênait pas, au contraire : elle trouvait normal, et même moral, que l'argent des Croisset, acquis sur le dos des gens les plus faibles et des plus démunis, leur revienne finalement.

C'est lestée de ces grands principes qu'Emmanuelle Croisset avait passé près de trois ans en Afrique subsaharienne, principalement au Rwanda, en Ouganda et en République Centrafricaine. Finalement, elle s'était décidée à revenir s'installer définitivement à Paris à la fin de 1999.

Mais elle n'était pas revenue seule.

Six mois plus tôt, dans un camp de prisonniers ougandais, elle avait fait la connaissance de deux jeune Rwandaises d'environ vingt-cinq ans : Amina Ouedraogo et Louise Sengegera. Le jour de leur première rencontre, au dispensaire-hôpital du camp, Amina et Louise avaient été sauvagement tabassées par un groupe de prisonniers.

Pour le seul motif qu'elles étaient lesbiennes et ne s'en cachaient pas.

Par la suite, en parlant avec elles, Emmanuelle avait appris que, dès l'âge de seize ans, elles avaient participé, en tant que combattantes actives, à la guerre civile qui avait ensanglanté le Rwanda. Sagement, elle n'avait pas cherché à creuser pour savoir de quel genre d'actions les deux filles s'étaient rendues responsables.

En revanche, Emmanuelle s'était démenée – faisant jouer, à Paris, toutes les relations politiques de feu son père – pour faire sortir Amina et Louise du camp où elles attendaient d'être jugées, puis leur avait fait obtenir une carte de séjour française, avant de les ramener avec elle, en France.

Aujourd'hui encore, Emmanuelle ne cherchait pas trop à démêler les raisons qui l'avaient fait s'attacher à ces deux filles, aussi belles l'une que l'autre, et qui, parfois, s'amusaient à se faire passer pour sœurs... sans que personne ne pût dire si c'était vrai ou faux.

En principe, le fait que deux femmes continuent à se livrer, ensemble, à ce qu'elle continuait à appeler le « péché de chair », comme on le lui avait appris

à Sainte-Clotilde, lui faisait horreur.

Seulement, à cause de leurs penchants mêmes, Amina et Louise avaient, à ses yeux, une qualité très précieuse : elles n'avaient jamais été souillées par le contact du mâle.

En bref, elles étaient aussi vierges qu'elle pouvait l'être elle-même.

Une fois rentrées à Paris, et après avoir rouvert la grande bâtisse du quai aux Fleurs, que Bertrand Croisset n'avait pas vendue avant de partir, les trois femmes s'étaient d'abord installées dans une petite vie tranquille, un peu ennuyeuse même.

Qui avait duré jusqu'au séisme du mois de novembre 2001. Le 14 novembre, très précisément.

Car, ce jour-là, Emmanuelle avait, presque par hasard, appris la vérité sur la mort de ses parents.

Il n'y avait jamais eu d'accident de la circulation.

En réalité, alors qu'ils se rendaient dans l'un des bidonvilles de Calcutta, pour y porter secours et assistance à plusieurs familles frappées de famine, Bertrand et Marie-Aude Croisset avaient été attaqués et capturés par une bande de malfrats en guenilles.

Marie-Aude Croisset avait été violée une douzaine de fois d'affilée, sous les yeux de son mari. Puis, ils avaient été tous les deux égorgés.

Au lieu de l'anéantir, cette nouvelle avait agi sur le cerveau d'Emmanuelle comme un électrochoc. Soudain, un voile s'était déchiré devant ses yeux, et elle avait entrevu la voie qu'elle devait suivre. Voie tracée par Dieu, cela ne faisait aucun doute dans son esprit.

Ses parents étaient morts en authentiques martyrs chrétiens, c'était donc à elle de reprendre le flambeau. À elle d'expier la faute de cette fortune si mal acquise, au prix des souffrances des plus pauvres.

Des pauvres qui, finalement, s'étaient vengés en massacrant son père et sa mère. Comme s'ils n'étaient que le bras armé du courroux divin.

C'est comme ça que, toujours escortée par Amina et Louise, qui refusaient de la laisser s'aventurer seule dans les bas-fonds de Paris, Emmanuelle Croisset avait commencé à distribuer argent et bonne parole à tous les pauvres, les mendiants, les marginaux en tous genres.

Comme ça que, petit à petit, elle était devenue la fée des sans-logis.

Et tout aurait sans doute continué à l'identique, sans heurt, une bonne petite charité bien ordonnée, si, deux semaines plus tôt, émue par la détresse d'un jeune « zonard », au sourire éblouissant et aux grands yeux clairs, Emmanuelle Croisset ne s'était pas contentée de lui donner de l'argent, comme aux autres, mais l'avait invité à venir se restaurer chez elle, le soir-même...

Avec des gestes machinaux et saccadés, elle se débarrassa de sa veste et

de sa jupe de tailleur gris, avant de défaire le sévère chignon de ses cheveux de jais.

Il n'y avait aucun miroir dans la chambre. Comme ça, Emmanuelle Croisset ne risquait pas de succomber à la tentation d'admirer complaisamment son propre corps. Ce corps exigeant, tyrannique, qui, par moments, était capable de lui imposer ses désirs et de triompher de son esprit pourtant tout imprégné de Dieu.

Ce corps possédé par des démons qui ne demandaient qu'à se réveiller.

Vêtue d'un slip et d'un soutien-gorge de coton blanc, sans la moindre fantaisie, Emmanuelle s'apprêtait à s'allonger sur son lit, comme elle avait l'habitude de le faire, quand elle revenait du dehors.

Au lieu de ça, elle se précipita vers son prie-Dieu et y tomba à genoux, les yeux passionnément levés vers le Christ espagnol qui semblait pencher la tête vers elle à seule fin de la plaindre.

Elle se mit à prier à mi-voix, avec une sorte de ferveur désespérée. Pour tenter de faire s'évanouir les deux visages qui, comme en surimpression, s'interposaient entre ses yeux aux pupilles dilatées et le Christ en croix, au flanc ensanglanté.

L'un de ces deux visages était celui de Christophe Prêcheur, l'envoyé de Satan qui, la veille au soir, avait su réveiller les démons assoupis dans son ventre.

Quant à l'autre, encadré de cheveux bruns frisés, c'était celui de Philippe Dentraignes, un nom qu'elle ne pourrait jamais oublier.

Parce que c'était à cause de lui que tout était arrivé. Qu'elle avait plongé dans l'engrenage de la déchéance.

Philippe était venu chez elle, comme elle l'y avait invité, sans doute dans un moment d'égarement, inspirée par le Malin. Elle l'avait d'abord invité à prendre un bain, parce qu'il était sale et sentait mauvais.

Quand il était ressorti de la salle de bains, Emmanuelle avait ressenti comme un choc bizarre, au creux de la poitrine, et une chaleur inconnue avait pris naissance plus bas, dans son ventre, entre ses cuisses serrées.

Stupéfaite, elle avait réalisé, à vingt-huit ans, qu'elle était capable de trouver de la beauté chez un homme. Et d'en être émue, touchée.

Durant tout le repas, elle l'avait servi elle-même, de ses mains qu'elle ne parvenait plus à empêcher de trembler. Elle ne disait pas un mot, se retenait presque de respirer, dans l'attente du cataclysme qu'elle pressentait, sans être capable de l'identifier.

Lorsqu'il avait eu fini de manger et de boire, Philippe, les yeux brillants, s'était tourné vers elle et lui avait dit, de cette voix grave qui faisait encore frissonner Emmanuelle rien qu'à l'évoquer :

— C'était très sympa, ce petit dîner, vraiment. Mais je suppose que vous

ne m'avez pas fait venir chez vous juste pour bouffer...

Et, comme elle paraissait ne pas comprendre, il s'était levé du grand fauteuil où il paraissait trôner, s'était approché d'elle sans qu'elle réussisse à bouger, et avait plaqué sa bouche contre la sienne. Sa langue chaude et insidieuse avait forcé doucement le barrage de ses lèvres encore inviolées, pendant que ses mains carrées, rudes, impatientes, se plaquaient sur ses épaules et descendaient lentement le long de son dos, jusqu'à la masse charnue et ronde de sa croupe, dissimulée sous une robe sans couleur et informe...

Emmanuelle eut une sorte de sanglot, toujours à genoux sur son prie-Dieu. Elle redoubla ses prières au Christ immobile et impavide, pour faire fuir les images qui revenaient assaillir sa mémoire en fièvre. Mais, en même temps, ses reins se creusaient, ses fesses pleines tendaient le tissu de sa culotte de coton blanc. Et, insidieusement, les démons de son ventre reprenaient vie...

Lorsque Philippe l'avait étreinte, une partie de son cerveau avait expliqué à Emmanuelle, tétanisée, qu'elle devait trouver dégoûtante cette langue qui s'introduisait dans sa bouche ; qu'elle devait repousser ces mains d'homme qui palpaient son corps sans la moindre pudeur ; qu'elle devait vomir d'écœurement et de révolte, en sentant cette chose dure et obscène qui s'incrustait contre son ventre.

Mais c'est l'autre partie de son cerveau qui avait gagné la partie.

Brusquement, alors que les mains de Philippe se glissaient sous sa jupe pour caresser la peau nue de ses cuisses, et qu'elle s'était mise à répondre à son baiser sans même en avoir conscience, un déclic s'était produit dans l'esprit surchauffé d'Emmanuelle.

Brusquement, elle avait réalisé que c'était une nouvelle épreuve que Dieu lui envoyait. La plus sublime de toutes les épreuves, parce que la plus difficile à affronter. Dieu exigeait qu'elle Lui fasse le sacrifice de ce qu'elle avait de plus précieux.

Sa virginité.

Elle devait vaincre sa pudeur et sa répugnance naturelle, afin de rendre parfait le bonheur de ce garçon qui avait déjà vécu tant d'épreuves. C'était son devoir, sa mission, de se livrer sans retenue à lui...

Alors, sans qu'elle puisse rien faire pour la retenir, Emmanuelle avait senti sa propre main se glisser en hésitant entre leurs deux corps collés l'un contre l'autre, et descendre vers cette tige de chair dure, qui l'attirait et la repoussait à la fois.

Comprenant qu'il avait partie gagnée, Philippe Dentraignes lui avait littéralement arraché sa robe et ses sous-vêtements, avant de se débarrasser de son propre pantalon.

Emmanuelle avait cru s'évanouir en découvrant le membre lourd qui venait de jaillir à l'air libre, pointé sur elle comme un doigt menaçant, terrible.

Mais elle n'avait pas fait un mouvement pour s'enfuir, ni le moindre geste pour camoufler ses seins lourds ou le triangle noir de son ventre, qu'aucun homme encore n'avait eu l'occasion de contempler.

Lorsque Philippe l'avait littéralement jetée à genoux sur le prie-Dieu, à droite de la table où il venait de dîner, Emmanuelle était restée ainsi, prostrée, croupe tendue vers l'arrière, à la merci de son agresseur.

Prête au sacrifice.

Elle était dans un tel état de tension nerveuse, dans une telle agitation de tout son corps et de tout son esprit, qu'elle n'avait ressenti qu'une très légère douleur lorsque, après avoir empoigné ses seins à pleines mains, Philippe, derrière elle, avait ouvert le chemin de son ventre de toute la longueur de son membre lourd et palpitant.

Et, presque aussitôt, stupéfaite, égarée, Emmanuelle avait senti cette « chose » aller et venir au plus profond d'elle-même, faisant naître dans son ventre des sensations de plus en plus intenses, irrésistibles.

Finalement, elle s'était mise à haleter, comme une folle, une possédée, une fille du Diable. Mais elle avait beau s'affubler de tous ces noms, elle haletait de plus en plus fort, de plus en plus vite, et elle tendait sa croupe autant qu'elle pouvait, vers ce sexe impitoyable et dur qui l'ouvrait en deux et la transformait en une boule de plaisir hurlante.

Lorsque son premier amant avait explosé en elle, Emmanuelle avait hurlé son orgasme, ce feu qui la ravageait de l'intérieur. Et elle avait entendu sa propre voix, méconnaissable, supplier Philippe de ne pas arrêter, de continuer encore et encore, de la prendre plus fort, jusqu'au cœur, jusqu'à l'âme...

Emmanuelle se releva brusquement du prie-Dieu et contempla la chambre, autour d'elle, les yeux hagards, jetant sur cet environnement, pourtant familier, un regard aussi fou que si elle se retrouvait brusquement dans une pièce étrangère, inconnue :

Ce n'est que lorsqu'elle fut debout qu'elle constata que sa main droite s'était glissée, dans un geste qui avait échappé à sa conscience, dans sa culotte de coton blanc, et que ses doigts étaient inondés de désir.

Elle poussa un gémissement et retira vivement sa main, comme si son ventre venait de la brûler. L'air totalement égaré, elle bondit vers l'armoire, ouvrit la lourde porte à la volée et arracha littéralement de son cintre le peignoir blanc et bleu qu'elle mettait en général le matin, au lever.

Puis, Emmanuelle se rua hors de la chambre, en direction du long couloir menant aux appartements d'Amina et Louise, puisque c'est comme ça qu'elle appelait les deux pièces en enfilades et la salle de bains qu'elle avait attribuées aux deux Rwandaises à leur arrivée dans la maison.

Elle avait besoin d'elles. Besoin de se rassurer de leur présence. Elles seules la comprenaient vraiment et savaient éloigner les démons qui, à présent, du seul fait d'avoir repensé à Philippe, grouillaient à présent dans son

ventre palpitant. Il lui semblait presque entendre leurs ricanements de triomphe.

Au bout du couloir, sombre, un peu sinistre avec ses murs de pierre nue, Emmanuelle s'engouffra chez Amina et Louise, sans même songer à frapper.

Elle pénétrait rarement chez ses deux suivantes. Une fois de plus, elle eut le souffle coupé par le contraste violent entre leurs appartements et le reste de la maison.

Partout ailleurs, elle avait maintenu l'espèce de dépouillement austère, presque de dénuement, que son père avait voulu pour sa maison. Aucun signe extérieur de luxe, des meubles sombres, presque rébarbatifs, un confort minimal, des murs nus, à l'exception de quelques tableaux à forte connotation religieuse et mystique. Les sols dallés, nus eux aussi, renforçaient encore cette impression d'austérité médiévale, cistercienne, qui régnait dans toutes les pièces, à l'exception de la salle de bain ultra-moderne qu'Emmanuelle s'était fait aménager, à son retour à Paris.

Mais, dans les deux pièces où vivaient Amina et Louise, c'était l'Afrique, dans toute sa splendeur exubérante, chaude et colorée, qui surgissait tout à coup.

Emmanuelle resta de longues secondes, immobile, à contempler l'espèce de serre chaude, saturée de parfums capiteux, presque agressifs, où elle venait de pénétrer. Les murs de pierre disparaissaient entièrement sous de lourds tissus aux couleurs très vives, criardes même. Le sol dallé était recouvert lui aussi de tapis, de nattes, de coussins multicolores, et même d'une fausse peau de tigre, étalée devant la cheminée monumentale.

Et puis, il y avait les cages. Près d'une dizaine pour cette seule pièce, de la plus grande à la plus petite. Toutes abritaient des oiseaux exotiques de toutes les couleurs, dont Emmanuelle ignorait les noms, à l'exception des trois perruches vert-jaune et de l'ara flamboyant.

Tout cela caquetait, piaillait, sifflait, chantait, avec une sorte de véhémence joyeuse et assourdissante.

Pour parfaire cette ambiance quasi tropicale, des haut-parleurs invisibles diffusaient le rythme lancinant de percussions africaines, auxquelles venait se superposer une lente mélopée humaine, psalmodiée par une voix de femme très grave.

Emmanuelle fut surprise de trouver la pièce vide. Elle allait ressortir, quand une sorte de gémissement lui parvint de la chambre voisine, suivi par un petit rire étouffé.

Le cœur d'Emmanuelle se mit à battre plus vite, et elle sentit le sang lui monter à la tête d'un coup. Un sang chaud, lourd, fiévreux...

Par une association d'idées qu'elle ne maîtrisa pas, les visages de Philippe Dentraigues et de Christophe Prêcheur lui revinrent en mémoire, et elle frissonna.

Après s'être laissé posséder par son premier amant, elle avait été submergée par une vague de dégoût. Le visage ravagé par les larmes, elle s'était précipitée dans les appartements des deux Noires et les avait suppliées de la débarrasser de celui qui venait de faire d'elle une femme.

Ses deux suivantes avaient dû s'acquitter de cette tâche avec efficacité, puisque, jamais, depuis deux semaines que la « chose » s'était produite, Emmanuelle n'avait revu ce garçon au cours de ses pérégrinations au-dehors.

De même qu'elle n'avait pas non plus revu Christophe Prêcheur, ce matin, en allant à la messe et en en revenant.

Ce dernier faisait encore plus souffrir Emmanuelle. Parce qu'elle se rendait bien compte, depuis la veille, qu'elle l'avait fait venir chez elle *en connaissance de cause*, contrairement à Philippe. En se doutant de ce qui allait arriver avec lui. Et, au cours de son insomnie de la nuit précédente, elle en était arrivée à s'avouer qu'elle aurait été fort déçue s'il ne s'était rien passé entre eux.

Est-ce qu'elle était donc en train de se transformer en une horrible femelle en chaleur, comme toutes les autres ? Comme toutes ces créatures chargées de vices, qui lui faisaient horreur ?

Il y eut un deuxième gémissement, un peu plus fort, en provenance de la chambre.

Ses pas assourdis par les tapis et les nattes, Emmanuelle traversa le salon et glissa un œil dans l'entrebâillement de la porte.

Elle demeura comme suffoquée, la bouche ouverte et les yeux incroyablement fixes.

Amina était à quatre pattes sur le lit, entièrement nue, reins cambrés et jambes ouvertes sur le fruit écarlate de son sexe. Un sexe soigneusement épilé, scintillant de désir perlé, que Louise, agenouillée derrière elle, léchait avec une sorte de ferveur, en produisant un ronronnement de gorge, comme une chatte heureuse.

Mais il y avait pire.

Dans sa main droite, Louise tenait un objet qu'Emmanuelle n'avait encore jamais vu, même si elle savait vaguement que de pareilles horreurs existaient.

C'était une imitation de membre viril, en caoutchouc noir, d'une taille incroyable. Un sexe postiche que Louise enfonçait sans ménagement dans l'ouverture la plus étroite du corps d'Amina, laquelle en gémissait de plaisir.

Emmanuelle ouvrit la bouche pour hurler, mais aucun son ne franchit ses lèvres.

Car, à cette seconde précise, une image atroce lui traversa l'esprit, avec la fulgurance de l'éclair.

Elle venait de se voir, elle, entièrement nue, vautrée sur le lit de ses deux suivantes. Et c'est dans son propre ventre consentant que Louise enfonçait son

énorme phallus artificiel.

Emmanuelle fit demi-tour et s'enfuit en courant, le front et les tempes ruisselant de sueur, escortée par les piailllements furieux des oiseaux en cage.

Elle courut jusqu'à sa chambre et se rua vers l'armoire, dans laquelle elle attrapa n'importe quels vêtements, au hasard. Elle s'habilla avec des gestes fébriles, avant de se précipiter vers la porte de la maison, donnant sur le quai.

Elle avait besoin d'air, besoin de sortir, de marcher dans les rues. Simplement pour ne pas devenir folle. Pour chasser cette image odieuse d'elle, empalée par le sexe noir en caoutchouc et grimaçant d'un plaisir ignoble sous les coups de boutoir.

En jaillissant à l'extérieur de la maison, elle faillit renverser une vieille dame aux cheveux roux qui traînait derrière elle un petit roquet à poils durs, lequel se mit à japper avec fureur. Sans même penser à s'excuser, Emmanuelle se mit à marcher droit devant elle, d'un pas rapide et saccadé, en murmurant des mots sans suite, inintelligibles, qui faisaient se retourner les passants sur elle.

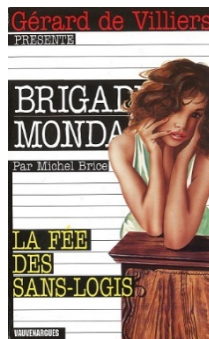
Elle ne sut pas comment elle était arrivée à l'autre bout de l'île de la Cité, sur le Pont-Neuf. Là, dans le vacarme des voitures venant du quai du Louvre et se dirigeant vers l'Institut et la rue Guénégaud, elle respira profondément, les yeux mi-clos, les narines dilatées et palpitantes. Puis, plus lentement, elle descendit les escaliers de pierre descendant vers le square du Vert-Galant et la statue équestre d'Henri IV.

C'est en s'appuyant au socle de la statue en question qu'elle le vit.

Un jeune homme aux cheveux blonds bouclés, qui, sur le banc où il était à demi allongé, entouré de divers sacs plastiques usagés, lui souriait gentiment, de toutes ses dents éclatantes de blancheur.

Alors, tandis qu'une petite voix, dans sa tête, lui criait de faire demi-tour et de remonter sur le pont, Emmanuelle, d'une démarche d'automate, se dirigea vers le jeune homme, qui semblait l'appeler...

CHAPITRE IV



— Commandant Corentin, vous êtes sûr que ce que nous faisons depuis deux heures a une quelconque utilité ? Parce que, franchement...

Boris retint le soupir d'exaspération qui lui montait irrésistiblement aux lèvres. Romain Follardier avait raison sur un point : cela faisait en effet deux heures qu'ils arpentaient l'île de la Cité, allant d'un groupe de SDF à l'autre, une photo de Christophe Prêcheur à la main. Pour tenter de reconstituer l'emploi du temps du jeune marginal au cours de la journée qui avait précédé sa mort.

Vu que la période était calme, Charlie Badolini n'avait fait aucune difficulté pour laisser son subordonné préféré creuser un peu cette étrange histoire de clochards parfumés et nourris au caviar, avant de se faire assassiner, comme tout portait à le croire au vu des premières conclusions du légiste.

Quant au commissaire du IV^e arrondissement, il avait donné sa bénédiction à Boris avec empressement : ne pas être obligé de mobiliser ses hommes sur la mort de deux clodos dont tout le monde se fichait éperdument, c'était un vrai cadeau du Ciel...

Charlie Badolini n'avait mis qu'une condition à son acceptation.

— OK, pour votre petite enquête, avait-il répondu à Corentin, mais Aimé Brichot, lui, restera à ma disposition pour expédier les affaires courantes et, à la place, vous emmènerez M. Follardier fils avec vous, lui qui tient tant à rencontrer des SDF...

Voilà comment Boris Corentin se retrouvait en train d'arpenter les rues et les quais de l'île en compagnie d'un fils de ministre, apprenti sociologue de surcroît.

Dans un premier temps, Corentin avait décidé de se limiter à la population qui « zonait » autour des deux îles – la Cité et Saint-Louis – et dans le coin de la place Saint-Michel. Cela pour la raison que les deux corps avaient été retrouvés dans la Seine, entre le pont Saint-Louis et le mémorial de la Déportation, à un endroit où le fleuve était rejoint par l'une des multiples résurgences d'eau souterraines qui parcouraient le sous-sol de Paris, y

compris dans l'île de la Cité.

À cet endroit, l'espèce de cours d'eau – dont l'accès était mal protégée par une grille vétuste et aux trois quarts rouillée, presque entièrement cachée derrière un gros saule pleureur – se déversait dans la Seine, provoquant à cet endroit un petit remous circulaire. C'est ce remous qui, en les retenant sur place, avait empêché les corps des deux vagabonds d'aller s'échouer plus en aval.

Il y avait donc gros à parier qu'on les avait jetés à l'eau à *proximité immédiate* de ce mini-confluent.

Le problème, c'est que, pour l'instant, les recherches de Boris Corentin n'avaient rien donné. En quittant le quai des Orfèvres, Romain Follardier et lui avaient tourné à droite, en direction de la place Dauphine et du Pont-Neuf. Simplement parce qu'il fallait bien commencer par un bout de l'île, au hasard.

Au square du Vert-Galant, ils avaient fait chou blanc, auprès des quatre SDF qui somnolaient sur les bancs de bois peint, écrasés par la chaleur.

Aucun d'entre eux ne connaissait Christophe Prêcheur. C'est-à-dire que tous avaient fait mine de ne pas reconnaître son visage, sur la photo que leur présentait Boris Corentin. Lequel n'était pas dupe.

— Ils se foutent de nous, avait-il grommelé entre ses dents, en remontant vers la place Dauphine. Je suis certain qu'au moins deux d'entre eux l'ont reconnu...

— C'est très probable, avait approuvé Follardier. Mais, avait-il enchaîné d'un ton docte parfaitement exaspérant, il faut comprendre que, pour ces malheureux, la police représente l'ordre établi, c'est-à-dire les structures les plus radicalement éloignées de leur mode de vie, donc la défense des normes dont ils se sentent exclus par une société bourgeoise enracinée dans un système de valeur qu'ils considèrent « excluant » et qui ne peut, bien sûr...

Très vite, Boris Corentin avait cessé d'écouter le jargon du jeune homme qui déambulait à ses côtés en pérorant. Et, depuis, résistait tant bien que mal à l'envie de lui coller une baffe, comme à un sale gosse un peu trop prétentieux.

Il est vrai que la photo, prise à l'IML le matin même, n'offrait pas une ressemblance évidente avec ce que Christophe Prêcheur avait dû être, vivant. Mais tout de même. Corentin savait par expérience que la plupart des marginaux d'un même quartier se connaissent, au moins de vue...

Évidemment, là où, malgré son jargon, Romain Follardier avait raison, c'est que ces gens-là se méfiaient de la police. Et pas toujours à tort...

Les deux hommes n'eurent pas plus de succès sur le parvis de Notre-Dame, ni dans le square Jean-XXIII qui s'étendait derrière le chœur de l'édifice. Dès qu'ils abordaient un groupe de SDF, jeunes ou vieux, les visages se fermaient, avant même que Corentin ait eu le temps de poser la moindre question, on lui tournait ostensiblement le dos ; et même ces dos-là se faisaient hostiles...

Bref, Christophe Prêcheur semblait n'avoir jamais mis les pieds dans ces parages...

— Il ne nous reste plus que le mémorial de la Déportation, soupira Corentin, en épongeant d'un revers de main la sueur qui perlait à son front, sous le soleil de plomb. Après, on pourra passer aux quais de l'île Saint-Louis...

— Mais vous cherchez quoi, au juste ? s'enquit l'apprenti sociologue, alors qu'ils traversaient le quai de l'Archevêché. J'ai l'impression que vous avancez au hasard, sans réelle méthodologie...

Corentin prit pied sur le trottoir et se tourna vers le fils du ministre, qu'il toisa d'un air profondément accablé :

— Monsieur Follardier, il faut que vous vous mettiez une bonne chose dans la tête, et une fois pour toutes : la police et la sociologie, ce n'est pas exactement la même chose. Les « réelles méthodologies », comme vous dites, c'est peut-être très bien dans votre domaine – encore que, à vous écouter, j'ai quelque doute là-dessus... –, mais dans une enquête de police, en suivre une aveuglément, de méthode, c'est encore le plus sûr moyen d'aller droit à l'échec. Quant à ce que je cherche, je n'en sais rien moi-même, figurez-vous !

Romain Follardier dévisagea son interlocuteur d'un air profondément navré et laissa tomber, d'un ton condescendant :

— Ce bon vieil empirisme, hein ? Vous en êtes encore là ! Eh bien ! on n'est pas au bout de nos peines...

Les poings serrés dans les poches de son pantalon de toile beige, Corentin préféra ne pas répondre, et s'engagea dans l'escalier qui descendait vers le mémorial, édifié à l'extrême pointe amont de l'île, tourné, au-delà de l'île Saint-Louis, vers le Jardin des Plantes, la gare d'Austerlitz et les nouveaux quartiers de Bercy.

C'est ici même que, de Napoléon III à 1910, se trouvaient les bâtiments de ce qu'on n'appelait pas encore l'Institut médico-légal, mais plus simplement la morgue, avant d'être transférée place Mazas.

Le mémorial qui l'avait remplacée était construit dans une sorte de crypte moderne. Il comprenait une sculpture métallique, des urnes funéraires, ainsi que le tombeau d'un déporté inconnu, mort au camp de concentration alsacien du Struthof.

Boris Corentin avisa un groupe de jeunes, affalés contre le mur extérieur de la crypte, profitant du peu d'ombre que celui-ci leur fournissait. Il y avait quatre garçons, dont le plus vieux ne devait pas avoir trente ans, et une fille. Autour d'eux, des bouteilles vides, des emballages de hamburgers, des papiers gras, plus des sacs plastique, bourrés à craquer de choses non identifiées.

Tous étaient vêtus de jeans et de tee-shirts dont l'état de crasse et de délabrement disait assez qu'ils devaient être depuis longtemps sur le corps de leurs propriétaires. L'un des garçons, à la barbe embroussaillée et aux petits

yeux noirs, portait en plus une veste grisâtre, à laquelle manquait la manche gauche, arrachée au-dessus du coude.

En s'approchant d'eux, Boris fut frappé par leurs regards : en dépit de leur jeunesse, c'était déjà des regards usés, las, comme revenus de tout. Des regards de vieux prématurés...

Cela dit, il eut l'impression d'avoir affaire davantage à des « zonards », à des jeunes en rupture volontaire de ban, qu'à des SDF, poussés malgré eux dans la rue par la misère.

Lorsqu'il fut tout près du groupe – dont aucun membre n'avait bougé, ni même paru s'apercevoir de sa présence –, la fille leva les yeux vers lui, en souriant vaguement. De grands yeux d'un vert soutenu, frangés par de longs cils recourbés.

En l'examinant rapidement, Corentin se fit la réflexion que, après un bon bain chaud et vêtue de propre, elle devait être tout à fait mignonne, avec son sourire encore un peu enfantin, sa poitrine ferme et assez volumineuse, et une croupe dont son jean trop grand de deux tailles ne parvenait pas à masquer la courbe parfaite.

Comme elle le dévisageait d'un air plutôt engageant, Boris choisit de s'adresser à elle, et il lui tendit la photo mortuaire de Christophe Prêcheur, avec son sourire le plus aimable :

— Vous connaissez ce garçon, mademoiselle ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? T'es de la police ?

La double question, gouailleuse mais pas vraiment agressive, était venue non de la petite blonde, mais du barbu qui portait la veste à la manche arrachée. Corentin se tourna vers lui, en accentuant son sourire :

— Justement, oui ! Du coup, je vous serais très reconnaissant de bien vouloir répondre à mes quelques questions...

L'autre se redressa pesamment et le dévisagea d'un air soupçonneux :

— Vous vous foutez de nous, ou quoi ? Si vous êtes flic, alors vous devez savoir que Christophe est mort ! On l'a repêché ce matin, dans la Seine, pas loin d'ici, d'ailleurs...

Il avait fait un geste vague, en direction du pont Saint-Louis et du quai aux Fleurs.

— Je le sais d'autant mieux que c'est moi qui ai pris cette photo de lui, ce matin, à l'Institut médico-légal, répondit froidement Corentin. Maintenant, ce qui m'intéresse, c'est de découvrir qui l'a tué...

Du coup, un silence lourd tomba sur le petit groupe, et la petite blonde devint toute pâle, sous la pellicule de crasse qui lui marbrait le visage.

— Comment ça : tué ? finit-elle par bafouiller. Il ne s'est pas noyé, Christophe ?

— J'ai tout lieu de penser que non, enchaîna très vite Boris, heureux de

trouver enfin quelqu'un qui semblait connaître la victime, et disposée à lui en parler. Est-ce que, par hasard, votre ami Christophe vous a dit des choses inhabituelles, hier ou avant-hier ? Est-ce qu'il avait, je ne sais pas moi... des projets quelconques ?

Il y eut un nouveau silence, que l'homme à la veste déchirée mit à profit pour fourrager dans sa barbe, de tous les doigts de sa main gauche.

— Les projets, c'est pas trop un truc qu'on fait, quand on vit dans la rue et qu'on sait même pas si on trouvera de quoi bouffer le lendemain, finit-il par grogmeler, mais sans aucune trace d'agressivité, ni même d'ironie.

C'est alors qu'un de ceux qui n'avaient encore rien dit, un jeune petit et très maigre, au crâne rasé et l'oreille droite percée de quatre anneaux dorés, s'avança d'un pas vers Corentin :

— En tout cas, Christophe, lui, il savait où bouffer, hier !

Le barbu tourna vivement la tête vers lui :

— Qu'est-ce que tu racontes encore comme conneries, l'Asticot ? Ferme donc ta gueule, va !

L'autre tapa rageusement du pied par terre :

— C'est pas des conneries, Landru ! Je l'ai rencontré hier soir, sous son pont, le Christophe. Il était en train de se bourrer la gueule avec le Moricaud. Et il s'est vanté qu'il allait dîner aux frais de la princesse. Et, comme ça m'a fait rigoler, il m'a montré la maison de la fée !

Boris Corentin commençait à perdre pied.

— Bon, bon, doucement, on se calme et on procède par ordre ! réclama-t-il, en levant à demi les bras. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de princesse et de fée ?

La question fit rire tout le groupe, comme si Boris avait demandé qui pouvait bien être le Père Noël. Finalement, ce fut la petite blonde qui le renseigna.

— Sur le quai, de l'autre côté, il y a une grosse maison en pierre, genre Moyen Âge, dit-elle, en faisant un geste vague de la main droite. Là, il y a une femme qui vit seule avec ses deux bonniches, des Blacks. Elle est jeune et sûrement bourrée de thune, parce que, dès qu'elle sort, elle distribue son fric, des gros billets de vingt, et des fois même de cinquante, à tous les clodos qu'elle rencontre. C'est pour ça que, dans le quartier, pour se marrer, on l'a appelée la fée des sans-logis.

Corentin se tourna de nouveau vers « l'Asticot » :

— Et vous dites que, hier, Christophe s'est vanté qu'il allait dîner chez cette femme ?

— Il l'a dit, affirma son interlocuteur, mais évidemment, je l'ai pas cru une seconde !

— Ah ? Et pourquoi ?

Ce fut le barbu qui répondit, en haussant les épaules :

— Parce qu'aucun d'entre nous n'a jamais mis les pieds chez elle, tiens ! Elle doit être un peu chtarbée, pour distribuer son pognon comme ça, à tire-larigot. Mais quand même pas au point de nous inviter chez elle, faut pas déconner !

Intrigué, Boris Corentin tenta d'en savoir davantage mais, visiblement, ses interlocuteurs n'avaient plus rien à lui apprendre et, très vite, il décida de couper court à cette conversation. Sur le point de partir, il pivota vers son « équipier » pour lui signifier son intention d'un rapide coup d'œil et fut stupéfait de le surprendre, le regard fixe, luisant de convoitise, braqué sur la petite blonde qui se trouvait à quelques mètres de lui.

Mais Romain détourna aussitôt la tête vers lui, et Corentin se dit qu'il avait dû rêver : il imaginait très mal le fils du ministre, snob et délicat comme il paraissait l'être, flasher sur cette fille, repoussante de crasse et quasiment en haillons...

— C'est un peu bizarre, leur histoire, non ? fit ce dernier, pendant qu'ils remontaient l'escalier vers le quai de l'Archevêché. Vous y croyez, vous, à ce « conte de fée des sans-logis », si je puis me permettre l'expression ?

Corentin négligea de lui répondre que, durant les années passées à la Brigade Mondaine, il avait vu des choses encore bien plus bizarres que celle-ci. Et puis, conte ou pas, Christophe Prêcheur et Philippe Dentraigues, avaient tous les deux été lavés et parfumés, puis somptueusement nourris, avant d'être supprimés.

Il fallait bien que quelqu'un le leur ait offert, ce dernier repas...

— Venez, décida-t-il, alors que le jour commençait à décliner, on va aller voir à quoi elle ressemble, cette maison de fée...

Ils remontèrent le quai de l'Archevêché jusqu'à l'embouchure du pont Saint-Louis, puis obliquèrent à gauche sur le quai aux Fleurs.

En face, de l'autre côté du bras principal de la Seine, c'était le rugissement continu des voitures dévalant la voie Georges-Pompidou, en direction des arrondissements du Sud-Est. Juste au-dessus, le soleil paraissait incendier le sommet de la fontaine du Châtelet et, plus loin, la masse sombre de la tour Saint-Jacques.

Au moment où ils arrivaient devant la grosse bâtisse, que la fille leur avait sommairement décrite, Corentin se sentit tiré par la manche. Il se retourna : c'était elle, la petite blonde de la bande de « zonards » qui s'accrochait à ses basques.

— Je m'excuse, dit-elle avec un petit sourire machinal. J'ai pas voulu vous parler devant les autres, mais...

Machinalement, Boris Corentin jeta un coup d'œil latéral vers Romain Follardier, ne serait-ce que pour vérifier qu'il l'avait vu s'arrêter.

De nouveau, il fut stupéfait du regard dévorant dont le fils du ministre enveloppait le corps et le visage de la fille. « Décidément, songea-t-il, plutôt amusé, ou bien ce type a de drôles de fantasmes... ou bien il est sevré depuis trop longtemps ! »

— Mais... quoi ? fit-il en reprenant la phrase inachevée. Vous vouliez me dire quelque chose, mademoiselle ?

— Marilyne. Mon nom, c'est Marilyne Fitoux, répondit-elle, en penchant légèrement la tête vers la droite. J'ai pas franchement l'habitude qu'on me donne du « mademoiselle »...

Boris Corentin crut déceler comme un regret, une certaine tristesse, dans le ton de sa voix.

— Tout à l'heure, reprit-elle, les autres vous ont dit que c'était pas possible que Christophe soit allé chez la fée, hier soir, parce que personne va jamais chez elle. Eh ben, c'est faux !

Boris fronça les sourcils et plongea ses yeux dans son regard émeraude :

— Vous êtes sûre ? Vous connaissez quelqu'un qui a déjà été reçu dans cette maison ?

— Quelqu'un qui va y aller, corrigea Marilyne, avec un demi-sourire. Tout à l'heure, en début d'après-midi, je suis allée me balader jusqu'au square, à l'autre bout de l'île. Là-bas, j'ai rencontré mon copain Dietrich.

Elle s'interrompit dans son récit, pour préciser :

— Dietrich Kreidler, c'est un Allemand. Il est à Paris depuis quelques mois, on a vaguement baisé deux ou trois fois, tous les deux. Je l'aime bien, il est cool...

— Et donc ? fit doucement Corentin, pour remettre Marilyne « sur les rails ».

— Donc, on a discuté un petit moment, et je lui ai proposé de le rejoindre ce soir, pour remettre ça, s'il avait envie...

Avec un petit sourire en coin, Corentin se demanda comment un homme pouvait avoir envie de caresser un corps aussi sale que le sien mais, apparemment, à voir son regard fixe et son sourire extatique, c'était une question que ne se posait pas Romain Follardier...

— Et alors là, continuait Marilyne, Dietrich s'est marré et il m'a dit que ce soir, c'était pas possible, parce que la fée venait tout juste de l'inviter à dîner ! C'est marrant, non ?

Du coup, Boris cessa brusquement de sourire. Si cette fille disait la vérité, et si son copain Dietrich ne lui avait pas raconté de bobards, l'affaire commençait à prendre un tour vraiment étrange. En tout cas, vu ce qui était arrivé à Christophe Prêcheur, la veille au soir, il valait mieux trouver l'Allemand et essayer d'en savoir un peu plus sur cette invitation.

— Vous dites qu'on peut le trouver au square du Vert-Galant, votre ami

Dietrich ? demanda-t-il avec un certain empressement.

— Ouais, c'est ça, opina Marilyne. Il bouge pratiquement jamais de là-bas. C'est un contemplatif, Dietrich. Ça doit être culturel, je suppose... Si vous voulez, je peux vous conduire jusqu'à son banc...

Durant tout le trajet du quai aux Fleurs jusqu'au square, en longeant la Conciergerie puis l'extérieur de la place Dauphine, Romain Follardier ne cessa pas de papillonner autour de leur « guide », laquelle paraissait ne même pas avoir remarqué sa présence. Les observant sans en dire, Corentin se demandait avec un certain amusement quelle tête ferait le tout-puissant ministre, s'il pouvait voir son fils en ce moment...

Son amusement cessa lorsqu'ils atteignirent la statue d'Henri IV, et qu'ils descendirent dans le square marquant la pointe extrême de l'île, en direction de l'ouest.

Car, s'il y avait bien quelques SDF qui traînaient dans le secteur, Marilyne ne trouva aucune trace de son ami allemand, et personne ne sut lui dire où il pouvait être allé.

Par acquis de conscience, Corentin voulut refaire le tour de l'île pour tenter de lui mettre la main dessus ; après tout, même un « contemplatif » peut parfois ressentir le besoin de se dégourdir les jambes...

Mais nulle part, ils ne trouvèrent trace de Dietrich Kreidler. Quand ils furent de retour à leur point de départ, à savoir la maison du quai aux Fleurs où était censée vivre la fameuse fée des sans-logis, Marilyne Fitoux se planta devant les deux hommes :

— Bon, ben moi, je vous laisse : je vais retrouver mes potes, en bas, sinon, ils vont se demander où je suis encore passée. Allez, bye !

Elle tourna les talons et s'éloigna, en roulant des hanches, dernier reste d'une grâce et d'une féminité qu'elle s'acharnait par ailleurs à nier.

Au moment où elle s'éloignait, Corentin vit Follardier faire un geste dans sa direction, comme pour la retenir. Mais, aussitôt, le fils du ministre se mordit la lèvre inférieure et laissa retomber son bras.

Quant à Boris Corentin, ses yeux se levèrent vers la façade austère de la maison, percée de rares et étroites fenêtres, qui semblait les défier de sa masse.

La première des choses à faire, maintenant, consistait à trouver qui habitait effectivement derrière ses murs épais et rébarbatifs. Et, ensuite, à lui rendre une petite « visite de courtoisie ».

À condition, évidemment, de trouver à cela un prétexte plausible...

— Bon, la journée est finie ! décréta Boris, en se tournant vers son « protégé », qui continuait à suivre Marilyne Fitoux des yeux, alors qu'elle avait disparu depuis déjà un bon moment. Est-ce que vous êtes satisfait de votre première journée sur le terrain, monsieur Follardier ?

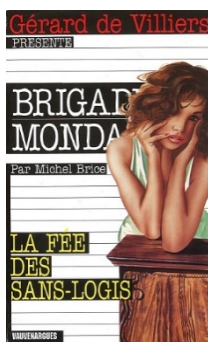
— Tout à fait, répondit celui-ci, d'une voix rêveuse, en s'arrachant avec un effort visible à la contemplation du trottoir désert. Et vous ?

Les traits de Boris Corentin se tendirent, presque malgré lui. En principe, il aurait dû être satisfait, oui ; puisqu'il avait trouvé un début de piste, concernant la mort de Christophe Prêcheur.

Mais, en même temps, une petite voix discordante lui soufflait que Ç'aurait été encore mieux, s'il avait pu mettre la main sur Dietrich Kreidler.

Le prochain « invité » de la fée des sans-logis...

CHAPITRE V



Dietrich Kreidler faillit se pincer le bras, pour être sûr qu'il n'était pas en train de rêver.

D'abord, il y avait eu la fameuse rencontre, en fin de matinée. Tranquillement allongé sur son banc, à droite du square, il avait vu cette femme brune, échevelée, dont le visage lui disait vaguement quelque chose, descendre les escaliers comme une somnambule, et le regarder d'un air complètement égaré.

À tout hasard, il lui avait souri. Au cas où ça l'inciterait à lui glisser une petite pièce dans la main.

Mais, au lieu de ça, elle s'était contentée de lui donner son adresse, d'une voix monocorde, et de lui dire qu'elle l'attendait pour dîner, ce soir à dix heures précises... avant de repartir comme elle était venue !

Sur le moment, Dietrich avait haussé les épaules : « encore une folle furieuse... », avait-il songé. Mais, peu de temps après, il avait brusquement

trouvé pourquoi le visage de cette femme lui avait rappelé quelque chose.

C'était elle ! Elle, la fameuse fée des sans-logis !

Du coup, il s'était dit que, peut-être, l'invitation à dîner ne lui avait pas été lancée comme ça, en l'air, et qu'il pouvait bien être réellement attendu ce soir, chez elle. Sans trop y croire pourtant, aux environs de vingt-deux heures, il était donc allé frapper à la porte de bois du quai aux Fleurs.

Et la porte s'était ouverte. Sur les deux superbes Blacks qu'il avait déjà croisées quelquefois, dans le quartier de Notre-Dame où il traînait ses guêtres.

Sans lui dire un mot, elles l'avaient fait entrer, et conduit dans cette grande pièce où il attendait maintenant, seul et dans le silence le plus complet.

Pas très gaie, cette salle, d'ailleurs, avec ses hauts murs de pierre nus, sa table de bois sombre devant laquelle se trouvait un unique fauteuil à haut dossier. Sans parler du prie-Dieu complètement incongru, à ses yeux, légèrement décalé sur la droite. Et, pour couronner le tout, il y avait ce tableau, accroché au mur qui faisait face aux fenêtres grillagées, représentant un Christ en croix, décharné, sombre, torturé, sinistre, presque effrayant.

Et il attendait. En faisant les cent pas dans la pièce, s'arrêtant régulièrement devant le Christ en croix, et feignant de l'examiner en détail, pour se donner une contenance.

L'avantage, c'est qu'il faisait assez frais, ici. Sans doute à cause des murs épais et de l'étroitesse des fenêtres, la chaleur lourde et étouffante qui pesait sur Paris comme une chape implacable ne semblait pas parvenir à s'infiltrer dans cette bâtisse austère et comme hors du temps.

Soudain, la porte s'ouvrit, avec un très léger grincement. C'était elle, la fée des sans-logis. Dietrich Kreidler la dévisagea avec des yeux stupéfaits.

Elle était complètement métamorphosée.

Fini le chignon sévère et la robe grise boutonnée jusqu'au cou, qu'elle arborait d'habitude. Ses cheveux noirs, longs, épais, brillants tombaient en lourdes cascades sur ses épaules partiellement dénudées, à la peau laiteuse. Elle avait revêtu une sorte de tunique blanche qui traînait par terre, complètement ouverte sur le devant et simplement retenue au niveau du cou par une grosse croix d'or, incrustée de petites pierres blanches scintillantes.

Si bien qu'à chaque pas qu'elle faisait, les voiles légers s'écartaient autour d'elle, comme en dansant, dévoilant tantôt un sein, tantôt ses cuisses blanches et rondes, et même, parfois, la noirceur tentatrice du triangle touffu de son ventre lisse et plat.

Dietrich sentit une bouffée de chaleur envahir sa tête. Cependant que, plus bas, dans son pantalon informe, luisant d'usure et de crasse, une réaction typiquement masculine s'amorçait rapidement.

En une fraction de seconde, il se dit que s'il ressortait d'ici en ayant *seulement* mangé, c'est qu'il était un fameux imbécile...

Ne sachant pas trop comment amorcer les choses, il prit le parti de « laisser venir » son hôtesse. Tranquillement, il s'assit dans le fauteuil à haut dossier, et attendit.

Emmanuelle sentait ses jambes trembler sous elle, un peu plus à chaque pas qu'elle faisait, dans la direction du jeune Allemand. Tandis qu'un flot de questions se pressait dans son esprit.

Pourquoi avait-elle fait ça ? Pourquoi, après avoir surpris l'étreinte de ses deux suivantes, s'était-elle ruée dehors, comme une folle ? Sans même prendre la peine de rattacher ses cheveux...

Et surtout, pourquoi s'était-elle précipitée vers ce jeune vagabond inconnu, pour, sans le moindre préambule, l'inviter à venir la retrouver chez elle, le soir même ?

Est-ce que c'étaient les démons de son ventre qui l'avaient poussée à ce geste insensé ?

Ou est-ce qu'elle était vraiment en train de devenir folle ? Possédée ?

En tout cas, il était trop tard, maintenant : le jeune Allemand était là, ses magnifiques yeux verts braqués sur elle, et il était de son devoir de le traiter en fils de Dieu. En Seigneur...

À mesure qu'elle traversait la grande salle, sentant sous ses pieds nus la fraîcheur des dalles inégales, Emmanuelle avait conscience que, en s'écartant, les pans de sa tunique blanche et légère dévoilaient presque tout de son corps nu au jeune homme, qui la dévorait du regard, avec un petit sourire gourmand.

Et la honte qu'elle en ressentait se mêlait à un sentiment plus trouble, presque effrayant même. Un sentiment qui ressemblait à du plaisir : plaisir de montrer son corps et de le savoir désiré par le jeune homme aux traits fins et réguliers qui lui faisait face...

Lorsqu'elle fut juste devant lui, elle joignit les mains devant sa lourde poitrine et s'inclina, dévoilant son ventre et ses seins presque entièrement.

— Je voudrais que vous conserviez un souvenir merveilleux de cette soirée, et que vous en rendiez grâce à Dieu, dont je ne suis que la servante soumise, murmura-t-elle, en regardant Dietrich droit dans les yeux. Aussi, avant de vous faire servir votre repas, je vais vous faire prendre un bain et vous vêtir d'habits plus reluisants que ceux-ci...

L'Allemand eut l'air étonné, dans un premier temps, puis un petit sourire ironique se dessina sur ses lèvres rouges.

— Il y a une chose qui m'échappe, madame, dit-il avec une pointe d'accent guttural. Si vous aimez les hommes propres et bien habillés, pourquoi m'avoir fait venir, moi ? Il aurait été plus simple d'inviter quelqu'un qui soit déjà comme ça, *nicht war* ?

Sa remarque agit sur Emmanuelle Croisset comme un coup de cravache, et son visage s'empourpra brutalement. Elle se mit à arpenter la pièce, si vite

que ses longs cheveux noirs volaient autour de sa tête, comme autant de serpents aux reflets moirés.

« Mon Dieu, ce garçon a raison ! se dit-elle, sans se rendre compte qu'elle marmonnait toute seule entre ses lèvres. En le lavant et en l'habillant, en le rendant « présentable », je triche avec la mission que Vous m'avez confiée, Seigneur ! Vos Créatures, je dois les aimer telles qu'elles sont, tout comme Vous ! Je dois les servir telles que Vous les avez voulues, telles que Vous les avez conçues ! Oh ! merci, mon Dieu, pour cette leçon d'humilité que Vous venez de donner à Votre servante ! Merci...

Les yeux étrangement dilatés, elle revint vers Dietrich, qui l'observait attentivement, en fronçant ses sourcils blonds, à peine visibles.

— Vous avez raison, mon ami, souffla-t-elle. Vous pouvez rester tel que vous êtes, tel que le Dieu Tout-Puissant vous a fait et vous a envoyé à moi ! Je vais simplement vous laver les pieds, comme Notre-Seigneur Jésus l'a fait pour Ses apôtres, au moment de la Cène...

Dietrich la vit presser quelque chose, sous le coin de la table, dans l'épaisseur du bois sombre. Il perçut, dans le lointain, le son grêle d'une sonnerie et, moins d'une minute plus tard, l'une des deux Noires entra, portant dans ses mains une bassine en émail remplie d'eau légèrement fumante, qu'elle déposa juste devant lui, avant de se retirer.

Dès qu'elle fut sortie, Emmanuelle s'agenouilla près de la bassine, où flottait une grosse éponge jaune. Ce faisant, sa tunique s'ouvrit totalement et Dietrich sentit son sexe gonfler et raidir encore davantage. Au point qu'il faillit se jeter sur ce corps blanc et offert pour le posséder sans autre forme de procès.

Mais, au même moment, son hôtesse venait de s'attaquer aux lacets de ses baskets à moitié en lambeaux et il décida d'attendre, pour voir ce qui allait se passer.

Pour voir si elle avait réellement l'intention de lui laver les pieds.

Emmanuelle le déchaussa, un pied après l'autre, une sorte de sourire extatique flottant sur ses lèvres pulpeuses. Un sourire qui ne disparut pas lorsqu'elle découvrit les orteils noirs de crasse de son invité, d'où s'échappait une odeur forte, âcre, nauséuse.

Au contraire, c'est avec une sorte de tremblement passionné de tout le corps qu'elle entreprit de les laver, soigneusement, méticuleusement.

Et Dietrich Kreidler faillit pousser un cri de stupéfaction lorsqu'il la vit saisir ses longs et magnifiques cheveux noirs, et s'en servir comme d'un vulgaire torchon pour sécher ses pieds.

Après quoi, elle se releva. Dietrich fut frappé par l'éclat fiévreux de son regard bleu, par sa respiration presque haletante. Et, avant que les pans de la tunique ne se rabattent naturellement devant son corps, il eut le temps de noter que les mamelons rose tendre de la jeune femme étaient maintenant

totalement érigés.

— Je vais vous servir votre dîner, à présent... murmura-t-elle, en pressant une nouvelle fois le bouton caché sous la table.

— Et ensuite ? demanda Dietrich, histoire de poser quelques jalons.

Emmanuelle baissa les yeux et ses pommettes devinrent écarlates.

— Ensuite... murmura-t-elle d'une voix plus rauque et comme bloquée par une ultime hésitation. Ensuite... je resterai votre très obéissante servante...

Dietrich allait dire quelque chose, mais, à ce moment, la porte se rouvrit, laissant passer la même fille que précédemment. Cette fois-ci, elle poussait devant elle un petit chariot de bois verni, sur lequel étaient disposées nourritures et boissons diverses. Aussitôt, une odeur d'agneau grillé et de sauge se répandit dans la salle.

La Noire poussa le chariot jusqu'à la table et sortit sans avoir dit un mot.

— Je vais vous servir, si vous voul... commença Emmanuelle, avant de pousser un cri de surprise.

Brusquement, Dietrich venait de la saisir sous les aisselles, de la soulever de terre avec une force irrésistible et de l'asseoir sur la nappe blanche immaculée, jambes pendant dans le vide.

— Mais qu'est-ce que... Qu'est-ce que vous faites ? balbutia-t-elle d'une voix déjà haletante, tandis que le sang se mettait à cogner à ses tempes. Je vous en prie, laissez-moi, je ne...

— Allongez-vous ! la coupa Dietrich, sur un ton impérieux, en plongeant ses yeux dans les siens. Allongez-vous sur la table, vite ! N'oubliez pas que vous êtes ma servante, c'est vous qui l'avez dit, *nicht war* ?

Domptée par cette voix masculine, grave et chaude, Emmanuelle se laissa doucement aller en arrière, jusqu'à ce que sa nuque entre en contact avec le tissu empesé de la nappe blanche. Elle sentit les pans de sa tunique glisser doucement de chaque côté de son corps et une bouffée de honte l'envahit.

Comme ça, allongée sur le dos et les deux jambes pendant dans le vide, elle devait offrir une vision ignoble, obscène, de la toison noire qui ombrait son ventre lisse et blanc.

À sa grande horreur, elle s'aperçut alors que cette seule pensée des regards de l'Allemand s'attardant sur son intimité sans défense avait suffi à réveiller les démons qui somnolaient à l'intérieur de son ventre.

Et, malgré elle, ses cuisses rondes et satinées s'ouvrirent légèrement...

En soulevant un peu la tête, elle vit Dietrich saisir le carafon de vodka au poivre et, au goulot, avaler une solide rasade d'alcool, à la magnifique couleur de rubis. Puis, il inspecta rapidement les nourritures disposées sur le plateau supérieur du chariot.

Dédaignant les fines tranches de foie gras entourées de petits cubes de

gelée ambrée, ainsi que le carré d'agneau et les différents sorbets aux fruits, il saisit la jatte de cristal taillé, pleine à en déborder de gros grains de caviar, d'un gris foncé vaguement translucide, et la posa sur la table, tout à côté de la hanche d'Emmanuelle.

Il plongea sa main entière dans le monticule d'œufs luisants et odorants et en retira une pleine poignée, qu'il avança au-dessus du corps tremblant de la jeune femme, un drôle de petit sourire sur les lèvres.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ? hoqueta Emmanuelle, en faisant mine de se relever. Je vous en prie, arrêtez !

— Tranquille ! lui ordonna-t-il, d'une voix douce. Restez allongée bien sagement. Pourquoi se contenter de manger dans une assiette, alors qu'on peut faire beaucoup mieux et plus appétissant ?

De la main gauche, il saisit quelques grains de caviar dans son autre main et commença à les laisser tomber en pluie sur les seins d'Emmanuelle, qui poussa un petit cri de surprise, au contact gluant et glacé sur sa peau.

— Je suis le Petit Poucet ! s'exclama Dietrich avec un rire allumé. Je sème des petits cailloux noirs pour trouver mon chemin... jusqu'au Paradis !

Et, tout en parlant, il continuait à parsemer le ventre d'Emmanuelle de caviar. Elle poussa un petit gémissement rauque lorsque les premiers grains roulèrent jusqu'à l'orée de sa toison dense.

Le sang cognait dans sa tête à lui en faire mal. Quelque chose en elle lui hurlait de ne pas accepter ces pratiques dégradantes, de sauter en bas de cette table. De cet autel du sacrifice.

Mais, en même temps, ses cuisses s'ouvraient de plus belle, et elle sentait les démons affamés de son ventre s'agiter frénétiquement, à l'approche de cette nourriture inattendue.

Tout son corps se cambra, lorsque les lèvres chaudes de Dietrich vinrent cueillir le premier grain de caviar, sur l'aréole rose de son sein droit.

Puis, il picora deux ou trois œufs dans la profonde vallée qui séparaient les deux globes charnus de sa poitrine, avant de venir en happer un autre tout près de son mamelon gauche.

— *Gut ! Sehr gut !* grognait-il à chaque fois, sans qu'Emmanuelle soit capable de déterminer s'il parlait de la nourriture ou de sa propre peau satinée.

À chaque fois que les lèvres de Dietrich caressaient une partie ou une autre de sa poitrine, Emmanuelle sentait un éclair de chaleur intense la traverser de part en part.

Et les démons de son ventre, à présent, grouillaient en tous sens, comme saisis de démence.

Elle n'eut même pas conscience que ses deux mains venaient de se poser sur les cheveux blonds et bouclés de l'Allemand, pour l'inciter à continuer son exploration, mais à la continuer plus bas...

Dietrich reçut parfaitement le message. Le ventre blanc de la jeune femme était parsemé de gros grains noirs, brillants, humides, qui semblaient l'inviter à suivre le chemin sinueux qu'ils traçaient.

Le Petit Poucet avait trouvé le chemin du Paradis...

Emmanuelle eut l'impression que son cerveau explosait, lorsque la bouche avide du jeune Allemand happa un petit œuf, juste au bord de sa corolle frémissante et ouverte. Puis un autre, et encore un autre...

Chaque grain, il lui semblait que Dietrich allait le cueillir un peu plus loin, un peu plus profondément en elle ; que sa langue chaude et incroyablement agile la fouillait avec une fièvre d'ogre.

Les yeux révulsés, elle se tordait sur la nappe blanche en gémissant sans discontinuer. Elle s'ouvrait avec une sorte de rage et d'avidité, pour que Dietrich continue à se repaître d'elle, à se nourrir de son plaisir.

Oui, c'était ça ! Il la dévorait, littéralement ! Grâce à cette langue qui explorait les replis les plus secrets de son ventre, il faisait d'elle un nouveau Christ !

« Prenez et mangez-en tous, car ceci est mon corps... »

Dietrich se nourrissait d'elle ! Le plaisir qui embrasait ses reins et son ventre s'était transmué en une nourriture sublime, inépuisable, jaillissante !

« Prenez et buvez-en tous, car ceci est mon... »

La parole évangélique traversa le cerveau enfiévré d'Emmanuelle comme une traînée de feu, lui arrachant un cri rauque, à peine humain. Oui, elle aussi ! Elle aussi devait prendre part à ce repas sacré ! Elle devait s'abreuver à la source même du divin mystère, de l'union mystique qui était en train de s'accomplir !

Le corps agité de soubresauts de plus en plus violents, Emmanuelle jeta son bras gauche sur le côté, et sa main moite entra en contact avec le pantalon trop large de Dietrich. Avec des mouvements fébriles, saccadés, elle parvint tout de même à dénouer l'espèce de corde grisâtre qui le retenait à la taille. Puis, sans se soucier de l'état de propreté de son partenaire, elle plongea la main dans l'ouverture béante et ses doigts se refermèrent autour de la tige de chair dure et épaisse qui s'y trouvait.

— J'ai soif ! hoqueta-t-elle, d'une voix qu'elle fut elle-même incapable de reconnaître. Je veux boire... Boire à la fontaine de vie !

Alors, se redressant sur un coude, elle fit jaillir le sexe tendu de Dietrich à l'air libre. L'odeur forte, animale, qui s'en dégageait lui fit tourner la tête, autant que la langue prise de folie qui continuait d'explorer chaque parcelle de son corps en feu.

Avec une sorte de grognement de fauve, Emmanuelle fit ce dont elle ne se serait jamais cru capable. Avançant sa bouche entrouverte, elle happa entre ses lèvres le membre viril qui frémissait entre ses doigts et l'engloutit jusqu'à

la racine en geignant de plaisir.

« Prenez et buvez-en tous, car ceci... »

Emmanuelle se saoulait littéralement de cette virilité exigeante qui envahissait sa bouche, autour de laquelle sa langue s'enroulait comme un serpent chaud et vivant. Elle s'enivrait des parfums lourds qui s'exhalaient de ce sceptre triomphant, de cette source de vie...

« Prenez et buvez... »

Dietrich explosa dans sa bouche en poussant un feulement rauque, tel un loup hurlant à la lune. Il se déversa à longs jets brûlants entre les lèvres avides d'Emmanuelle, qui le but dans une sorte de transe. Laquelle, conjuguée avec les caresses de plus en plus impérieuses de son partenaire, au plus profond de son ventre en fusion, suffit à déclencher un orgasme qui la tordit sur la nappe chiffonnée, comme une anguille saisie de démence.

Emmanuelle cria longuement, le corps incroyablement arqué, se tordant sous les flammes qui dévoraient son ventre ruisselant.

En même temps, elle continuait de lécher avidement la verge qui venait d'inonder sa gorge, et qui continuait de se déverser par saccades sur ses joues, ses lèvres, ses yeux, son cou, comme une inépuisable fontaine de jouvence...

Enfin, le plaisir reflua. Et, accompagnant ce reflux, comme portée par lui, la conscience revint à Emmanuelle Croisset.

Elle se redressa d'un bloc et ouvrit grand les yeux. La première chose qui frappa sa rétine lui arracha un gémissement de bête blessée.

Dietrich Kreidler, tout en la dévisageant avec un ignoble sourire complice, était en train d'essuyer tranquillement son sexe encore raide, affreusement rouge, dans les replis de la nappe immaculée.

Il lui apparut soudain, avec une netteté abominable, pour ce qu'il était réellement : grossier, sale, vulgaire, repoussant, malodorant.

Emmanuelle sentit une formidable nausée la saisir, à la pensée de ce qui venait de se passer, entre elle et cette créature à peine humaine.

Elle l'avait laissé plonger sa bouche et sa langue sur toutes les parties de son corps, y compris les plus honteuses ! Et elle avait pris du plaisir à ces attouchements immondes ! Bien plus, elle était devenue folle, au point de prendre entre ses lèvres cette répugnante trompe de chair violacée, qu'il essuyait en ce moment même dans le tissu blanc et légèrement empesé ! Et elle avait bu avidement la semence satanique qui en avait jailli !

Elle était maudite, damnée à jamais...

Avec une sorte de grondement sourd au fond de la gorge, Emmanuelle sauta au bas de la table et se rua vers la porte qu'elle ouvrit avec violence.

En sanglotant, elle se jeta dans les bras de la plus proche de ses suivantes, qui se trouva être Amina.

— Je vous en supplie ! hoqueta-t-elle, le visage enfoui dans le cou

parfumé d'ambre de la Noire, qui la dépassait de presque une tête. Faites qu'il disparaisse de ma vue ! À jamais ! J'ai tellement honte ! Tellement...

Tout en lui caressant doucement les cheveux, Amina la conduisit vers le petit canapé à dossier droit, qui était le seul meuble de l'antichambre obscure. Elle l'y déposa et la força à s'allonger. Aussitôt, Emmanuelle se recroquevilla en position fœtale. Les yeux envahis de grosses larmes, elle ne vit même pas les deux filles s'engouffrer dans la grande salle qu'elle venait elle-même de quitter.

Sans cesse, des images atroces défilaient derrière ses paupières gonflées et rougies. Sans cesse, comme dans un cauchemar, elle voyait ses propres doigts plonger dans l'ouverture du pantalon immonde de l'Allemand, en extraire son sexe obscène, gonflé et tendu vers elle.

Comme si elle avait le pouvoir de se dédoubler, elle se voyait avancer la bouche vers ce qui ne pouvait être que le sceptre de Satan lui-même, et l'engloutir entre ses lèvres en râlant d'une volupté ignoble.

Et surtout, il lui semblait sentir encore la langue atrocement vivante du mâle s'insinuer entre ses cuisses écartelées, avant de plonger au fond de son ventre, avec l'habileté et la vivacité d'un serpent.

Le servent du Malin. L'animal vainqueur de l'innocence d'Eve. La chute irrémédiable hors du paradis terrestre. La vie loin de Dieu, hors de Sa Lumière, dans les effrayantes ténèbres du péché...

Emmanuelle sursauta violemment lorsque la porte se rouvrit. Il lui sembla qu'elle s'était assoupie. En tout cas, elle n'avait aucune conscience du temps qui avait pu s'écouler entre le départ d'Amina et Louise, et leur retour, à présent.

Amina s'agenouilla près du canapé et caressa doucement son visage raviné par les larmes.

— Il ne faut plus, maîtresse... murmura-t-elle avec une sorte d'accent maternel. Il faut arrêter tout ça... Les choses vont devenir trop dangereuses, sinon...

Emmanuelle se redressa et la contempla d'un air totalement abasourdi :

— Dangereux ? Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui est dangereux ? Et dangereux pour qui ?

Elle désigna la porte ouverte, d'un index qui tremblait encore légèrement :

— Il n'est plus là ? Il est parti, n'est-ce pas ? Vous l'avez mis dehors, c'est bien vrai ?

Amina et Louise échangèrent un rapide coup d'œil. Leurs traits s'étaient durcis brutalement, et leurs regards sombres avaient pris une fixité minérale.

Louise fit un petit signe de tête d'assentiment et Amina se retourna vers Emmanuelle :

— Venez, maîtresse, dit-elle de sa voix toujours aussi douce. Venez avec

nous, nous allons vous montrer. Il faut que vous sachiez, maintenant...

Se laissant tirer comme une petite fille, Emmanuelle suivit les deux Noires dans le couloir étroit qui conduisait jusqu'à la porte de bois sombre, donnant sur le jardin intérieur. La lumière blafarde de la lune, qui inondait les rosiers du massif ovale, au centre, la fit cligner des yeux.

— Où me conduisez-vous ? se plaignit-elle d'une voix geignarde, tandis que ses pas crissaient sur le gravier blanc qui scintillait faiblement sous la lumière blême.

Ni Amina ni Louise ne répondirent, la première se contentant de l'entraîner vers la porte de bois, à la peinture brune écaillée, qui se trouvait de l'autre côté de la cour carrée, à la base d'un haut mur aveugle.

À droite, entre les deux pignons crénelés de la maison voisine, appartenant à l'Évêché, on distinguait la masse sombre et jumelle des tours de Notre-Dame.

En découvrant un escalier de pierre visiblement très ancien, de l'autre côté de la porte, Emmanuelle réalisa avec un peu de surprise que c'était la première fois qu'elle venait ici. Alors qu'elle avait tout de même vécu dans cette maison la majeure partie de son enfance. Elle se souvint aussitôt pourquoi, et la voix de son père, par-delà les années, vint frapper ses tympans avec une netteté douloureuse.

— Emmanuelle, ma chérie, je ne veux pas que tu ouvres cette porte, tu m'entends ? lui avait-il dit un jour – elle devait avoir cinq ou six ans –, de sa voix douce, toujours un peu triste. Derrière, il y a l'escalier de la cave, et il est très dangereux...

En petite fille obéissante, elle n'avait jamais cherché à savoir ce qu'il y avait derrière la porte de bois, arrondie à son sommet.

Et l'avertissement de son père devait s'être gravé si profondément en elle que, aujourd'hui, alors qu'elle descendait derrière Louise et Amina l'escalier aux marches usées par des siècles d'utilisation, elle ne pouvait s'empêcher de ressentir une sorte de peur irrationnelle de ce qu'elle allait trouver, en bas, dans la fameuse cave.

Elle y parvint enfin, après une descente qui lui parut très longue. Elle déboucha dans une salle carrée, chichement éclairée par une ampoule nue et jaune, constellée de chiures d'insectes, qui pendait du plafond de pierre, formé de deux ogives entrecroisées en leur centre.

Un peu décentrée sur la gauche, elle découvrit une construction de pierre circulaire, partiellement écroulée sur sa droite, d'environ un mètre vingt de hauteur et de circonférence, et ouverte à son sommet. Elle vit tout de suite qu'il devait s'agir d'un puits désaffecté, sans doute très ancien.

Et là, figée, les muscles de ses jambes brusquement tétanisés, Emmanuelle comprit qu'elle avait eu raison d'avoir peur et elle comprit aussi que cette peur n'était en rien irrationnelle.

Car, le corps humain qui gisait, immobile, au pied du puits, était tout ce qu'il y a de plus réel.

C'était celui de Dietrich Kreidler.

La deuxième chose que remarqua Emmanuelle fut que la tête de l'Allemand faisait un angle vraiment très bizarre avec son buste. Elle sentit son sang refluer massivement de son visage.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce qui lui est arrivé ? balbutia-t-elle, sans oser regarder ses deux servantes.

— Rupture des vertèbres cervicales, répondit tranquillement Louise. C'est un truc qu'on a appris pendant les massacres, au Rwanda, et dans lequel Amina était devenue championne, sur la fin...

Emmanuelle les regarda tour à tour, avec des yeux aux pupilles dilatées par l'épouvante :

— Vous voulez dire qu'il est... qu'il est...

— Mort ? compléta calmement Amina. Évidemment ! Tout comme les deux autres avant lui. Vous nous aviez dit de vous en débarrasser, maîtresse : c'est ce que nous avons fait. Et comme, il y a quelques mois, nous avons découvert ce puits abandonné, au fond duquel il y a encore de l'eau, c'est là que nous avons fait basculer les corps. Comme ça, ni vu ni connu ! Seulement...

Louise prit Emmanuelle par les épaules et la secoua doucement, comme si elle avait peur de la briser comme du verre :

— Seulement, maîtresse, il vaut mieux arrêter, maintenant. Nous en sommes à trois morts. Comme il s'agit de clochards, des gens sans importance pour la société qui se moque bien d'eux, il y a peu de chance que la police s'en occupe. Mais si les disparitions continuaient...

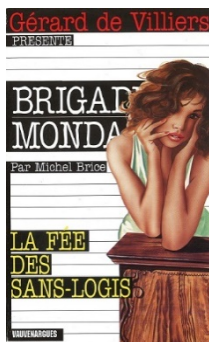
À mesure que les deux Noires parlaient, Emmanuelle avait l'impression que c'était elle qui s'enfonçait dans le puits à demi effondré qu'elle avait sous les yeux. Un puits sans fond. Où elle allait disparaître, engloutie dans des abîmes infernaux.

— Vous avez raison, finit-elle par murmurer d'une voix totalement absente, les yeux dans le vague. Il faut arrêter tout.

Sauf que, au-dedans d'elle-même, très profondément enfouie, une autre voix lui susurrait que jamais, jamais plus, elle ne parviendrait à se passer de ce que son corps connaissait, désormais.

Qu'il lui faudrait toujours d'autres hommes... Que c'était sa mission...

CHAPITRE VI



Pour la deuxième fois en vingt-quatre heures, les graviers blancs qui tapissaient la cour arrière de l'Institut médico-légal crissèrent sous les pneus de la Mégane conduite par Boris Corentin.

Aimé Brichot et lui en descendirent en même temps et foncèrent droit sur la porte vitrée, dont la peinture marron s'écaillait quelque peu, dans le haut du chambranle.

Le docteur Flutiaux vint vers eux, alors qu'ils traversaient la cour ornée de statues, son éternel nœud papillon à gros pois solidement arrimé autour de son cou grassouillet.

— Messieurs, claironna-t-il, j'ai comme l'impression que le climat devient très malsain, sur les quais de la Seine... Venez, suivez-moi...

Il était à peine neuf heures et, dehors, la chaleur était déjà accablante. Encore plus lourde, plus moite, plus stagnante que la veille. Les bulletins météo parlaient d'orages violents pour la journée du lendemain...

À sept heures et demie, Boris Corentin avait été réveillé par un coup de fil émanant du commissariat du IV^e arrondissement : on venait de trouver un troisième cadavre de SDF dans la Seine, exactement au même endroit où l'on avait repêché celui de Christophe Prêcheur, la veille. Ça commençait à faire beaucoup...

D'autant que, tout de suite après, son correspondant lui avait révélé l'identité du mort. Il s'agissait d'un ressortissant allemand, en principe étudiant en littérature française, qui s'appelait Dietrich Kreidler.

Le nom que, la veille, Marilyn Fitoux avait prononcé. Ce même Dietrich Kreidler que Corentin et la petite blonde avaient vainement cherché dans l'île de la Cité, sans parvenir à mettre la main dessus.

Boris avait immédiatement réveillé Brichot, et il était même passé le prendre en voiture de service, chez lui, au Kremlin-Bicêtre.

La salle d'autopsie sentait l'eau de Javel et les désinfectants. Mais ceux-ci ne parvenaient quand même pas à masquer l'autre odeur, celle, fade et insidieuse, qu'on n'arrivait jamais à éliminer complètement de ces lieux : l'odeur de la mort.

Sur la table à roulette était étendu le corps d'un jeune homme blond, au visage agréable, malgré la pâleur verdâtre de sa peau qui commençait à se boursoufler par endroits, à cause de son séjour dans l'eau.

Il avait le ventre ouvert depuis le bas du sternum jusqu'au pubis, et Aimé Brichot se hâta de saisir le tube de Vicks que lui tendait le docteur Flutiaux, avec un petit sourire gentiment ironique.

— Celui-ci était un esthète, un gastronome ! annonça le médecin légiste, en désignant le corps blême. Aucun mélange de nourriture : dans son estomac, rien que du caviar ! Et lui aussi a eu des rapports sexuels juste avant de mourir...

Boris Corentin se pencha vers le corps et l'examina, les sourcils froncés, les narines pincées.

— En tout cas, dit-il en se redressant, celui-ci n'a été ni lavé, ni parfumé, apparemment.

Pour une fois, le docteur Flutiaux cessa de sourire :

— Tiens ? C'est pourtant vrai ! Curieux que ça ne m'ait pas frappé...

Boris s'autorisa un petit ricanement :

— Normal, toubib : à force d'avoir l'œil rivé sur les entrailles des gens, on finit par ne plus voir l'essentiel !

— C'est malin...

— Je peux compter sur votre rapport dans le courant de la journée ? demanda Corentin.

— Plutôt en fin de journée : il n'y a pas que la Mondaine à me harceler, figurez-vous ! se vengea le docteur Flutiaux. Mais bon : vous l'aurez...

— Tu en penses quoi ? demanda Aimé Brichot, quand ils furent ressortis de l'IML. Je veux dire : du fait que ce mort-là ne soit pas exactement dans l'état des deux précédents...

Tout en s'installant au volant de la Mégane vert bouteille, Boris Corentin soupira :

— Je ne sais pas trop ce que je suis censé en penser, Mémé. Peut-être qu'un contretemps soudain a dérangé la bonne ordonnance de la « cérémonie », si je puis m'exprimer ainsi. Ou alors...

— Ou alors ? insista Brichot, pendant qu'ils quittaient l'IML et rejoignaient le quai de la Râpée.

Boris Corentin laissa passer quelques secondes avant de répondre, le temps de traverser la place Mazas et de rejoindre le boulevard de la Bastille.

— Ou alors, finit-il par dire, d'une voix plus tendue, ça peut aussi vouloir dire qu'« on » est passé à la vitesse supérieure, que celui ou celle qui est derrière ces morts violentes s'est enfoncé un peu plus avant dans sa folie meurtrière. Et ça, si c'est la réalité, ça ne nous prépare pas des lendemains qui chantent...

— Bon, et maintenant, on fait quoi ? On va sonner à la porte de M^{lle} Emmanuelle Croisset ?

La veille, il n'avait pas fallu plus d'une heure aux services de la Préfecture pour donner à Boris Corentin le renseignement qu'il cherchait : la grande maison ancienne et un peu austère, du quai aux Fleurs, où était censée vivre celle que les SDF appelaient la fée des sans-logis, appartenait à une certaine Emmanuelle Croisset. Qui était tout... sauf n'importe qui.

— Ça me paraît encore un peu prématuré, répondit Corentin à la question de son coéquipier. Pas tellement parce que notre « cliente » est multimilliardaire, mais surtout parce que, en raison de la famille dont elle est issue, elle dispose forcément de relations et d'appuis importants dans tous les milieux, et notamment économiques et politiques. Donc, l'aborder de front sans avoir de « biscuits » vraiment solides, ça risque de bloquer définitivement l'enquête. Parce qu'il ne faut pas se faire d'illusion, Mémé : personne ne nous laissera « ennuyer » une Emmanuelle Croisset, à cause de trois pauvres types, SDF, morts noyés.

— Donc, retour à ma question précédente, fit Brichot, en lissant machinalement la pointe de sa moustache : on fait quoi, maintenant ?

— Dans un premier temps, répondit Corentin, en s'engageant dans la rue Saint-Antoine, après avoir fait le tour de la place de la Bastille, on reprend contact avec Marilyne Fitoux, la jeune zonarde qui m'a dit être copine avec Dietrich Kreidler. Elle l'a peut-être finalement retrouvé, hier, après mon départ, et elle pourrait avoir des choses à nous dire à son sujet...

En descendant les marches de pierre qui menaient du pont de l'Archevêché au square de l'Île-de-France, Boris Corentin vit tout de suite que Marilyne Fitoux ne se trouvait pas parmi le petit groupe vauté au pied du mémorial de la Déportation.

En revanche, le barbu à la veste déchiré, surnommé Landru par ses potes, et le petit au crâne rasé et à l'oreille droite ornée de quatre anneaux dorés en faisaient partie. Quand ils virent Corentin et son acolyte s'avancer vers eux, les deux garçons se levèrent sans se presser, et vinrent à leur rencontre.

— Alors ? fit « Landru », avec un mouvement sec du menton. Il est mort comment, le Schpountz ? Il s'est juste noyé, ou on l'a aidé, comme Christophe ?

Après une seconde d'hésitation, Boris comprit que, dans la bouche du barbu, le mot Schpountz désignait Dietrich Kreidler.

— J'ai tout lieu de penser qu'il a été « aidé », comme vous dites, répondit-

il avec calme. C'est d'ailleurs pour ça que je suis là : est-ce que Marilyne est quelque part dans les parages ? J'ai besoin de lui parler...

« Landru » eut un petit sourire égrillard dans sa barbe hirsute :

— Décidément, elle a un succès fou, ce matin, cette nana ! C'est la cohue...

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda très vite Boris, sur ses gardes.

— Ça veut dire, enchaîna son interlocuteur, qu'elle s'est barrée il y a une petite demi-heure, avec un type que je connais pas. Et vu la manière dont elle se frottait à lui, je serais pas étonné qu'ils soient en train de baiser dans un coin. Faut dire qu'elle est assez chaude du réchaud, la Marilyne ! Un vrai brasero dans le calbar, même !

Un pli de contrariété barrant son front, Corentin coupa court aux « envolées poétiques » de « Landru », en lui tendant sa carte :

— Quand vous la reverrez, dites-lui qu'elle m'appelle le plus vite possible. J'ai *vraiment* besoin de lui parler...

— Pas de problème, assura le barbu, qui prit aussitôt un visage plus grave pour ajouter : dites donc, vous qu'êtes flic, vous croyez que ça va durer encore longtemps, ces « rats de quai » qu'on retrouve en train de barboter dans la Seine ? Parce que nous, on commence à s'énervier un peu là-dessus, je vous le dis. Et si vous, vous faites rien, nous on va s'en occuper à notre façon...

Quand Brichot et lui furent remontés sur le pont de l'Archevêché, Corentin sortit son portable de sa poche et appuya sur la touche « bis ». Il laissa sonner cinq fois, avant de couper la communication.

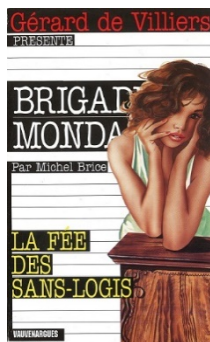
Depuis ce matin, ça faisait la troisième fois qu'il tentait de joindre Romain Follardier sur son téléphone mobile. Et trois fois qu'il tombait sur sa messagerie.

C'était d'autant plus bizarre que le fils du ministre avait en principe rendez-vous avec Brichot et lui, au quai des Orfèvres, à neuf heures. Et qu'il était déjà pas loin de onze heures.

C'était non seulement bizarre, mais un peu inquiétant, dans la mesure où Boris Corentin se sentait plus ou moins responsable du jeune homme.

Et que celui-ci semblait s'être brusquement évanoui dans la nature...

CHAPITRE VII



À cause d'un brusque courant d'air tourbillonnant, sous l'arche du pont Saint-Louis, Romain Follardier reçut en plein visage l'odeur qui émanait de son propre – si l'on peut dire ! – corps, et ses narines se plissèrent de dégoût.

Décidément, il ne parviendrait jamais à se faire à ces remugles de vieille transpiration, de mauvais vin séché, plus d'autres qu'il préférerait ne pas trop chercher à identifier.

Mais c'était le prix à payer pour accéder enfin au bonheur absolu. Au nirvana.

Il tourna légèrement la tête vers la droite, pour contempler le profil de Marilyne Fitoux, qui marchait accrochée à son bras, l'entraînant d'un pas de plus en plus rapide.

Et, une fois de plus, depuis qu'il l'avait retrouvée, aux alentours du mémorial, il se demanda comment elle faisait pour ne pas être incommodée par l'odeur de fauve qu'il dégageait.

Question d'habitude, probablement...

Son deuxième sujet d'étonnement était que, bien que l'ayant déjà vu la veille, en compagnie de Boris Corentin, elle ne l'ait pas reconnu. Soit parce que, la veille, elle l'avait à peine regardé – ce qui le chagrinait un peu –, soit parce que, finalement, contrairement à ce qu'on disait, l'habit faisait réellement le moine.

Romain laissa sa main glisser des épaules maigres de la petite blonde, jusqu'à sa croupe étonnamment rebondie, sous son jean informe. Elle le laissa faire, émit même un petit ronronnement ravi lorsque ses doigts s'insinuèrent dans le profond sillon de ses fesses fermes et rondes. Et Constantin sentit son sexe bondir d'impatience, à l'intérieur du pantalon immonde qu'il portait, trois fois trop grand pour lui et retenu à la taille par une cordelette effilochée.

Il n'en revenait encore pas que son plan ait pu fonctionner aussi bien.

Il avait pris sa résolution la veille au soir. Du coup, il avait eu un sommeil plutôt agité, peuplé d'étreintes sauvages, bestiales, à même le pavé luisant et gras des quais.

Ce matin, contrairement à l'habitude de toute une vie, il s'était levé très tôt. Et, à huit heures, il était à pied d'œuvre, en contrebas du quai Saint-Michel. Par grappes informes et malodorantes, environnées de détritux divers, les « zonards » donnaient encore, certains en geignant dans leur sommeil comme des enfants malades.

Follardier avait tout de suite repéré la cible idéale : un clochard allongé contre le soubassement du mur du quai, qui semblait justement être en train de s'éveiller. Le cœur battant la chamade, il avait marché droit sur lui.

Il était sûr qu'il se souviendrait toute sa vie de la tête du type, à peine plus âgé que lui, lorsqu'il lui avait expliqué qu'il souhaiterait échanger ses vêtements contre les siens.

Le clochard était tellement stupéfait qu'il avait d'abord cru à une mauvaise blague, de la part de ce « fils de bourges » vêtu d'un superbe costume de lin anthracite et chaussé de mocassin Weston noirs. Aussi Romain avait-il dû déployer des trésors de persuasion pour que l'autre accepte enfin de se défaire de son pantalon marron luisant de crasse, de sa veste à carreaux trop chaude pour la saison, constellée de taches diverses et tragiquement variées, et de ses baskets informes et déchirées dans le bout, l'ensemble répandant alentour des odeurs extrêmement « prenantes » et tenaces.

Il n'y avait vraiment cru que lorsque cet étrange « client » s'était à son tour mis en slip et lui avait tendu ses vêtements superbement coupés et d'une propreté parfaite.

Le jeune futur sociologue avait eu quelques haut-le-cœur en enfilant les hardes immondes, mais il avait tenu bon. Ensuite, il s'était approché du foyer depuis longtemps éteint qu'il avait repéré sous le pont Saint-Michel. Là, il avait constellé ses cheveux de cendre grise et froide, avant de les asperger d'eau de la Seine, pour les rendre vraiment ignobles, gras, collés, hirsutes.

Puis, à l'aide d'un morceau de bois à demi brûlé, il s'était méticuleusement sali le visage et les mains, poussant la maniaquerie et l'amour du travail bien fait jusqu'à introduire consciencieusement de la suie noire sous chacun de ses ongles.

Une fois sa métamorphose accomplie, il s'était dirigé vers le mémorial de la Déportation. En priant pour que Marilyn y soit.

Elle y était.

Et, là encore, la chance avait servi Romain. Car la petite blonde dormait sur un banc, un peu à l'écart des autres SDF du square, ce qui allait lui faciliter les choses.

Il était si excité, en s'approchant d'elle, son cœur battait si vite et le sang cognait si fort à ses tempes qu'il ne se rappelait plus trop ce qu'il lui avait dit, ni comment il s'y était pris pour la convaincre de venir « passer un moment » avec lui, à l'écart des regards indiscrets...

Mais ça n'avait aucune importance : elle était là, et bien là, marchant sur le quai à sa droite, collée contre lui, et se laissant complaisamment peloter les fesses.

Et lui, Romain Follardier, fils d'un ministre de la République française, s'apprêtait à faire l'amour avec une fille que ses parents, sa famille, ses amis, bref, tous ceux qui peuplaient son univers aseptisé, n'auraient pu regarder qu'avec un profond dégoût.

Où qu'ils n'auraient sûrement pas regardée du tout, d'ailleurs.

Alors que, pour lui, Marilyne était, depuis qu'il avait posé ses yeux sur elle, la veille, la créature la plus follement désirable de l'univers. Sans qu'il comprenne réellement ce qui lui arrivait d'ailleurs.

La veille, alors qu'il suivait Boris Corentin en traînant les pieds, il était tombé comme en arrêt devant cette fille dépenaillée, sale, pas spécialement jolie, et dont il était impossible de dire si elle était « bien foutue » ou non, vu les fringues informes qui dissimulaient son corps juvénile.

Mais il s'était passé quelque chose. Comme une explosion, à l'intérieur de sa tête, il ne pouvait pas mieux définir cette espèce de cataclysme intérieur.

C'était comme si une main invisible avait brusquement ouvert grand les vannes de sa sexualité, et que le lac paisible s'était brusquement transformé en une véritable cataracte, emportant tout sur son passage.

Romain Follardier avait passé une bonne partie de la nuit, les yeux grands ouverts dans le calme et la tiédeur de la nuit, à faire le point sur ce qu'il appelait jusque-là sa « vie amoureuse ».

Des filles, il en avait eu, évidemment. Comme n'importe quel jeune homme plutôt pas mal de sa personne, et riche de surcroît.

Des filles de son monde. Propres, nettes, lisses, parfaites. Qui faisaient l'amour avec plus ou moins d'enthousiasme, mais sans jamais déroger aux règles du bon goût et de la bienséance.

Et même les deux ou trois, parmi celles qu'il avait expérimentées, qui savaient se montrer un tantinet « salopes », n'auraient jamais accepté de se livrer à leurs « perversions » – voire simplement donner libre cours à leurs fantasmes – en dehors des draps propres d'une chambre luxueuse, au sein d'un bel appartement situé dans un « bon » arrondissement parisien.

Oui, ça se résumait à ça, sa « vie amoureuse ». Et le terme lui-même avait son importance. À la fin de sa nuit de réflexions et d'agitation, il en était arrivé à une conclusion sans appel.

Dès maintenant, il allait bazarder sa vie amoureuse et la troquer contre une

vie sexuelle. Brute, puissante, sauvage. À la fois enivrante et dangereuse. Enivrante parce que dangereuse.

Au petit matin, lorsqu'il avait quitté son lit, aux draps froissés et trempés de sueur, il était devenu à ses propres yeux un fils de ministre en rupture de ban.

Un rebelle. Un mâle.

Marilyne Fitoux s'arrêta brusquement de marcher. Emporté par son élan, son compagnon trébucha contre un pavé inégal et faillit s'étaler sur le quai.

— On est arrivés, c'est là... murmura la petite blonde, en désignant une sorte de renforcement dans la maçonnerie du mur vertical qui unissait la promenade des bords de Seine au quai proprement dit, quatre ou cinq mètres plus haut.

C'était une sorte de niche sombre, d'environ trois mètres de profondeur pour deux de largeur, qui s'enfonçait à l'intérieur du mur et permettait l'accès à une porte de fer effroyablement rouillée, dont le métal s'effritait par plaque, dans les coins, comme victime d'une lèpre.

Romain sentit une vague de dégoût lui remonter de l'estomac, en découvrant les détritiques qui jonchaient le sol inégal : préservatifs usagés, kleenex chiffonnés, feuilles de papier hygiénique recouvrant mal des masses plus sombres et bourdonnantes de grosses mouches bleues... Le tout macérant dans une forte odeur de vieille urine.

Il faillit même faire demi-tour. Mais, au même moment, le dégoût reflua. Pour céder la place à une étrange excitation, un obscur sentiment d'accomplissement. Puis, aussitôt, il imagina la tête de son ministre de père s'il le surprenait à s'enfoncer dans un cloaque pareil.

Et, du coup, il suivit Marilyne.

Celle-ci frappa trois fois à la porte métallique rouillée. Le son résonna lugubrement de l'autre côté.

Puis, un grognement se fit entendre, et Marilyne poussa le battant de fer, qui grinça effroyablement.

À l'intérieur de ce qui semblait être un petit hangar à bateau désaffecté, avec son plafond arrondi, Romain Follardier découvrit un invraisemblable capharnaüm décourageant l'inventaire. Une vieille poussette d'enfant débordante de hardes, des cartons, un réchaud à gaz, des casseroles, une lampe à pétrole renversée, un vieux transistor...

Sur le sol en béton brut, jonché de papiers gras et de poussière, étaient posés deux vieux matelas. Le premier était constellé de taches de toutes sortes et sentait la moisissure. Quant au second, il disparaissait presque entièrement sous le corps d'un homme, couché dessus en chien de fusil, enveloppé dans une sorte d'immense manteau dont n'émergeaient que ses pieds aux orteils poilus et, à l'autre bout, sa tête hirsute.

— C'est Nono, un vieux copain, expliqua brièvement Marilyne, en repoussant la porte de fer derrière eux. Ça te fait rien si on se sert de l'autre matelas, mon Nono ? On sait pas où aller, tu comprends...

— Pas de problème, grommela le clochard, d'une voix rendue caverneuse par l'abus de mauvais alcools. Du moment que vous me laissez vous mater !

— Tu veux te rincer l'œil ? rigola Marilyne, en se débarrassant de sa chemise informe et trop grande. Mais, mon pauvre Nono, tu le connais par cœur, mon cul, depuis le temps !

Alors qu'elle apparaissait torse nu, vêtue seulement d'un soutien-gorge grisâtre et déchiré en plusieurs endroits, Romain sentit une sorte de brasier prendre brusquement naissance, à la fois dans sa tête et au bas de son ventre.

C'était donc vrai ! Il allait faire l'amour avec cette fille ! Oh ! non : pas faire l'amour ! Il allait la prendre, la posséder, la saillir comme une femelle en rut ! Et il allait faire ça ici, dans cet antre répugnant, sur ce matelas abject, et sous les yeux de cette épave qui exhalait des relents de mauvais vin et de macérations diverses !

Cette pensée le fit comme bondir hors de lui, ses dernières résistances se brisèrent, comme autant d'entraves.

Avec un grondement sourd, sauvage, il se jeta sur la petite blonde et lui arracha littéralement son pantalon informe et luisant d'usure. Dessous, elle portait une pièce de lingerie, qui avait dû être une petite culotte blanche, longtemps auparavant.

Il tomba à genoux devant elle et, en râlant de désir, enfouit ses lèvres avides entre les cuisses de Marilyne, qui poussa un petit cri de surprise.

Les yeux fermés, Romain saisit les fesses rondes de sa partenaire à pleine mains, tandis que, narines dilatées, il se saoulait littéralement des forts parfums qui s'exhalaient de sa féminité.

Enfin, il y était ! Enfin, il découvrait ce qu'était vraiment cet être mystérieux et si troublant : la femelle. Celle que toutes les filles qu'il avait connues jusqu'ici s'évertuaient à cacher sous les parfums et les lingerie de luxe.

Elle était là ! Là, au cœur de ce ventre qu'il fouillait de son nez comme d'un groin ! Elle pénétrait son esprit, son corps tout entier ! Elle le grisait, décuplait ses forces et la violence de son désir !

La respiration haletante, Romain se redressa et renversa Marilyne sur le matelas crasseux, presque brutalement. Elle se laissa faire, en lui souriant avec complaisance, et souleva légèrement les reins pour qu'il puisse lui enlever son ultime rempart de tissu.

La tache d'or de sa toison apparut, comme une fleur surnaturelle dans cet univers de ténèbres, de saleté et d'odeurs stagnantes.

Avec des gestes fébriles, Romain dénoua la ficelle qui retenait son

pantalon d'emprunt, s'en débarrassa tant bien que mal, ainsi que du slip d'un blanc immaculé dont il avait négligé de se défaire, lors de l'échange de vêtements.

Son sexe, tendu à se rompre, palpitant, bouillonnant, jaillit comme un ressort bandé à l'extrême.

— Eh ben dis donc ! souffla Marilyne, les joues empourprées et le regard crépitant, en le regardant entre ses cuisses écartelées, je n'aurais jamais cru que tu étais monté comme ça, à te voir ! Tu vas me défoncer, avec un engin pareil, mon salaud !

Resplendissant de fierté virile, Romain perçut comme un grognement d'assentiment, sur sa droite, et il tourna machinalement la tête.

Il resta stupéfait du spectacle qu'il découvrit alors. Tourné vers eux, Nono avait écarté les pans de son immense manteau et, entièrement nu dessous, il caressait négligemment de la main droite son sexe noueux, épais et brunâtre.

Durant une seconde, il faillit se fâcher. Et puis, un sourire halluciné aux lèvres, il se rendit compte que c'était encore mieux, avec ce spectateur inattendu, encore plus vrai.

Parce que, s'il avait suivi cette fille jusqu'à ce hangar repoussant, c'était précisément pour ça : pour baiser « comme une bête », au sens propre du terme.

Et, les bêtes, elles ne se cachaient jamais, lorsqu'elles voulaient s'accoupler...

Marilyne se redressa sur les coudes et, en tendant le bras gauche, saisit entre ses doigts le membre gonflé de son partenaire.

— Tu as envie que je te suce un petit peu, avant de me la mettre ? demanda-t-elle d'une petite voix douce, presque timide.

Non ! Surtout pas ! Follardier n'avait pas envie de ce genre de « raffinements ». Ça, c'était bon pour les filles de son monde, pour les grandes bourgeoises qui voulaient montrer à leurs amants qu'elles étaient « libérées ».

Lui, ce qu'il voulait, c'était la saillie sans fioriture. Le rut sauvage et primordial.

La quintessence du sexe.

D'un geste brusque, il écarta la main de sa partenaire. Saisissant ses jambes à la pliure des genoux, il les écarta et les leva à l'horizontale. Il resta un moment immobile, les yeux fixés sur la fente rouge et luisante qui s'exhibait pour lui, d'une manière délicieusement obscène.

Pour lui, et aussi pour Nono, dont le poignet allait et venait de plus en plus vite...

Puis, avec une sorte de soupir rauque et prolongé, Romain se présenta à l'entrée du temple, et s'y engouffra de toute la puissance dont il était capable, les mains solidement agrippées aux chevilles de Marilyne.

— Vas-y, mon gars, bourre-la bien, elle adore ça ! haleta Nono de sa voix rauque, à côté de lui. Tu devrais la prendre par derrière aussi : avec la queue que tu te trimballes, elle va le sentir passer, la salope !

Les propos salaces du clochard, sa vulgarité tranquille agirent sur les sens de Romain comme autant de coups de cravache.

Il se mit à donner des coups de reins de plus en plus violents. À chaque fois, il avait l'impression affolante que le corps de la fille, secouée comme une poupée de chiffons, s'ouvrait un peu plus, encore un peu plus...

— Bon Dieu, je crois que je vais tout lâcher ! gronda Nono, les yeux révoltés, tandis que sa main s'agitait de plus en plus frénétiquement autour de son sexe, comme si elle cherchait à l'arracher de son ventre incroyablement poilu.

Les deux hommes parvinrent en même temps au point culminant du plaisir. Brusquement, Nono se redressa sur son grabat et tendit le ventre en direction de Marilyne, qui agitait la tête dans tous les sens et poussait de petits cris aigus, de plus en plus rapprochés.

Romain vit la liqueur blanche et épaisse jaillir avec impétuosité de la virilité tendue de Nono, avant de retomber en longs filaments sur la poitrine et le visage de sa partenaire.

Cette vision déclencha son propre orgasme et, en émettant un long feulement grave, il explosa dans le ventre brûlant de Marilyne, qui poussa un cri de jouissance, sous l'effet de cette double aspersion.

Lorsque Romain, haletant, se retira de ce fourreau brûlant, Nono était de nouveau enveloppé dans son grand manteau et, couché en chien de fusil, leur tournait le dos.

Comme s'il ne s'était rien passé.

— C'était très bon... soupira Marilyne en s'essuyant sans façons le visage et les seins avec un pan de sa chemise, qui avait dû en voir beaucoup d'autres. Je ne pensais pas que tu serais aussi... viril ! Franchement, je regrette pas d'être venue jusqu'ici !

Romain s'abstint de lui répondre « moi non plus ». Il ne comprenait pas ce qui se passait en lui, pendant qu'il se rhabillait à la hâte. Non seulement, le plaisir refluant, il ne se sentait pas dégoûté de ce qu'il venait de faire, comme il s'y était plus ou moins attendu, mais il n'avait qu'une envie : recommencer. Recommencer au plus vite. Et, si possible, dans des conditions encore plus scabreuses, encore plus extrêmes.

Pourquoi, le coup suivant, ne prendrait-il pas Corinne dehors, carrément ? À même les pavés du quai ? Avec la sensation des regards écœurés et scandalisés des « honnêtes gens » qui viendraient à passer près d'eux...

Rien que d'y penser, en imaginant seulement la scène, il sentait son érection revenir...

Il prit Marilyne par le cou et, sans se soucier des traînées de crasse sur ses joues, il l'embrassa à pleine bouche.

— La prochaine fois, je ferai comme Nono a dit, murmura-t-il ensuite à son oreille : je te baiserais par derrière !

— Si tu veux... répondit la petite blonde, sur un ton parfaitement naturel. Mais pour l'instant, j'ai faim : tu aurais de quoi me payer un croissant, des fois ? J'adore ça, les croissants !

Le fils Follardier se retint de justesse de lui dire que, avec ce que lui allouait son père le premier de chaque mois, il aurait carrément pu lui acheter la totalité des viennoiseries d'une pâtisserie...

Pendant un moment, alors qu'ils quittaient le hangar de Nono, il avait prévu de dévoiler sa véritable identité à Marilyne. Mais, finalement, il s'était tu.

Parce qu'il trouvait bien plus excitant de continuer à se promener dans la peau d'un SDF sans le sou, d'un exclus méprisé de tout le monde, transparent aux yeux des gens « comme il faut ».

— Oui, je pense que je peux t'offrir ça, se contenta-t-il de répondre, en l'entraînant le long du quai, où les premiers adeptes du bronzage commençaient de s'installer, sur leurs serviettes bariolées, avant d'enduire leurs corps d'huile solaire.

— T'es vraiment cool, comme mec ! roucoula Marilyne en se frottant amoureusement contre lui. Je suis vachement contente de t'avoir rencontré...

Ensemble, enlacés, ils commencèrent à remonter la promenade au ras de l'eau, en direction du pont Saint-Michel. Sous les regards vaguement écœurés, parfois même scandalisés, des jeunes gens bien propres et bien nourris qui devaient considérer leur présence comme attentatoire à leur bronzage autant qu'à leur bon goût.

Mais ni lui ni elle ne s'en aperçurent, chacun pris par ses rêves d'avenir proche. Lui en était déjà à échafauder des plans, pour que sa prochaine étreinte avec sa nouvelle partenaire soit encore plus sauvage, encore plus « sale ». Encore plus virile, donc, à ses yeux.

Et pourquoi pas en pleine rue, la nuit ? Dans l'un de ses grands conteneurs à ordures qu'on trouvait ça et là dans les rues de Paris et qui étaient à ciel ouvert ? Ou dans l'arrière-cour d'un immeuble bien lépreux, bien crade, entre les poubelles dégorgeant d'ordures, environnés par les miaulements des chats errants, avec le risque délicieux que l'un des locataires mette le nez à sa fenêtre et les surprenne en pleine action ?

Décidément, il y avait encore plein de choses à faire dans ce domaine, plein de trucs excitants à découvrir...

Pendant ce temps, Marilyne s'était mise à rêver. Elle avait l'impression que Romain – puisque son nouveau copain lui avait dit s'appeler comme ça –

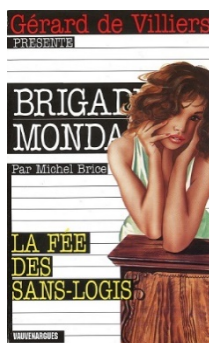
n'était pas comme les autres. Malgré la façon dont il était habillé, il lui faisait l'effet d'un mec bien, comme ceux qu'elle avait connus dans sa vie d'avant, quand elle vivait encore dans le pavillon de ses parents, à Chelles-sur-Mame, deux ans plus tôt.

Du coup, elle se mettait à rêver de confort bourgeois, et elle s'imaginait faire l'amour avec « son mec » dans un vrai lit, entre des draps propres et frais, après avoir pris une douche...

Si bien que, pris chacun par ses rêves, ni Marilyne Fitoux ni Romain Follardier ne remarqua qu'ils étaient suivis, à bonne distance, par deux jeunes femmes très belles, qu'on aurait pu croire sœurs tellement elles se ressemblaient.

Deux femmes noires...

CHAPITRE VIII



Arrivé devant la grande maison de pierre du quai aux Fleurs, offrant une vue superbe sur l'arrière de l'île Saint-Louis et sur l'Hôtel de Ville, Aimé Brichot épongea son front ruisselant de sueur, avec le grand mouchoir qu'il venait de sortir de sa poche.

Comme le quai des Orfèvres était tout proche, Boris Corentin et lui étaient venus à pied depuis leur bureau des Affaires Recommandées. Mais le soleil tapait comme un sourd, la chaleur se faisait épaisse, gluante, et ce court trajet avait suffi à mettre Brichot en eau. Même les éternels touristes qui se pressaient sur le parvis de Notre-Dame semblaient frappés de stupeur, et avaient à peine la force de lever les yeux vers les deux tours massives de l'édifice médiéval.

Il était un peu plus de trois heures de l'après-midi.

Jointe deux heures plus tôt, au téléphone, par Corentin, Emmanuelle Croisset n'avait fait aucune difficulté pour leur accorder une entrevue chez elle. Elle n'avait même pas pris la peine de demander le motif de cette visite, ce qui avait paru un peu étrange aux deux policiers.

Il y avait autre chose qui ennuyait Corentin, depuis le matin : Romain Follardier était toujours injoignable. Alors qu'il était censé passer toute la journée avec lui...

Du bout de l'index, il enfonça le petit bouton de cuivre rouge, dans l'épaisseur du mur ocre-gris, à droite de la lourde porte de bois sombre.

Derrière eux, sur l'asphalte luisant de chaleur, une moto passa en faisant hurler les gaz.

Il se passa pas loin d'une minute, avant que la porte ne s'entrouvre, avec un léger grincement. Corentin et Brichot virent apparaître un visage de jeune femme, aux traits réguliers et pâles, encadré par d'épais cheveux noirs tirés en chignon. En incorrigible amateur de femmes, Boris nota que les yeux bleus étaient superbes, et que les lèvres un peu trop pleines, un peu trop rouges, démentaient la sévérité de l'ensemble du visage.

— Mademoiselle Emmanuelle Croisset ? demanda-t-il, avec son sourire le plus engageant.

Sans répondre, la jeune femme ouvrit la porte en grand et s'effaça pour les laisser pénétrer dans l'entrée rectangulaire, très sombre et délicieusement fraîche par rapport à la rue.

— Si vous voulez bien me suivre, messieurs...

La voix était plutôt grave, avec une sorte de raucité sensuelle qui, là encore, parut à Boris Corentin en contradiction avec l'austérité et la tristesse du tailleur gris souris qui enveloppait le corps d'Emmanuelle Croisset.

Elle les conduisit, après un petit couloir encore plus sombre que l'entrée, tout en pierres nues, dans une pièce quasiment vide puisqu'elle ne comportait qu'une table de bois massif, entourée de quatre chaises à très haut dossier droit.

Sur le mur du fond était accroché un tableau étroit, tout en longueur, représentant un Christ en croix d'un extrême dépouillement.

Emmanuelle leur désigna deux des chaises, avec un petit sourire d'excuse :

— Je suis désolée de ne pas pouvoir vous offrir de rafraîchissements, mais mes deux suivantes sont momentanément sorties, et je dois avouer que je ne sais pas trop où se trouvent les choses, dans cette maison qui est pourtant la mienne !

Corentin et Brichot échangèrent un rapide coup d'œil entendu. On était dans un autre siècle, ici ! M^{lle} Croisset offrait des « rafraîchissements » et

avait des « suivantes » ! Sans parler du fait que, sûrement habituée à se faire servir depuis sa naissance, elle semblait ignorer jusqu'au chemin menant à la cuisine. Qu'elle devait probablement appeler « les communs »...

— C'est sans importance, répondit aimablement Corentin. Du reste, nous n'avons qu'une ou deux petites précisions à vous demander, et nous ne vous dérangerons pas longtemps...

« Sur des œufs ! avait insisté Badolini. Allez-y sur des œufs... »

Emmanuelle Croisset prit place sur la chaise qui se trouvait juste en face de Corentin, et l'enveloppa d'un regard aussi intense que bref, qui le surprit. Pendant quelques fractions de seconde, il avait eu l'impression d'être à la fois, pour leur hôtesse, un objet de convoitise et de dégoût ; les deux inextricablement mêlés.

— Alors, que puis-je pour vous être utile, messieurs ?

— Mademoiselle Croisset, attaqua Boris, il se trouve que, depuis deux semaines, nous avons retrouvé trois hommes noyés dans la Seine. Trois SDF, comme il est convenu de les appeler maintenant. Tous trois à proximité de votre maison. Or, nous savons que vous êtes d'une grande générosité avec ces malheureux et...

Il n'en jurait pas, mais, durant un laps de temps très bref, il avait eu l'impression de voir passer, dans les yeux bleus de son interlocutrice, d'abord une lueur de totale stupeur, immédiatement suivie par quelque chose qui ressemblait à de la peur, pour ne pas dire de la panique. Mais, presque aussitôt, elle avait retrouvé son air calme, presque morne.

— ... Et, poursuivit-il, nous avons quelques raisons de penser que, peut-être, vous avez reçu ces jeunes hommes ici, chez vous, sans doute dans le but de leur faire l'aumône, comme vous le faites régulièrement... acheva Boris Corentin, sans la quitter des yeux.

Emmanuelle soutint son regard, et répondit, d'une voix un peu plus froide que jusqu'à présent :

— Monsieur, il est exact que, dans la mesure de mes moyens, j'essaie de soulager les misères que je vois partout autour de moi. Il est encore vrai que, lorsque je croise un de ces exclus que notre société s'acharne à rejeter, je lui donne de l'argent pour qu'il puisse subvenir à ses besoins et, accessoirement, ne pas totalement désespérer de l'Homme. Seulement...

Elle se leva un peu trop brusquement, les joues soudaines plus rouges.

— Seulement, reprit-elle avec force, jamais je n'ai laissé pénétrer l'un d'eux chez moi, monsieur Corentin !

— Pourtant, insista celui-ci, l'une des victimes a clairement laissé entendre à ses compagnons d'infortune que vous lui aviez donné rendez-vous ici, avant-hier. Et, pas plus tard qu'hier, un jeune Allemand du nom de...

— En voilà assez, messieurs ! gronda Emmanuelle, dont la voix avait

retrouvé d'un coup, sous l'effet de la colère, toute la morgue méprisante de sa classe sociale d'origine, vos insinuations ne sont pas seulement blessantes, elles sont grotesques !

Le visage empourpré, elle se pencha en avant, les deux poings plantés sur la table de bois verni, et plongeait son regard d'azur dans les yeux de Corentin :

— Franchement, comment avez-vous pu imaginer une seule seconde que j'aie l'idée d'offrir à dîner à l'un de ces individus répugnants de crasse et probablement dangereux ? C'est totalement aberrant !

Aimé Brichot sentit sa flèche se raidir imperceptiblement, à sa droite, avant de se détendre à nouveau en arborant un étrange petit sourire.

— C'est très bien, mademoiselle Croisset, dit Boris Corentin sur un ton dégagé, inutile de vous fâcher : nous avons fait fausse route, et nous vous prions de nous excuser pour le dérangement...

Emmanuelle Croisset se calma aussitôt, et, de nouveau, elle enveloppa Boris de ce regard bizarre, où la convoitise le disputait au dégoût. Elle s'efforça de sourire :

— Non, c'est moi qui vous demande pardon : je me suis emportée sottement ! Ce doit être à cause de cette chaleur... Je reste à votre disposition, bien entendu...

— Franchement, Boris, fit Aimé Brichot, dès qu'ils se retrouvèrent sur le trottoir du quai aux Fleurs, je sais bien que Baba veut qu'on y aille sur des œufs, mais là, tu as quand même capitulé en rase campagne ! Et drôlement vite, encore !

Boris Corentin eut un petit sourire satisfait :

— Je n'ai pas capitulé en rase campagne, Mémé ! J'ai opéré un repli stratégique, parce que je venais d'apprendre quelque chose qui changeait complètement la donne et que j'avais besoin de calme pour en tirer toutes les implications possibles, nuance !

Aimé Brichot le dévisagea d'un œil incrédule :

— Tu as appris quelque chose ? Alors qu'elle nous a envoyé paître quasiment d'entrée de jeu ? J'aimerais bien savoir quoi, moi !

Une lueur d'intense jubilation faisait crépiter le regard de Corentin, qui répondit :

— Réfléchis, Mémé : Emmanuelle Croisset s'est mise en colère et nous a dit que jamais il ne lui viendrait à l'idée d'inviter à dîner chez elle l'un de ces individus...

— Euh... oui, et alors ?

— Alors, Mémé, personne, que je sache, n'a dit à Emmanuelle Croisset que les trois victimes *avaient effectivement pris un dernier repas avant de se faire assassiner* !

Emmanuelle ne retrouva un semblant de calme intérieur que lorsqu'elle se retrouva dans le petit jardin intérieur de sa maison, après avoir troqué son tailleur gris contre la longue tunique blanche qu'elle aimait revêtir lorsqu'elle était seule chez elle.

Elle resta un long moment immobile, adossée au mur, à regarder le couple de mésanges bleues qui se chamaillait dans les branches du lilas.

D'habitude, le spectacle de ce petit bout de nature, enclos en plein Paris, à l'abri de tous les regards, suffisait à l'apaiser totalement. Et, en particulier, la vision du massif de roses rouges qui en occupait le centre.

Mais pas aujourd'hui.

Parce que, depuis le départ des deux policiers, elle était violemment tiraillée entre une question et un poids. La question était : comment avait-on pu retrouver dans la Seine les trois corps qu'Amina et Louise avaient jetés dans le puits de la cave ?

Car Emmanuelle n'avait pas le moindre doute à ce sujet : c'était bien de « ses » victimes que les deux policiers étaient venus lui parler.

Et puis, il y avait ce poids qui l'oppressait, lui coupait presque la respiration, fouaillait dans sa chair avec une lancinante précision.

Ce poids, c'était celui du mensonge.

Elle avait dit aux deux hommes que jamais elle n'avait fait entrer aucun SDF chez elle.

C'était faux. Elle avait menti. Et elle l'avait fait sciemment, froidement, dans le seul but égoïste de se protéger, d'échapper à la justice.

Mais si on pouvait à la rigueur échapper à la justice des hommes, on ne pouvait se soustraire au regard de Dieu. Dieu qui la regardait, qui la jugeait, qui lui enfonçait son mensonge dans la chair, lui faisant un mal atroce.

Emmanuelle savait qu'elle n'avait plus qu'une chose à faire : elle devait expier son mensonge. S'infliger une douleur plus grande pour apaiser la colère divine...

Sans même s'en rendre compte, elle avait quitté le mur où elle était adossée pour se diriger vers la minuscule cabane de bois où le jardinier rangeait ses quelques outils.

Emmanuelle trouva tout de suite ce qu'elle cherchait : le mini-sécateur aux poignées de métal orange, et aux lames recourbées comme un bec d'aigle ouvert.

D'un pas lent, le bas de sa tunique blanche balayant la terre desséchée, presque poussiéreuse, elle se dirigea vers le massif de roses rouges. Penchée en avant, elle entreprit d'en couper une, puis une deuxième, puis encore une autre... En prenant soin de leur faire une tige aussi longue que possible.

Lorsqu'elle en eut coupé six, Emmanuelle entreprit d'ôter soigneusement

les premières épines, celles qui se trouvaient à la base des tiges.

À mesure qu'elle travaillait, elle sentait le calme lui revenir. Comme si Dieu, là-haut, avait compris ce qu'elle avait en tête et l'approuvait, lui rendant par là-même un peu de sérénité.

Emmanuelle alla remettre le sécateur exactement là où elle l'avait pris, et revint vers la maison. Elle espérait qu'Amina et Louise étaient rentrées. Car, si elle devait les attendre trop longtemps, elle n'aurait peut-être plus le courage...

Elle se sentit soulagée, en pénétrant dans la maison, de percevoir les échos affaiblis d'une musique très rythmée, syncopée même, dont elle ne percevait que les basses et les percussions.

Amina et Louise étaient là. Du coup, Emmanuelle sentit les battements de son cœur s'accélérer, et elle se sentit tout près de reculer.

Mais non ! elle n'avait pas le droit ! Dieu l'observait, et attendait sa juste pénitence. Il avait besoin de sa souffrance pour lui accorder la remise de son péché...

Emmanuelle se rendit dans la salle à manger. Là où, encore la veille au soir, elle avait...

Elle s'ébroua violemment : il ne fallait pas qu'elle repense à tout ça, à ces horreurs qu'elle avait accomplies, sous l'influence du Malin...

Elle alla droit à la grande table de chêne et pressa le petit bouton qui se trouvait dessous. Presque aussitôt, la musique s'arrêta. Quelques secondes plus tard, ses deux suivantes apparurent.

Amina et Louise étaient vêtues à l'identique, selon leur habitude. Elles portaient une sorte de long paréo multicolore, noué sur la hanche droite, et, en haut, un simple soutien-gorge blanc, piqué de grosses perles dorées qui tintinnabulaient à chacun de leurs pas.

Emmanuelle se sentit rougir en découvrant les globes d'ébènes de leurs poitrines jumelles, qui semblaient, à tout instant, prêts à jaillir hors des bonnets qui les contenaient à grand-peine.

En temps ordinaire, elle leur aurait sûrement fait sèchement remarquer que leur tenue était indécente. Mais là, compte tenu de ce qu'elle allait leur demander...

— Maîtresse ? fit Amina, s'avançant vers elle en balançant ses hanches. Vous avez besoin de quelque chose ?

— Je viens de commettre un très grave péché, murmura Emmanuelle, sans oser lever les yeux vers sa suivante. J'ai offensé Notre-Seigneur et je mérite une punition. Je dois expier ma faute...

Toujours sans la regarder, elle tendit à Amina les six roses rouges qu'elle venait de cueillir. Machinalement, la Noire saisit les tiges par le bas, là où les épines avaient été sectionnées.

— Voyons, maîtresse, qu'est-ce que je...

Elle n'acheva pas sa phrase, rendue muette par la stupeur. Sous ses yeux, Emmanuelle s'était dirigée lentement vers le prie-Dieu, qui trônait à droite de la table, légèrement en retrait.

Là, elle s'était agenouillée, avant de retrousser sa tunique et de la rabattre par-dessus sa tête. Présentant à ses deux suivantes son dos nu, ses reins cambrés et la masse ferme et ronde de sa croupe, partagée par un profond sillon où s'épanouissait une sombre végétation.

— Châtiez-moi ! implora alors Emmanuelle, d'une voix rendue plus sourde par le tissu qui couvrait entièrement sa tête et ses épaules. Frappez-moi durement, il faut que j'expie mon ignoble mensonge !

Les deux femmes échangèrent un long regard interloqué. Puis, une petite lueur d'excitation se mit à danser dans le regard de Louise, pendant qu'un sourire gourmand étirait ses lèvres gonflées et brillantes. Elle désigna le corps prostré de leur maîtresse d'un mouvement du menton, avant de hocher la tête de haut en bas.

Alors, Amina affermit sa prise sur les tiges de roses et s'avança vers le prie-Dieu.

Elle leva le bras droit, eut une ultime hésitation, tandis que tout le corps d'Emmanuelle se mettait à frémir. Puis, Amina abattit sèchement son bras. Les six roses vinrent fouetter le bas du dos d'Emmanuelle, qui poussa un cri de douleur et se cabra.

Les épines avaient lacéré sa peau et de fines gouttelettes de sang perlaient en longues traînées entrecroisées.

— Encore ! supplia-t-elle. Dieu l'exige !

Le deuxième coup l'atteignit en travers des fesses, qui, à leur tour, se marbrèrent de rouge.

Au troisième coup, Emmanuelle sentit une chaleur étrange prendre naissance au creux de son ventre, se mêlant intimement à la douleur cuisante que lui infligeaient les épines.

Instinctivement, elle se cambra davantage, pour faire ressortir le sillon parfait de sa croupe ensanglantée.

Le quatrième coup cingla les tendres pétales de son intimité, et elle hurla de douleur. Mais, en même temps, contre le velours râpeux du prie-Dieu, elle sentit les pointes de ses seins s'ériger irrésistiblement.

Derrière elle, les deux filles avaient les yeux exorbités et luisants.

À force de frapper, le corps d'Amina s'était couvert de fines gouttelettes de transpiration qui, en version translucide, paraissaient être la reproduction des gouttes vermeilles qui parsemaient le corps martyrisé d'Emmanuelle.

Elle tendit la poignée de roses à Louise, qui s'en empara avec une sorte d'avidité.

Plus fraîche que sa compagne, peut-être plus « échauffée » aussi par le spectacle, elle se mit à cingler le dos, les reins, les fesses et les cuisses de sa maîtresse avec une sorte de conscience rageuse.

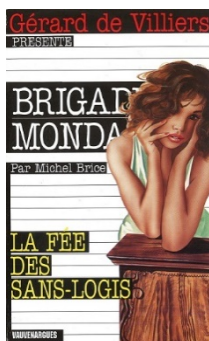
Mais, elle avait beau frapper aussi fort qu'elle pouvait, Emmanuelle ne criait plus.

Au contraire, elle exhalait de drôles de soupirs de plus en plus rauques, et sa croupe se trémoussait comme pour inciter ses deux bourreaux à de nouveaux coups.

Lorsque, enfin, Louise laissa retomber son bras armé, le souffle court et la tête en feu, le corps d'Emmanuelle était strié de traces rouge vif.

Et, autour d'elle, les pétales de roses qui s'étaient arrachés de leur corolle, sous la violence des coups, étaient retombés en une pluie rouge, qui formaient à leur tour, sur les dalles, comme autant de grosses gouttes de sang.

CHAPITRE IX



Les yeux levés, un léger sourire supérieur flottant sur ses lèvres minces, Romain Follardier contemplait la façade austère de la maison d'Emmanuelle Croisset.

Et il jubilait intérieurement.

Autour de lui, sur le trottoir, des gens passaient, bien habillés pour la plupart. Chez certains d'entre eux, il surprenait une moue de dégoût lorsqu'ils le frôlaient et découvraient ses vêtements informes, crasseux et malodorants.

Et cette répugnance qu'il leur inspirait augmentait encore sa jubilation.

Car il avait trouvé. Trouvé le moyen de rabattre son caquet à ce Boris

Corentin qui, depuis la veille, le regardait avec une sorte de commisération amusée, comme on toise un gamin qui essaie de jouer à l'homme pour impressionner les adultes, et ne réussit qu'à les faire rire.

Et cette espèce de supériorité naturelle et tranquille horripilait le fils du ministre qu'il était et qui, quasiment depuis sa naissance, avait l'habitude qu'on lui témoigne davantage de respect que ça.

Mais il avait trouvé de quoi le faire taire, ce flic d'autant plus irritant qu'il lui était *en même temps* très sympathique. Tout en provoquant chez Romain un sentiment d'infériorité vraiment intolérable.

Il allait lui livrer le coupable des trois meurtres de SDF. Tout seul. Le coupable, ou plutôt « la » coupable. À savoir la jeune femme très riche qui vivait dans cette maison, devant laquelle il était planté.

La certitude de sa culpabilité lui était apparue évidente, en parlant avec Marilyne, quelques heures plus tôt, juste après leur séance mémorable dans le hangar de Nono.

Simplement en mettant bout à bout ce que savait la petite blonde – à savoir que les trois victimes avaient affirmé qu'ils allaient dîner chez la fameuse fée des sans-logis – et ce qu'il avait appris, lui, en suivant Corentin dans son enquête, la veille.

Il en était arrivé à la seule conclusion possible à ses yeux : c'est cette soi-disant fée qui avait zigouillé les trois clodos. Pourquoi ? Il s'en fichait. Ce qui comptait, c'était que lui, Romain Follardier, parvienne à la confondre et à la livrer pieds et poings liés à ce maudit Corentin.

Et, pour ça, il avait un plan. Aussi simple que lumineux, à ses yeux.

Toujours vêtu en SDF, il allait rôder autour de la maison d'Emmanuelle Croisset, jusqu'à ce qu'elle sorte de chez elle. Là, il s'arrangerait pour attirer son attention, l'intéresser à son cas et faire en sorte qu'elle l'invite chez elle, comme elle avait fait pour les trois autres.

Une fois dans la place, il se faisait fort de lui faire avouer ses trois meurtres, grâce à son intelligence et à sa finesse personnelles.

Il était sûr de savoir se montrer plus malin que cette fille et donc de la coincer.

Mais en attendant...

Romain se détourna de la grande maison, remonta le quai aux Fleurs, puis obliqua à gauche dans la rue d'Arcole, qui traversait l'île entre Notre-Dame et l'Hôtel-Dieu.

La nuit était complètement tombée, maintenant, et les grappes de touristes se faisaient plus clairsemées. En revanche, la chaleur, elle, était presque aussi intense que durant toute la journée.

Et Romain avait l'impression que cette lourdeur et cette moiteur de l'atmosphère augmentait encore son envie.

Envie d'une fille.

Il traversa le deuxième bras de Seine au pont au Double, et tourna à droite sur le quai de Montebello, où les restaurants « à touristes » s'alignaient pratiquement à touche-touche jusqu'à la librairie Gilbert et la place Saint-Michel.

Romain poussa un petit soupir de contrariété. Il se serait bien contenté de « remettre le couvert » avec Marilyne, ça aurait été le plus simple et le plus direct. Seulement, après être allés acheter les croissants qu'elle réclamait, dans une boulangerie de la rue Saint-André-des-Arts, ils s'étaient fâchés.

Et à cause de lui, en plus.

Parce qu'il avait eu la « connerie » – c'était le mot qu'il n'arrêtait pas de se répéter en repensant à cet épisode – de lui révéler qu'il n'était pas un vrai SDF, qu'il était au contraire ce qu'on peut appeler un « jeune homme d'excellente famille ».

Du coup, Marilyne était entrée dans une rage folle, l'avait accusé de lui avoir « bourrée le mou » comme elle le disait.

— C'est dégueulasse, lui avait-elle hurlé à la figure, les yeux pleins de larmes, de m'avoir baisée dans le hangar de Nono, alors qu'on aurait pu aller dans une vraie chambre, comme des gens normaux ! Tu n'es qu'un vicelard ! Un vicelard et un pauvre mec !

Et elle l'avait planté là, en lui ordonnant de ne plus jamais lui adresser la parole.

Résultat des courses, il était obligé de se trouver une autre partenaire en rupture de ban, s'il voulait assouvir les pulsions sauvages qu'il sentait de plus en plus impérieuses en lui. Il fallait absolument qu'il se soulage, afin d'avoir l'esprit clair et net pour mener son plan à bien...

En abordant l'escalier de pierre, à l'angle du pont Saint-Michel et du quai des Grands-Augustins, vers le quai proprement dit, Romain eut un petit sourire finaud.

Heureusement, il y avait Virginie.

Une petite brune pas spécialement jolie, avec qui il avait échangé trois phrases, en milieu d'après-midi, alors qu'elle faisait la manche au pied de la fontaine Saint-Michel. Tout de suite, il avait flashé sur elle.

À cause de ses pieds.

Car Virginie se baladait pieds nus. Et Constantin avait dû faire un réel effort sur lui-même pour ne pas se précipiter sur ces pieds gris de poussière et de crasse, les embrasser, en lécher amoureusement chaque orteil...

Virginie ne lui avait pas semblé très farouche, et même plutôt bien disposée à son égard. Quand ils s'étaient finalement quittés, elle lui avait glissé, avec un petit clin d'œil :

— En général, le soir, je m'installe en bas du pont, pour être peinarde. Si

jamais tu t'emmerdes, tu peux toujours passer me dire un petit bonsoir...

Arrivé à la dernière marche de l'escalier descendant jusqu'à la Seine, l'apprenti SDF sentit le sang se mettre à cogner contre ses tempes : Virginie assise sur une bitte d'amarrage, absorbée dans la contemplation de l'eau noire et à peine mobile du fleuve. À intervalles réguliers, il pouvait voir le bout de sa cigarette rougeoier brusquement, avant de se fondre de nouveau dans la nuit.

Sur la promenade longeant l'eau, le long du mur du quai, sous le pont Saint-Michel lui-même, partout des ombres se mouvaient, furtives, surgissant de l'ombre pour y redisparaître aussitôt, comme pour s'y diluer. On entendait des grognements, des éclats de rire brefs, des murmures, des souffles.

C'était le peuple de la nuit. La horde de ceux qui n'ont plus rien d'autre qu'elle pour s'envelopper dans ses ténèbres avant de s'endormir. Ceux qui ont absolument besoin du litre de vin ou du joint pour chasser la peur du lendemain qui les tenaille, pour évacuer le dégoût qu'ils inspirent aux autres et parfois à eux-mêmes.

Tous ceux, hommes et femmes, jeunes ou vieux, cyniques ou désespérés, qui n'avaient plus que la rue pour dernier refuge, ceux que la société recrachait après les avoir pourtant engendrés.

La petite brune, aux cheveux très courts et au visage lunaire, se leva lorsqu'elle le vit s'approcher d'elle. Romain eut l'impression qu'elle était plutôt contente de le voir arriver, et ça lui parut de bon augure.

En baissant les yeux, il vit qu'elle était toujours pieds nus, et une brusque chaleur incendia son bas-ventre.

Il décida de brusquer les travaux d'approche, de passer en force.

Sans lui dire un mot, il entoura les épaules un peu maigres de Virginie entre ses bras et la plaqua contre lui, écrasant sa bouche contre la sienne.

Des effluves forts, sauvages, montèrent des vêtements dépenaillées de la fille jusqu'à ses narines, faisant grimper son désir de plusieurs crans.

Elle ne protesta pas lorsqu'il glissa une main autoritaire, presque brutale dans son jean troué et trop grand, et qu'il empoigna son sexe touffu à pleine main. Au contraire, elle se trémoussa contre lui, le ventre en avant, se frottant sur la bosse qui ne cessait de grossir dans son pantalon.

Sans se détacher d'elle, il la poussa sous l'arche du pont, de façon à se soustraire un peu aux regards des passants qui pouvaient les voir, quatre mètres plus haut, sur le quai des Grands-Augustins.

Quelques formes allongées grognèrent à leur passage, l'une d'elles émit un rot sonore, qui fit rire son voisin.

La présence de ces épaves somnolentes, pitoyables et vaguement effrayantes fouetta les sens de Romain, dont les doigts fourrageaient sans ménagement dans le ventre glissant et tiède de sa nouvelle partenaire.

Brusquement, il n'y tint plus. Le feu aux joues et la respiration sifflante, il se laissa tomber à genoux et se prosterna littéralement devant elle.

— Eh ! qu'est-ce que tu fais ? s'étonna-t-elle, d'une voix légèrement inquiète.

Il ne répondit pas. Ses yeux aux pupilles dilatées étaient braqués sur les pieds grisâtres de Virginie, pataugeant dans les divers détritiques qui jonchaient le quai.

Il en saisit un entre ses deux mains, le porta à sa bouche et l'embrassa goulûment, déclenchant un petit gloussement chatouillé chez la fille, qui se laissa doucement glisser à terre. Enhardi, il prit le gros orteil entre ses lèvres sèches et se mit à le têter avec une sorte de ferveur quasi religieuse.

Il avait l'impression affolante et délicieuse de s'enfoncer dans une sorte d'abjection sans fond. Et la certitude que, plus il s'abaissait, plus le plaisir qu'il en retirerait serait intense, inouï.

— Ils te plaisent, mes pieds ? demanda Virginie, avec une sorte de coquetterie dans la voix, naïve et touchante. Mais, tu sais, j'aime bien qu'on me lèche ailleurs, aussi...

Avec un grognement sourd, Romain se redressa légèrement, avant de s'abattre sur le corps de la petite brune, entre ses cuisses écartées. Sans même chercher à lui retirer son jean en lambeaux, il se mit à lui lécher fiévreusement l'entrejambe, se saoulant littéralement des parfums forts qui semblaient naître sous sa langue. Lorsque la main menue et chaude de Virginie déboucla le gros ceinturon d'homme qui tenait son pantalon et se faufila jusqu'à son sexe tendu à l'extrême, il crut qu'il allait exploser immédiatement.

Autour d'eux, les formes vaguement humaines avaient commencé à s'agiter, des yeux luisaient furtivement dans la pénombre du pont, et tous ces regards voyeurs braqués sur le couple qu'ils formaient lui faisaient l'effet d'une brûlure supplémentaire, augmentant encore son excitation.

Il se redressa brusquement, sexe tendu à l'horizontale, le visage écarlate.

— Enlève ton jean ! gronda-t-il, d'une voix qu'il reconnut à peine. Fous-toi à poil, que je te la mette !

Virginie commençait à s'exécuter avec un empressement et une fébrilité non feinte, quand il se produisit un fait inattendu.

D'abord il reçut un choc violent entre les deux omoplates, qui l'envoya bouler sur les pierres rugueuses du quai. Virginie poussa un cri de frayeur et lui, atterrissant sur le dos, vit, en demi-cercle autour de lui, quatre ou cinq silhouettes sans visage, ce qui les rendait encore plus menaçantes.

— Alors, espèce de sale petit bourge ? retentit une voix rauque, avinée, vaguement familière. Tu t'es trouvé une nouvelle pute, on dirait ? Elle aussi, tu vas te foutre de sa gueule en lui faisant croire que t'es à la rue ? Comme avec Marilyne ce matin ?

En entendant le prénom de la petite blonde, un voile se déchira dans l'esprit de Romain : cette voix, c'était celle du barbu que ses copains appelaient Landru. Marilynne avait dû lui raconter qu'il n'était pas plus SDF qu'elle n'était la fille d'un émir arabe. Qu'il n'était qu'un salopard en mal de sensations fortes, un détraqué, ou quelque chose du même genre.

Autour d'eux, les ombres s'étaient redressées, mais prudemment écartées. Les clochards présents sous le pont s'apprêtaient à profiter du spectacle qui leur était gracieusement offert...

— Attendez, il y a un malentendu ! protesta-t-il, d'une voix coassante, tandis que sa virilité se recroquevillait à toute vitesse.

En tournant la tête, il constata que Virginie avait brusquement disparu, comme si elle s'était évaporée dans les ténèbres ambiantes. Et, sans savoir pourquoi, ça lui parut mauvais signe.

— Je vais vous expliquer, dit-il, d'une voix qui tremblait de plus en plus. Je n'ai pas fait ça pour me moquer de...

— Ta gueule ! gronda Landru. Quand un type bourré de thunes se déguise en rat des quais pour venir traîner par ici, c'est qu'il maquille de drôles de trucs, des trucs pas clairs ! Et tu sais quoi ? Tu veux que je te dise ce qu'on pense, mes potes et moi ? Que c'est toi qui as tué les trois types qu'on a retrouvés noyés ! C'est toi l'assassin des quais, espèce de dégénéré ! Et maintenant, tu vas voir comment on leur règle leur compte, nous, aux petits cons de ta race ! Tu vas voir comment on s'y prend pour venger les potes que tu as bousillés...

— Mais non ! cria Constantin, envahi par une terreur abjecte. Vous vous trompez complètement, je ne...

Un violent coup de pied en pleine figure le fit taire brusquement. Il sentit un liquide fade et tiède envahir sa bouche.

Il eut juste le temps de réaliser qu'il s'agissait de son propre sang.

Puis, ce fut la curée.

Les cinq zonards se précipitèrent tous ensemble sur lui pour le rouer de coups. Coups de pieds, coups de poings qui s'abattaient sur lui, dans le ventre, les côtes, le visage...

Au bout d'un temps très court, mais qui lui parut infiniment long, il n'eut même plus la force de crier, juste de geindre doucement, à chaque nouveau choc qu'il encaissait.

L'idée qu'il allait mourir là, sur ce quai immonde, entouré de ces épaves ignobles, lui traversa l'esprit. Alors, brisé de douleurs, à bout de souffrance, il s'y résigna, ne cherchant même plus à parer les attaques de cette bande de fous furieux ivres de vengeance, de frustration, de rage...

C'est alors que tout bascula.

D'abord, il entendit un de ses bourreaux pousser à son tour un hurlement.

Puis, un autre émettre un juron. Et encore une série de beuglements.

Ensuite, il constata que plus personne ne le frappait. Comme si ses tortionnaires avaient soudain plus urgent à faire.

En grimaçant de douleur, Romain Follardier parvint à se tourner sur lui-même et à se redresser sur un coude. Et il comprit ce qui se passait.

Deux nouvelles silhouettes avaient surgi de nulle part. Pour s'attaquer à ses adversaires.

Les nouveaux arrivants frappaient à coups de pieds et de poings. Mais ils le faisaient méthodiquement, avec précision, efficacité, sans aucune hâte apparente.

Et surtout, ils abattaient l'un après l'autre les cinq zonards dans le silence le plus absolu. Comme si ces deux « guerriers » – le mot s'était formé spontanément dans l'esprit de Romain – étaient trop concentrés sur leur tâche pour émettre le moindre son superflu.

Moins d'une minute après l'irruption de ces deux étranges combattants sous le pont, leurs adversaires étaient défaits. Ils refluèrent précipitamment, les quatre encore à peu près valides portant celui qui ne pouvait plus marcher, et se fondirent dans l'obscurité du quai, en jurant à mi-voix.

Autour, les autres clochards s'étaient prudemment retranchés dans un renforcement de la maçonnerie du quai, pour se mettre à l'abri des coups éventuels.

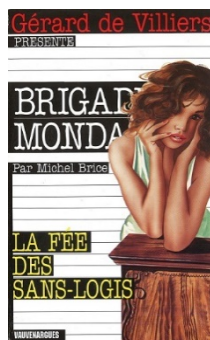
Romain vit alors ses deux sauveurs venir vers lui, d'une démarche souple et totalement silencieuse, comme s'ils glissaient sur le quai au lieu d'y marcher. Il sentait un flot de gratitude déborder de lui comme une marée montante : la reconnaissance du vivant qui se voyait déjà mort...

C'est alors que les deux silhouettes entrèrent dans le halo pâle du réverbère installé au coin du pont Saint-Michel, à trois ou quatre mètres au-dessus de leurs têtes. Et Romain Follardier reçut le choc d'une double surprise.

D'abord parce que les « guerriers » qui venaient de lui sauver la vie étaient en fait des guerrières. Deux femmes, jeunes, grandes et très belles.

Et, en plus, elles étaient noires.

CHAPITRE X



Les vitres tremblaient, et ce n'était pas une image.

C'est en tout cas l'impression que ressentaient conjointement Boris Corentin et Aimé Brichot, depuis cinq minutes qu'ils se trouvaient dans le bureau de Charlie Badolini. Lequel avait déjà oublié ses pastilles Nicorette, fumant cigarette sur cigarette, sans cesser vociférer.

— Jamais, hurlait-il, en arpentant pour la dixième fois son grand bureau en diagonale, jamais vous ne m'avez fait un coup pareil ! Mais qu'est-ce qui vous a pris, bon sang ? Comment avez-vous pu être mauvais à ce point-là ? Je vous confie le fils d'un de nos ministres, et vous, vous ne trouvez rien de mieux à faire que de le laisser se volatiliser dans la nature ! C'est du ramollissement cérébral, ou quoi ?

Ni Corentin ni Brichot ne répondirent, préférant arrondir les épaules pour laisser passer l'orage. C'était toujours l'attitude la plus prudente, lorsque le commissaire divisionnaire passait, comme maintenant, du rouge au violacé, à force de s'époumoner...

Et puis, au fond de lui-même, Boris Corentin ne pouvait pas lui donner entièrement tort. C'est vrai que, tout à son affaire des trois SDF morts, il avait pris un peu à la légère le fait que, durant toute la journée de la veille, le « petit » Follardier n'ait *jamais* répondu à ses tentatives d'appels.

La situation s'était brusquement envenimée en début de soirée. Car « monsieur le Ministre et madame » avaient attendu Romain, qui devait dîner chez eux, jusqu'à onze heures du soir. Heure à laquelle, le ministre avait téléphoné au domicile de Charlie Badolini pour lui demander, assez sèchement, où était son fils.

Et le patron de la Brigade Mondaine avait bien été obligé de lui répondre qu'il n'en savait rien.

— Je vous le redis une dernière fois, gronda ce dernier, en se rasseyant derrière son grand bureau Empire : à partir de maintenant, vous me laissez tomber cette stupide histoire de SDF noyés et vous n'avez plus qu'une seule mission : retrouver Romain Follardier dans les plus brefs délais, si vous voulez que votre carrière vous emmène jusqu'à une retraite bien méritée ! Je

ne vous retiens pas, messieurs !

Corentin et Brichot quittèrent le bureau sans se faire prier, avec la vitesse et la discrétion d'un léger courant d'air...

— Dis donc, qu'est-ce qu'on s'est pris ! souffla Aimé, une fois de retour dans ce qui leur parut être un havre de paix et de sérénité, à savoir le bureau des Affaires Recommandées. Eh bien ! Maintenant, « yapuka », comme dirait l'autre... Ça ne te frustre pas trop, d'être obligé de lâcher les meurtres de SDF, toi, pour courir après ce petit abruti ?

Boris Corentin eut un petit sourire énigmatique et se tourna vers son coéquipier :

— Ça me gêne d'autant moins que je n'ai pas l'intention d'abandonner l'enquête, figure-toi !

— Tu m'expliques ?

— C'est tout simple, Mémé : notre apprenti sociologue était fermement décidé à étudier les SDF, non ? Donc, c'est de ce côté-là qu'il convient de le chercher !

— Et, du coup, enchaîna Brichot, en frisant sa moustache, rien ne nous empêche, en même temps, de creuser un peu les autres pistes qui pourraient éventuellement se présenter ! Je t'ai bien compris, là ?

Dix minutes plus tard, les deux policiers quittaient le 36, quai des Orfèvres, pour retrouver la chaleur moite de la rue. Le temps tournait de plus en plus à l'orage. Même les insectes semblaient bourdonner avec une sorte d'hystérie et de panique. Mais, pour l'instant, aucun nuage ne s'annonçait à l'horizon...

— On commence par le square du Vert-Galant, décida Boris, et on ratisse systématiquement tous les groupes de clodos et de marginaux jusqu'à l'autre bout de l'île. Je suis à peu près certain que notre grand futur philosophe n'a pas pu résister au plaisir de venir se frotter à eux, une fois hors de notre contrôle !

Le square, en contrebas du Pont-Neuf, était presque désert, à l'exception d'un couple d'amoureux, enlacé contre le tronc rugueux et tordu d'un grand saule pleureur, et d'un homme allongé sur un banc, à cinq ou six mètres de l'entrée du square, vêtu d'un pantalon gris et d'une veste claire. Il semblait dormir en leur tournant le dos.

Corentin le désigna à Brichot :

— M'étonnerait que ce type soit un SDF, Mémé. Tu as vu ses pompes ? Je suis sûr que c'est du mocassin à plus de trois mille balles la paire, ça !

Au moment où il finissait sa phrase, l'homme se mit à bouger. D'abord les bras et les jambes, comme quelqu'un qui s'éveille tout juste. Puis, il se tourna sur son banc, avant de se redresser et de poser les pieds sur la terre sèche, presque poudreuse.

Corentin et Brichot en restèrent stupéfaits.

L'homme avait la barbe hirsute, une grosse croûte de sang séché au-dessus de l'œil droit, et le visage noirâtre de celui qui ne se lave à fond que tous les 29 février.

— Attends, mais qu'est-ce que ça veut dire, ce binz ? murmura Brichot. T'as déjà vu ça, toi, un clodo sapé comme ça ? Des fringues que je ne pourrais même pas m'offrir avec un mois de salaire !

La stupeur de Brichot monta encore d'un cran, lorsqu'il vit l'étrange personnage plonger la main dans la poche droite de sa veste, et en ressortir un téléphone portable, qu'il contempla avec une évidente satisfaction.

— Alors, là, j'halluciné carrément ! souffla-t-il.

C'est alors qu'Aimé Brichot avisa le visage tendu, fermé, de Boris Corentin, à côté de lui.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Boris ? Un problème ? s'enquit-il, un peu inquiet de ce brusque changement d'attitude.

— Non, répondit Corentin, en desserrant à peine les dents. Juste une idée désagréable. Attends, il faut que je vérifie un truc...

Aimé Brichot vit sa flèche sortir son propre portable de la poche arrière de son pantalon de toile, et actionner la touche « bis ».

Trois ou quatre secondes plus tard, le portable que manipulait l'homme du banc se mit à sonner, faisant sursauter à la fois ce dernier et Aimé Brichot.

— C'est de la magie ou quoi ? souffla-t-il à l'adresse de Corentin.

— Hélas, non, répondit sourdement celui-ci. Il se trouve que le dernier appel que j'ai passé, en me levant, tout à l'heure, était celui du portable de Romain Follardier.

Les yeux d'Aimé Brichot s'arrondirent :

— Tu veux dire que...

— Que ce clochard, là, est en possession du téléphone de Follardier, oui ! répondit sombrement Corentin. Et je te parie du même coup que les fringues et les chaussures lui appartiennent également. Il n'y a plus à demander à notre ami comment il se les est procurées...

Le SDF, répondant au nom de Roger Portant, se fit un peu prier – mais pas trop – pour expliquer à Corentin et Brichot comment, la veille, tôt le matin, un « bourge frappadingue » lui avait proposé de faire l'échange de leurs vêtements et chaussures respectifs.

— Et en plus, rigola Roger Portant en se tapant sur la cuisse droite, ce taré a oublié son portable dans sa poche ! Vous croyez que je peux le garder ?

— Non, je ne crois pas ! répondit Corentin, en le lui retirant des mains. Tu viens, Mémé ?

Ils remontèrent sur le Pont-Neuf, où un camion en panne, feux de détresse

allumés, provoquait un embouteillage qui s'étendait déjà jusqu'aux immeubles de La Samaritaine, sur la rive droite.

— Je crois comprendre ce qui s'est passé, expliqua Corentin, tandis qu'ils partaient, à pied, en direction de la Conciergerie et du pont au Change. Notre pseudo sociologue s'est sûrement mis en tête de devenir lui-même SDF, pour étudier leur condition « de l'intérieur », comme on dit.

— Donc, tu crois qu'il doit zoner quelque part dans le secteur ?

— Je l'espère, Mémé, je l'espère, répondit Boris, l'air soucieux. Et vu l'intérêt qu'il semblait porter à la jeune Marilyne Fitoux, avant-hier, quand nous l'avons rencontrée ensemble, je suggère qu'on essaie de lui mettre la main dessus, à elle, pour commencer. Avec un peu bol, on retrouvera notre jeune ami accroché à ses basques, et tout sera dit !

Cinq minutes plus tard, Boris Corentin poussa un petit soupir de soulagement, en arrivant, à l'autre bout de l'île de la Cité, au haut des marches descendant vers le mémorial de la Déportation.

La petite blonde était effectivement là, vautreée à l'ombre du monument commémoratif, en compagnie de sa « bande » habituelle : Landru, l'Asticot et les trois ou quatre autres.

Corentin fut un peu surpris de leur comportement, lorsque Brichot et lui se dirigèrent vers eux. Autant Marilyne Fitoux parut plutôt contente de le revoir, autant les autres lui semblèrent en proie à une sorte d'affolement. Ils avaient peur de quelque chose, mais de quoi ?

— Bonjour ! attaqua-t-il sur un ton dégagé. Vous vous souvenez de moi, je suppose ?

— Oui, et alors ? fit Landru, d'une voix que la méfiance rendait presque agressive.

Boris Corentin l'ignora et plongea son regard dans les yeux clairs de la fille :

— Je suis à la recherche du jeune homme qui était avec moi la dernière fois que nous nous sommes vus, dit-il d'une voix douce, avec un sourire engageant. Et quelque chose me dit qu'il est certainement revenu vous trouver, mademoiselle. Je me trompe ?

Elle parut hésiter quelques secondes, puis son visage se détendit, et elle répondit, avec un brin de coquetterie dans le ton :

— Non seulement vous êtes beau gosse, mais en plus vous êtes malin ! Oui, en effet, il est revenu me trouver, ce matin. Mais, pour tout vous dire, ça c'est plutôt mal fini entre nous...

Et elle raconta à Corentin et Brichot comment Romain et elle étaient allés faire l'amour dans le « hangar à Nono », puis comment ils s'étaient finalement fâchés à mort, quand il lui avait révélé sa véritable identité.

— Il ne vous a rien dit de particulier ? insista Boris. À propos de ce qu'il

comptait faire, par exemple ?

Marilyne réfléchit deux secondes, les yeux dans le vague, avant de hausser les épaules :

— Pas vraiment, non. Je me souviens juste qu'il était obnubilé par cette histoire des trois types qu'on a repêchés dans la Seine. Il s'est même mis à délirer grave.

— Dans quel genre ? demanda très vite Corentin, de plus en plus tendu.

La petite blonde eut un petit sourire de commisération :

— Il a fini par me dire qu'à son avis, c'était la fée des sans-logis qui avait fait le coup, vous vous rendez compte ? Et il a ajouté qu'il n'avait besoin de personne pour arriver à le prouver...

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un regard lourd. Eux, ils n'avaient pas besoin de mots pour savoir qu'ils pensaient la même chose.

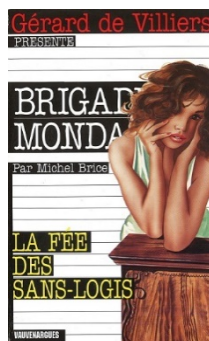
Il y avait de grandes chances – ou plutôt de grandes malchances – pour que Romain Follardier ait décidé de jouer les détectives en solo. Sans doute pour s'affirmer à ses propres yeux et à ceux des policiers chargés de l'encadrer. Pour se venger de l'humiliation qu'ils lui avaient fait subir, à l'Institut médico-légal, en le forçant à assister à l'autopsie de Christophe Prêcheur, le deuxième mort. Et, comme il n'était pas idiot, ses déductions l'avaient fort logiquement amené à s'intéresser à la fameuse fée des sans-logis, alias Emmanuelle Croisset, tout comme Boris Corentin l'avait fait lui-même.

À partir de là, il y avait deux options possibles. Soit Emmanuelle Croisset n'était pour rien dans cette série de meurtres, et le fils du ministre en serait quitte pour une petite humiliation de plus.

Soit, c'était bien elle la meurtrière.

Auquel cas, en s'intéressant de trop près à elle, le faux SDF nommé Romain Follardier courait le grave danger de subir le même sort que les trois vrais qui l'avaient précédé dans les eaux noires de la Seine...

CHAPITRE XI



Ses longs cheveux noirs dénoués s'étalèrent en corolle sur l'oreiller blanc brodé, dès qu'Emmanuelle Croisset y posa sa tête.

Aussitôt, elle sentit le sang cogner à ses tempes, avec la régularité obsédante d'un tambour funèbre.

Son corps était trempé d'une sueur moite, qui collait son ample tunique blanche à la peau frissonnante de son ventre agité de brefs soubresauts spasmodiques.

La pénombre régnait dans sa grande chambre presque vide de meubles, à cause des épais rideaux de velours doublé de percale qu'elle avait tirés, devant les deux étroites fenêtres donnant sur le jardin intérieur.

Son dos, ses reins et ses fesses lui cuisaient encore, de la flagellation infligée par Amina et Louise, quelques heures plus tôt.

Où étaient-elles passées, d'ailleurs, ces deux-là ? Ça faisait plusieurs heures qu'elles étaient sorties, ce qui n'était pas dans leurs habitudes.

Emmanuelle écarta les pans de sa tunique, de chaque côté de son corps nu et essaya d'inspirer à fond l'air tiède et gluant, mais sans y parvenir. Comme si quelque chose bloquait, dans sa poitrine.

Il n'y avait pas qu'Amina et Louise : tout allait de travers, depuis quelque temps. Comme si le monde était brusquement devenu fou.

À commencer par elle, Emmanuelle.

Contrairement à ce qu'elle espérait, la flagellation ne l'avait pas apaisée. Comme si Dieu avait décidé de lui refuser Son pardon, elle continuait à souffrir du mensonge qu'elle avait fait à ce Boris Corentin.

Encore un envoyé du Malin, celui-là : il était trop beau, trop fort, trop séduisant...

Il n'empêche qu'elle lui avait menti, sciemment, pour essayer de se protéger. Parce qu'elle avait eu peur. C'est-à-dire qu'elle avait douté de la protection divine. Donc, il était logique que Dieu lui ait refusé Son pardon.

Il attendait sûrement autre chose d'elle, un sacrifice plus grand encore...

Emmanuelle se dressa brusquement sur son lit, dont les draps de grosse toile blanche étaient chiffonnés et mouillés de sa transpiration. Des draps que ses mains, sans qu'elle s'en aperçoive, serraient convulsivement.

Elle venait de trouver ! De trouver le moyen d'expier sa faute, par un vrai sacrifice.

Elle allait totalement renoncer à ses « bonnes actions », en faveur des malheureux et des exclus ! Elle allait cesser d'être la fée des sans-logis. Parce que, en se dotant d'une grande âme à peu de frais, simplement en se délestant de quelques billets dont elle n'avait que faire, elle commettait en fait un péché d'orgueil ! Et c'est de ça, finalement, que Dieu entendait la punir !

Elle allait donc y renoncer. Et renoncer du même coup à faire venir ces jeunes hommes chez elle...

Emmanuelle se laissa retomber sur son lit et croisa ses bras sur sa poitrine nue. Oui, elle allait redevenir pure, s'éloigner des tentations du Démon, réintégrer la communion des enfants du Tout-Puissant. Et alors, Dieu lui pardonnerait peut-être. Ses mensonges, mais aussi la mort de ces malheureux.

Tout cela, toutes ces horreurs, ces égarements, ce ne serait plus qu'un mauvais souvenir, qu'elle finirait bien par effacer...

À ce moment précis, une image traversa le cerveau d'Emmanuelle, en laissant derrière lui comme une traînée de feu. Elle se mit à gémir, tout son corps était pris de tremblements.

À cause de cette image.

C'était Dietrich, le jeune Allemand. Il était là, et elle aussi, près de lui, comme l'autre soir dans la salle à manger. Ils étaient nus tous les deux. Au bas du ventre du jeune homme blond et si beau jaillissait une tige de chair noueuse et palpitante. Elle était énorme, éblouissante, tentatrice, et Emmanuelle en eut le souffle coupé durant plusieurs secondes.

Devant ses pupilles dilatées, elle voyait ce sexe mâle avec une netteté extraordinaire, une acuité presque douloureuse.

Et surtout, elle se voyait elle. Avançant ses lèvres entrouvertes vers ce sceptre irrésistible, qui semblait l'appeler dans une langue inconnue. Une langue qui ne s'adressait ni à ses oreilles, ni à son esprit.

Une langue effrayante, qui parlait directement à son ventre.

Elle voyait aussi la main de l'Allemand parcourir les formes de son corps nu, avant de venir s'enfouir entre ses cuisses écartées, et de fourrager dans son intimité obscène, frémissante et ouverte.

Emmanuelle poussa un gémissement rauque, presque un sanglot, cependant que ses mains glissaient de sa poitrine aux pointes dardées jusqu'à son ventre.

Un ventre au fond duquel les démons s'étaient remis à grouiller, à réclamer leur pitance.

Des larmes roulèrent sur les joues écarlates d'Emmanuelle et elle se mordit la lèvre jusqu'au sang. En espérant que la douleur qu'elle s'infligeait allait effrayer les créatures diaboliques, les chasser.

Au lieu de cet apaisement, ce fut une certitude effroyable qui prit possession de son cerveau.

Il était trop tard. Elle ne pouvait plus revenir en arrière. Elle ne serait plus jamais capable de se passer de ces corps d'hommes, jeunes, beaux, si désirables. De leur peau lisse et fraîche, sur leurs muscles polis. Et surtout, surtout, de cette affolante excroissance, jaillissant de leur ventre. De ce pieu tendu pénétrant son ventre offert, l'ouvrant, la fouillant, l'inondant, jusqu'à faire jaillir de sa gorge des hurlements de plaisirs, des halètements de femelle possédée.

Possédée ! C'était bien ça ! Elle était totalement et définitivement possédée du Démon ! Elle était devenue, par sa soumission à la luxure, un suppôt de Satan !

Une violente décharge électrique secoua le corps d'Emmanuelle, qui ouvrit brusquement les yeux sur une vision d'horreur.

Elle découvrit sa main droite enfouie entre ses cuisses écartelées, ses doigts fichés en elle, alors que sa main gauche torturait alternativement les mamelons érigés de ses seins.

Elle poussa un cri déchirant et bondit hors du lit, comme arrachée aux draps par une poigne puissante et invisible. Elle tomba à genoux sur les dalles polies par les siècles, et resta ainsi, prosternée, la tête entre les mains.

Presque aussitôt, un grand calme se fit en elle, et elle releva la tête, les cheveux en bataille. Un demi-sourire égaré flottait sur ses lèvres.

Elle savait ce qui lui restait à faire. Pour faire cesser cette possession démoniaque, il n'y avait qu'une solution : mettre fin à ses jours.

Il lui suffisait de se rendre à la cave et de se jeter dans le vieux puits, la tête la première. Elle disparaîtrait comme ses victimes avaient disparu, et tout serait dit.

Ils seraient éternellement unis, dans la mort...

Emmanuelle Croisset se releva lourdement, maladroitement, et rabattit sur son corps ruisselant les pans de sa tunique blanche, brodée d'or.

Au même moment, la porte de sa chambre s'ouvrit, pour laisser apparaître Amina et Louise. Malgré son agitation intérieure, Emmanuelle remarqua qu'elles avaient la mine sombre, contrairement à leur habitude, l'air préoccupé.

— Maîtresse, vous voulez bien venir voir ? murmura Louise. Nous avons quelque chose pour vous...

Emmanuelle faillit leur dire de sortir, mais elle se ravisa :

— C'est bien, je vous suis...

Elle fut surprise de voir que les deux femmes se dirigeaient vers le couloir de droite, que personne n'empruntait jamais : il menait aux deux chambres d'amis, et on ne recevait jamais personne...

Avec un luxe de précautions étrange, Amina ouvrit la porte de la première chambre. Puis, elle fit signe à sa maîtresse d'approcher, en mettant un doigt sur ses lèvres pour l'inciter au silence.

Emmanuelle s'avança jusqu'au seuil, et faillit pousser un petit cri de surprise.

Il y avait un homme sur le grand lit presque carré. Un homme entièrement nu, de surcroît, qui dormait en émettant un léger sifflement intermittent.

Avec des gestes doux, presque maternels, Amina écarta sa maîtresse et referma doucement la porte.

— Qui est-ce ? Qu'est-ce qu'il fait ici ? chuchota Emmanuelle, lorsqu'elles se furent un peu éloignées.

— Qui c'est, nous ne le savons pas exactement, répondit Louise. Amina et moi avons eu de la chance, ce matin, beaucoup de chance...

— Nous étions sorties pour notre promenade matinale, comme tous les jours, enchaîna Amina. Et, sur les quais, nous sommes tombées sur lui. Il discutait avec une petite blonde, qu'on a déjà vue dans le secteur du Mémorial, avec une telle animation qu'on s'est discrètement approché, Louise et moi. Assez pour comprendre que ce garçon était en train de parler de vous, maîtresse !

Emmanuelle Croisset sursauta et son visage devint tout pâle :

— De moi ? Mais qu'est-ce qu'il disait ?

— Que, d'après lui, vous étiez responsable du triple meurtre des clochards retrouvés dans la Seine, répondit calmement Louise. Du coup, on s'est relayées, Amina et moi, pour ne pas le perdre de vue de la journée. Parce qu'on le sentait capable d'aller vous dénoncer à la police, ou quelque chose du genre. Et, là encore, on a eu de la chance...

— Hier soir, enchaîna Amina, il s'est fait violemment attaquer par la bande du Mémorial. Sûrement à cause de ce qui s'était passé entre lui et la blonde. Bref, on a compris que c'était l'occasion qu'on attendait. On l'a laissé se faire bien cogner, puis on est intervenues, Louise et moi. Une fois les autres tarés en fuite, on l'a ramené ici, sous prétexte de soigner ses blessures. Ce qu'on a fait, d'ailleurs. Il nous a dit qu'il s'appelait Romain Follardier et que son père saurait nous montrer sa reconnaissance pour ce qu'on faisait. Je crois qu'il était un peu dans les vaps, quoi !

— Après, au lieu de le laisser repartir, on lui a collé une bonne dose de somnifère, et on l'a installé dans la chambre où il est, conclut Louise. Maintenant, c'est à vous de décider de ce qu'on doit en faire...

Emmanuelle Croisset ne répondit pas, les yeux dans le vague et un petit

sourire trouble flottant sur ses lèvres, brusquement recolorées.

Elle venait de s'apercevoir que toute idée de suicide avait disparu d'un coup de cerveau. Et que Dieu avait cessé de la martyriser. Sans doute à cause des démons qui s'étaient réveillés, au profond de son ventre.

Elle savait déjà ce qu'elle allait faire de ce Romain Follardier.

Elle allait le « consommer », avant de l'envoyer rejoindre les autres, au fond du puits.

Après avoir repoussé les objets qui s'y trouvaient éparpillés, Boris Corentin étala la grande carte sur le dessus de son bureau.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Aimé Brichot, en le rejoignant, et en découvrant une sorte de plan *a priori* incompréhensible.

— Ça, répondit Boris, c'est une idée qui m'est venue, tout à l'heure. Mais, pour répondre plus précisément, cette carte, que je viens d'aller me procurer à la DDE, est un relevé typographique du sous-sol de l'île de la Cité.

— Et c'est quoi, ton idée ? fit Aimé Brichot, en se penchant sur le plan en question, strié de lignes noires, droites ou coudées, de taches de couleurs bleue ou rouge, et de hachures, ainsi que de groupes de chiffres et de lettres assez mystérieux.

— Depuis le début, expliqua Boris, on part du principe que les corps des trois SDF ont été jetés dans la Seine, et qu'ils sont venus s'échouer sur la rive, à l'endroit où le fleuve est rejoint par cette espèce de petit cours d'eau souterrain qui débouche un peu en amont du pont Saint-Louis. C'est-à-dire précisément ici...

Corentin marqua le plan d'un coup d'ongle, à l'endroit où le quai de l'Archevêché rejoignait le square du mémorial de la Déportation.

— Et moi, depuis ce matin, je me demande si ça ne serait pas l'inverse qui s'est produit, poursuivit Corentin.

— C'est-à-dire ? fit Brichot, en remontant machinalement ses lunettes sur son nez busqué.

— Et si « on » avait au contraire jeté les corps dans le cours d'eau souterrain directement, plutôt que dans la Seine ? répondit Corentin.

Il y eut un moment de silence, uniquement troublé par les quatre ou cinq mouches qui tournoyaient en bourdonnant comme des hystériques.

— Mais il vient d'où, ce ruisseau ? demanda finalement Brichot, en pointant sur le plan l'endroit où il se jetait dans la Seine, avant d'en remonter lentement le cours souterrain, tracé en bleu pâle.

Il parvint de nouveau à la Seine, mais plus au sud, côté square Jean-XXIII.

— En fait, nota Corentin, on dirait que ce n'est pas réellement un ruisseau. C'est simplement une partie des eaux de la Seine qui s'engouffre ici, par le jeu des micro-courants, je suppose, avant de ressortir au niveau où on a retrouvé

les corps.

— Tu crois que les cadavres auraient pu suivre le même parcours ? fit Aimé Brichot, avec une moue dubitative.

— Peu probable, répondit Corentin, en continuant d'étudier le plan. Le cours d'eau est trop accidenté, trop tortueux : les corps auraient forcément été retenus plus haut. Seulement, je... Eh ! qu'est-ce que c'est que ça, à ton avis ?

De l'ongle de l'index, il indiquait une petite hachure, tracée à l'encre noire, en travers du ruisseau, environ une vingtaine de mètres avant l'endroit où le ruisseau revenait à la Seine.

— Attends, on va voir la légende... dit Brichot, en se penchant vers la partie droite du plan.

Il trouva presque tout de suite, et arbora une mine désappointée, en relevant la tête :

— Désolé, Boris, mais ton début de théorie s'écroule : cette hachure, là, c'est une *grille métallique* ! Aucun corps n'aurait pu la franchir, je suppose...

— Tu as raison, Mémé, grommela Corentin, les sourcils froncés. Pourtant, je suis sûr que je tiens le bon bout... Il y a peut-être une autre voie d'accès, je ne sais pas, moi... Des anciens égouts désaffectés, ou encore un...

Il se frappa le front :

— Mais qu'on est bête ! Regarde, Mémé, ce petit cercle, en bordure de la parcelle AD 2458 : qu'est-ce que ça peut-être, à ton avis ?

— Mais... je ne sais pas, moi...

— *Un puits*, Mémé ! Vérifie sur la légende, je suis sûr que c'est un puits !

De nouveau, Aimé Brichot chercha dans la double colonne de symboles. Mais, cette fois, quand il releva la tête du plan, il n'avait plus du tout l'air désappointé.

— Bon sang ! Tu as raison, Boris, c'est bien un puits ! Mais, bon : il y a des chances pour qu'il soit bouché depuis des siècles, tu sais...

— Ça demande à être vérifié, ça ! fit Corentin d'une voix vibrante. En attendant, il faut savoir à quoi correspond l'endroit où il se trouve...

Il décrocha son téléphone de bureau, et composa un numéro de mémoire.

— Je rappelle mon contact à la DDE, indiqua-t-il à Brichot. Un type très sympa et plutôt coopératif... Allô ? Je voudrais parler à Antoine Samson, s'il vous plaît... Ah ! c'est vous ! Re-bonjour : c'est Boris Corentin à l'appareil... Non, non, on s'en sort ! Je voudrais juste une petite précision : à quoi correspond la parcelle signalée AD 2458... D'accord, je patiente...

Corentin mit la main sur la partie émetteur du combiné et chuchota à l'adresse de son coéquipier :

— Il regarde sur son propre exemplaire du plan...

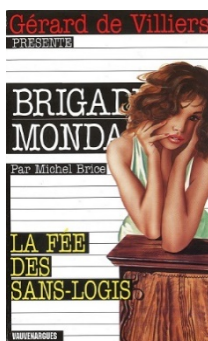
Allô ? Oui, je suis toujours là... Ah... Oui, je vois... Non, non, au

contraire : vous m’avez rendu un grand service, plus précieux que vous ne pouvez l’imaginer, même. Bien sûr ! Allez, au revoir !

Dès qu’il eut raccroché, Boris Corentin se tourna vers Aimé Brichot avec un sourire bien particulier, que son coéquipier connaissait bien. Il avait la mine gourmande du grand fauve qui vient de loger sa proie...

— La parcelle AD 2458 correspond tout entière à une seule maison de l’île, annonça-t-il, d’une voix légèrement vibrante. Une maison où nous sommes d’ailleurs déjà allés, toi et moi... puisqu’elle appartient à M^{lle} Emmanuelle Croisset !

CHAPITRE XII



En s’éveillant, Romain Follardier prit, simultanément ou presque, conscience de trois choses curieuses.

La première, c’est qu’il se trouvait couché dans un lit qui n’était pas le sien, situé au fond d’une salle aux murs de pierre qu’il n’avait jamais vue.

La deuxième, c’est qu’il était nu, avait mal un peu partout, et que sa langue était pâteuse.

Enfin la troisième, c’est que deux magnifiques Nègresses, comme on les aurait appelées dans sa famille, se tenaient au pied du lit et le regardaient avec un petit sourire moqueur.

Alors, d’un coup, tout lui revint en mémoire. Son début de séance amoureuse avec Virginie, sur le quai, son agression par la bande de zonards du Mémorial, et son sauvetage inespéré par ces deux femmes.

La suite était plus floue, mais il se souvenait vaguement que les deux

créatures providentielles l'avaient relevé et aidé à se traîner jusqu'à un endroit dont il ne gardait plus de trace dans sa mémoire.

— C'est vous qui m'avez déshabillé ? leur demanda-t-il, étonné lui-même par la futilité de la première question qui lui était montée aux lèvres.

Les deux filles éclatèrent alors du même petit rire joyeux.

— Bien sûr que c'est nous ! répondit Amina, en venant s'asseoir près de lui. Qui voulez-vous que ça soit ? Dans l'état où vous étiez, vous auriez été bien incapable de le faire tout seul !

— On vous a même lavé et on a soigné vos blessures, ajouta Louise, debout à côté d'Amina.

Romain, qui se sentait mieux de seconde en seconde, voulut jouer les esprits forts. Et, avec un petit sourire fat, il s'exclama, sur un ton enjoué, un peu forcé :

— J'espère que vous n'en avez pas profité pour abuser de mon innocence !

Pour toute réponse, Louise se pencha vers Amina, dévoilant du même coup son opulente poitrine chocolat, par le décolleté de son tee-shirt en V.

Et, sous les yeux ébahis de Follardier, les deux filles s'embrassèrent à pleine bouche, tandis que la main de l'une plongeait dans le tee-shirt de l'autre qui elle-même fourrageait sans vergogne sous la jupe courte et fendue à droite de sa complice.

— Je vois... grogna Constantin, qui se sentait un peu ridicule. Avec vous, ma vertu ne risquait rien !

Les deux filles se séparèrent, le regard brillant et la respiration un peu plus saccadée.

— Mais ça ne nous a pas empêchées de nous rincer l'œil en vous déshabillant ! s'écria Louise en riant. On sait aussi s'exciter à la vue d'un beau garçon, vous savez !

Et, avant que Romain ait eu le temps de réagir, elle saisit le bord du drap qui le recouvrait et le tira jusqu'au pied du lit, dévoilant son corps nu, et notamment son sexe, déjà à demi en érection.

— Eh ! s'exclama Amina avec un petit gloussement, on dirait que notre baiser lui fait de l'effet. Regarde ça, Louise, si c'est pas mignon ! On en mangerait...

Romain n'osait plus faire un mouvement, de peur de rompre le charme. Amina avait saisi délicatement sa verge et la caressait avec une douceur irrésistible, infernale.

Il se sentait gonfler et durcir entre ses doigts, son souffle se faisait plus court.

Lentement, il déplaça son bras droit, de façon à ce que sa main entre en contact avec la cuisse nue de Louise, debout à côté de lui. Puis, il fit remonter

ses doigts sous sa jupe, jusqu'au renflement ferme et soyeux de ses fesses nues.

— Dis donc ! s'exclama alors Amina, en lâchant brusquement son membre. Tu crois que je ne te vois pas peloter le cul de ma copine ? Pas touche, mon bonhomme ! Pour la peine, terminé, la petite branlette !

— Je vous en prie, continuez ! implora presque Romain, en retirant à regret sa main.

— Pas question ! rétorqua Amina en se levant du lit. Mais rassure-toi : si c'est du sexe que tu veux, tu vas en avoir bientôt. Sauf que c'est notre maîtresse qui va s'occuper de toi...

Au mot de « maîtresse », il y eut comme un déclic dans l'esprit du jeune Follardier, et il fut pris d'une irrépressible envie de rire aux éclats.

Il avait trop de chance, vraiment !

Ces deux filles noires, qui parlaient de leur « maîtresse », il venait de comprendre qui elles étaient : les deux domestiques de celle qu'on appelait chez les clochards du quartier la fée des sans-logis. Autrement dit, Emmanuelle Croisset.

Cette même Emmanuelle Croisset qu'il pensait coupable des trois meurtres, et chez qui il avait voulu s'introduire. Voilà que le hasard l'y avait fait entrer malgré lui !

Il avait trop de chance, vraiment...

Il voulut dire quelque chose, mais la porte de la chambre s'ouvrit à ce moment-là. Et il vit entrer une jeune femme très belle, aux longs cheveux noirs dénoués, et au visage très pâle. Elle était vêtue d'une tunique blanche brodée d'or qui traînait par terre et dont les pans s'écartaient et se rabattaient au rythme de ses mouvements, laissant entrevoir un corps pulpeux à la peau d'albâtre.

Il n'eut pas le moindre doute sur son identité : ça ne pouvait être qu'elle, Emmanuelle Croisset.

— Bonsoir, mon ami, dit-elle d'une voix douce, un peu mélancolique, en congédiant ses suivantes d'un geste de la main. Je vais vous servir votre dîner. Et ensuite, je m'occuperai bien de vous, si vous le voulez...

À ce moment, Amina, qui allait quitter la chambre à la suite de Louise, se retourna et dit d'une voix sourde :

— Et après, nous, nous reviendrons finir le travail...

Romain Follardier eut un petit sourire de mâle triomphant, et ne fit rien pour dissimuler son érection à Emmanuelle Croisset, qui contemplait son membre dressé avec un regard dévorant. La soirée s'annonçait plutôt croustillante.

Il avait trop de chance, vraiment...

— Tu es bien sûr que c'est ce que tu veux faire ? demanda Aimé Brichot

pour la troisième fois en moins d'un quart d'heure. Tu ne crois pas qu'on pourrait d'abord...

— Qu'on pourrait quoi ? l'interrompt Boris Corentin avec impatience. Demander l'autorisation à Baba d'aller explorer un cours d'eau souterrain à la recherche d'un puits désaffecté débouchant dans la cave ou dans la cour de la maison d'Emmanuelle Croisset ? Ou bien, aller expliquer à monsieur le Ministre Follardier que son fils, Romain, s'est probablement déguisé en clodo pour s'introduire chez une jeune femme milliardaire, laquelle est peut-être bien une tueuse de SDF en série ?

— Évidemment, présenté comme ça... bougonna Aimé Brichot, en torturant machinalement la pointe gauche de sa moustache.

— Non, je t'assure que mon idée est la meilleure, Mémé, insista Corentin, en tapant du plat de la main sur son bureau. En tout cas, la seule qui me paraisse pouvoir débloquer éventuellement la situation. Parce que si je parviens à remonter le cours d'eau souterrain et à trouver le puits, je trouverai peut-être aussi la preuve que des corps humains ont bien été jetés dans le boyau. Après tout, le médecin légiste nous a montré que le corps de Christophe Prêcheur présentait de profondes éraflures et ecchymoses : je trouverai peut-être des traces de sang, qu'il sera facile, en suite de faire analyser. Et comme ça, nous aurons des preuves solides.

— C'est bien joli, tout ça, mais je fais quoi, moi, pendant ce temps ? demanda Aimé Brichot, visiblement peu enthousiaste.

Boris Corentin réfléchit quelques secondes, sans répondre. Puis, Aimé Brichot le vit empoigner son téléphone portable, sur son bureau, et composer un numéro.

Aussitôt, il eut la stupéfaction d'entendre résonner la sonnerie de son propre portable, dans la poche de sa veste de toile légère.

Satisfait, Corentin coupa la communication, avant que, par réflexe, Brichot ait eu le temps de saisir son téléphone.

— On peut savoir à quoi tu joues ? demanda ce dernier.

— C'est tout simple, répondit Boris. Toi, tu vas aller te poster sur le quai aux Fleurs, pas loin de la maison d'Emmanuelle Croisset, en essayant de ne pas te faire repérer. En renfort, si tu veux. Au cas où j'aurais un vrai pépin, je n'aurai qu'à appuyer sur la touche « bis » de mon portable. Et toi, de ton côté, si c'est mon numéro qui s'affiche sur l'écran... tu fonces !

— D'accord, se décida soudain Aimé Brichot, je marche. Je vais mettre mon téléphone sur « vibreur », histoire que ce soit plus discret... Au fait, Boris : tu comptes mettre quelle tenue, pour aller patauger dans les eaux de la Seine ?

Avec un petit sourire, Corentin montra son jean passablement usé sur le dessus des cuisses, son tee-shirt noir et sa paire de baskets :

— Tout ce que je porte sur le dos en ce moment a fait son temps, Mémé !
Disons que ce sera leur dernière mission... Bon, allez, en route !

— Ça roule, grommela Brichot en suivant sa flèche. En espérant que tu ne tomberas pas sur une patrouille de chez nous : tu aurais l'air fin en leur expliquant pourquoi tu prends des bains de minuit tout habillé !

Landru promena sur les vingt-cinq ou trente « rats de quai » qui l'entouraient le regard fier et satisfait que, à n'en pas douter, devait afficher Bonaparte contemplant son armée d'Italie.

Ils avaient tous répondu à son appel. Enfin, presque tous... Tous les marginaux, les SDF, les exclus, les zonards qui « bivouaquaient » ordinairement dans l'île de la Cité étaient là, autour de lui, adossés au mémorial de la Déportation.

C'est Marilyne Fitoux qu'il avait chargée de les rameuter tous. Parce qu'on résiste plus difficilement au sourire d'une jolie fille.

Elle était là, elle aussi, à sa droite. Comme une aide de camp...

— Les potes, attaqua-t-il de sa voix rendue sourde et rauque par l'abus de mauvais vin, c'est plus le moment de s'engueuler pour un oui ou pour un non. Comme vous le savez, il se passe des choses pas nettes, depuis quelque temps, par ici. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais moi, personnellement, j'ai pas envie qu'on me retrouve un matin, dans la Seine, le ventre en l'air !

Quelques grognements d'assentiment montèrent du groupe des troupes de choc en haillons. On ne voyait qu'une masse indistincte, parsemée des points rouge vif des cigarettes.

— Et qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? cria une voix fluette. C'est le travail des flics, ça !

Landru eut un sourire de pitié et leva les yeux au ciel :

— Les flics ! Mais qu'est-ce que tu veux qu'ils en aient à foutre, d'une cloche dans ton genre ? Ils lèveront pas le petit doigt, c'est moi qui te le dis !

— Tu charries un peu, là, risqua Marilyne, avec un petit sourire d'excuse, celui qui est déjà venu nous voir deux fois, il a l'air de vouloir *vraiment* essayer de comprendre ce qui se passe...

Landru écarta l'argument d'un revers de main, très « grand seigneur ».

— Évidemment, toi, tu dis ça parce qu'il t'a tapé dans l'œil et pas que là d'ailleurs ! jeta-t-il sur un ton dédaigneux. Mais, si tu raisonnais autrement qu'avec ton joli petit cul, tu saurais que, beau gosse ou pas, jamais aucun flic ne fera rien pour nous !

Mouchée, Marilyne haussa les épaules et ne moufta plus.

— Non, je vous le dis, reprit Landru, en écartant les bras avec outrance, tel un acteur du muet : c'est à nous de trouver le salopard qui a dézingué nos potes !

— Et comment on fait pour le coincer, ce type ? cria une voix, à l'intérieur du groupe.

Landru fourragea dans sa barbe hirsute et prit un air de conspirateur.

— Comment on fait ? répéta-t-il, un ton plus bas. Eh bien ! je vais vous le dire. Car j'ai ma petite idée, figurez-vous...

— Vraiment parfait, ce caviar ! apprécia Romain Follardier, en se tamponnant les commissures des lèvres. Toutes mes félicitations, vraiment...

Debout tout près de lui, dans sa longue tunique blanche, comme attendant ses ordres, Emmanuelle Croisset inclina légèrement la tête en signe de remerciement. Romain se garda de lui dire qu'il en avait déjà mangé du meilleur, chez ses parents : tout le monde n'avait pas la possibilité, comme son « monsieur le Ministre » de père, de s'en faire venir de Téhéran par la valise diplomatique...

Il éloigna de quelques centimètres la petite jatte de cristal taillé contenant les gros grains brillants, pour indiquer que son repas était terminé. Puis, il repoussa la chaise à haut dossier droit sur laquelle il se trouvait.

Emmanuelle sentit les battements de son cœur s'accélérer et une bouffée de chaleur envahir son visage. Simultanément, les pointes roses de ses seins s'érigèrent, perçant le fin tissu de sa tunique brodée.

Elle savait ce qui allait se passer maintenant, elle le lisait dans les yeux brillants de son convive. Et elle y était prête. Elle avait cessé de lutter contre elle-même. La souillure que cet homme s'appropriait à lui infliger, tout son corps tremblant la réclamait, à présent.

Elle avait besoin de l'étreinte du mâle, les démons qui habitaient son ventre grouillaient comme jamais. Emmanuelle, dans la fièvre qui montait en elle, avait presque l'impression de les entendre ricaner.

Avec un petit sourire vainqueur, Constantin tendit le bras, saisit sa main dans la sienne et l'attira vers lui. Les jambes tremblantes, Emmanuelle ne fit rien pour résister.

Elle eut un petit gémissement, comme un hoquet, lorsque les doigts de son invité se glissèrent entre les pans de sa tunique, pour caresser la peau veloutée de son ventre. Mais elle ne se déroba pas.

Elle ne bougea pas davantage lorsqu'il saisit son mamelon droit et le fit rouler doucement entre le pouce et l'index, tandis que son autre main se glissait entre ses cuisses pour fourrager dans la luxuriance noire et bouclée de son intimité.

Le sourire de Romain s'accroissait, lorsqu'il sentit la moiteur chaude et onctueuse de ce ventre qui s'ouvrait sous sa caresse comme une fleur au soleil.

Elle était prête, offerte, réduite à merci. Totalement en son pouvoir.

Un pouvoir qu'il eut soudain envie de pousser un peu plus loin. Pour voir. Juste pour le « fun ».

— Vos deux adorables servantes ne se joignent pas à nous ? demanda-t-il d'une voix insouciante.

— Vous... Vous voulez qu'elles viennent ? bafouilla Emmanuelle, en pâlisant légèrement.

— Pourquoi pas ? Ce serait plus amusant... Plus piquant, non ?

Sans un mot, Emmanuelle Croisset tendit le bras gauche et pressa le bouton sous la table. Des larmes envahissaient ses grands yeux bleus.

Presque aussitôt, la porte s'ouvrit, Amina et Louise entrèrent, vêtues de boubous multicolores simplement noués entre leurs seins. Au même moment, un roulement de tonnerre fit vibrer les vitres des hautes fenêtres.

L'orage arrivait enfin sur Paris.

Les regards des deux Noires se braquèrent sur la main du jeune homme, qui fouillait toujours le ventre de leur maîtresse. Puis, elles interrogèrent celle-ci du regard. Sur un petit signe de tête d'Emmanuelle, elles comprirent qu'elles devaient rester.

Qu'elles allaient assister à la suite prévisible...

— Mettez-vous à l'aise ! dit joyeusement Romain, qui commençait à trouver la situation vraiment excitante. Il n'y a pas de raison que votre maîtresse et moi soyons les seuls à prendre du bon temps, n'est-ce pas ?

Quelque part, dans un coin de son cerveau, une petite voix essayait de l'avertir qu'il jouait un jeu dangereux. Que, d'après ses propres déductions, il se trouvait face à une femme qui avait déjà un triple meurtre à son actif.

Mais il refusa de l'écouter, et parvint même à lui imposer le silence.

Après un temps d'hésitation, Amina et Louise se placèrent face à face, et chacune entreprit de dénouer le boubou de l'autre.

Lorsque les deux grandes pièces de tissu croulèrent sur les dalles, dévoilant leurs deux corps nus, à la peau d'ébène luisante, il y eut un nouveau coup de tonnerre. Plus proche, plus fracassant.

— Eh bien, voilà ! C'est pas mieux comme ça ? s'écria Romain, en détaillant les deux corps parfaits. Allez, ne soyez pas timides : embrassez-vous ! Comme tout à l'heure...

Un éclair zébra le ciel, de l'autre côté des vitres, suivi d'un roulement formidable. Il faisait de plus en plus chaud, une lourdeur humide à peine supportable.

Le dernier coup de tonnerre fit tressaillir Amina et Louise, qui se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, avec une sorte de rage érotique, à tel point que Romain entendit nettement leurs dents s'entrechoquer, sous la violence de leur baiser.

Lui, il était debout face à Emmanuelle, qui le dévisageait fixement avec des yeux incroyablement dilatés, où se mêlaient la terreur et un désir qui, à force d'intensité, lui fit presque peur.

« Elle a vraiment une tête de folle, songea-t-il, avec une petite moue de mépris. Il faut que j'arrête de la regarder de face : elle serait capable de me faire perdre mes moyens ! »

— Tourne-toi ! ordonna-t-il d'une voix sèche.

Laissant les larmes ruisseler sur ses joues blêmes, comme si elle ne les sentait pas, Emmanuelle Croisset pivota lentement sur elle-même.

Elle se retrouva face à ses deux suivantes, à moins de trois mètres d'elle, et dut se mordre la lèvre pour ne pas crier. Amina s'était agenouillée sur les dalles. Ses mains avaient agrippé les fesses incroyablement cambrées de Louise et sa langue fouillait avec ardeur entre ses cuisses écartées.

Dehors, le tonnerre n'arrêtait plus de rouler, les claquements secs succédaient aux grondements plus sourds sans discontinuer, le ciel était éclairé à intervalles de plus en plus rapprochés, comme par un stroboscope géant pris de folie.

Emmanuelle tressaillit lorsque Constantin se plaqua contre son dos. Mais elle ne fit rien pour s'écarter de lui. Au contraire, comme si elle était animée d'une vie autonome, elle sentit sa croupe se cambrer et se frotter doucement contre la bosse dure qui pointait à travers son pantalon.

À tâtons, Constantin dénoua les cordons qui retenaient la tunique, sur le devant du cou, et le vêtement tomba à terre. Devant eux, Amina continuait de caresser Louise de la langue et des lèvres, la faisant gémir de plus en plus fort. L'air lourd et moite se chargeait de parfums plus denses, plus capiteux, plus sauvages.

Emmanuelle sursauta en sentant un doigt s'insinuer dans le profond sillon de sa croupe et chercher à la pénétrer par l'ouverture la plus étroite – et encore intacte – de son corps tremblant.

— Non, pas ça ! Je ne veux pas ! implora-t-elle, tandis que les larmes continuaient à jaillir de ses yeux. Je vous en supplie, laissez-moi, pour l'amour de Dieu...

— Allons, sois raisonnable, ma belle ! souffla Romain tout près de son oreille finement ourlée. Tu en as autant envie que moi...

Et, de fait, Emmanuelle sentit tout son corps se détendre, s'assouplir, pour faciliter l'intrusion impie et dégradante. Lorsque Constantin retira le doigt qu'il avait fiché en elle, Emmanuelle se sentit comme vide, béante, et elle eut envie de crier.

De crier son besoin de plénitude ; son désir d'être comblée, envahie, investie, possédée, profanée.

Sous ses yeux, Louise s'était laissée tomber sur les dalles, et Amina était

venue se placer au-dessus d'elle, tête-bêche. À présent, chacune des deux femmes avait le visage enfoui entre les cuisses de sa compagne. Leurs corps tanguaient et roulaient au rythme des coups de tonnerre, auxquels se mêlaient leurs grognements de plus en plus rauques et puissants.

Emmanuelle sentit quelque chose de dur effleurer le puits inviolé de ses reins ; quelque chose qui lui parut énorme, monstrueux. Dans un ultime sursaut, elle voulut repousser l'envahisseur, empêcher le viol abject et dégradant.

Mais, dans son ventre, les démons hurlaient de plus en plus fort, réclamant, eux, leur pitance...

Emmanuelle cria de douleur lorsque le membre dur et lourd s'engouffra en elle, tandis que Romain la maintenait solidement par les hanches. Elle dut s'appuyer des deux mains au bord de la table pour ne pas basculer en avant, sous la puissance de cette virilité qui envahissait sa croupe.

Sous ses yeux embués, Amina et Louise continuaient de s'entre-dévorer le ventre, de se repaître des sucres musqués dont leurs langues faisaient naître le flot, comme des bêtes sauvages insatiables.

Dans un ultime éclair de lucidité, le corps ballotté par les coups de reins que « l'envoyé du Diable » infligeait au temple qu'il venait de profaner, Emmanuelle Croisset prit la mesure de sa situation.

Ses suivantes faisaient l'amour devant elle, pendant que, sous leurs yeux, elle se faisait sodomiser par un clochard ramassé sur le trottoir.

Cette fois, elle avait vraiment touché le fond.

Cette fois, elle était définitivement abandonnée de Dieu.

Boris Corentin contourna le tronc tordu et énorme du gigantesque saule pleureur qui avait poussé presque à l'extrémité du quai, là où il s'étrécissait avant de disparaître complètement.

Au-delà, creusé dans le mur, se trouvait une sorte de renforcement, où subsistaient quelques barreaux tordus d'une ancienne grille, que personne n'avait visiblement jamais songé à remplacer.

C'est précisément ici que les trois corps de SDF avaient été repêchés.

Au-delà de la grille, Corentin découvrit un boyau de maçonnerie sombre, voûté dans sa partie supérieure. L'espace entre la voûte et la surface de l'eau noire qui clapotait en dessous était d'une cinquantaine de centimètres. Une eau qui, par un courant faible mais perceptible, surgissait des entrailles mêmes de l'île de la Cité. Pour y entrer, dans ce boyau, dans la mesure où le quai se terminait environ trois mètres avant son ouverture, il fallait se jeter à l'eau.

Au sens propre.

Avant de se laisser glisser le long du quai, en plan incliné à cet endroit, Corentin prit la précaution de fixer l'accroche de son téléphone portable au col

de son tee-shirt, histoire de ne pas risquer de le mouiller.

Au-dessus de Paris, le ciel se déchaînait. Les roulements du tonnerre se succédaient presque sans interruption, et les éclairs illuminaient par flashes les tours de Notre-Dame, massives, impassibles, éternelles.

Comme à chaque violent orage, Corentin repensa à ce que lui disait sa mère, quand il était tout petit, pour dissiper sa peur : « ce n'est rien, Boris, c'est le petit Jésus qui joue aux boules ! » Et, malgré l'étrange de sa situation, un sourire attendri se dessina sur ses lèvres.

Puis, il descendit dans l'eau noire, prudemment, pas à pas pour éviter de glisser sur les pierres gluantes et, bientôt, il sentit le fond sous ses pieds, alors qu'il avait déjà de l'eau au niveau de la poitrine. Une eau étonnamment fraîche, qui lui fit du bien.

Au même moment, les nuages d'encre qui s'entrechoquaient au-dessus de lui, crevèrent d'un coup. Il y eut d'abord quelques gouttes espacées, énormes et tièdes. Puis, le débit s'accéléra très vite. Et, en quelques secondes, ce furent des trombes d'eau qui se mirent à crépiter furieusement à la surface du fleuve, noyant et diluant toute vision autour de lui. L'espace d'une demi-seconde, une idée absurde se forgea dans son esprit, songeant qu'il allait se faire tremper sous cette cataracte, et aussitôt il éclata de rire, lui qui était déjà dans l'eau jusqu'à la poitrine !

Puis, fendant la résistance naturelle du courant, il franchit la grille défoncée et s'engagea dans le boyau sombre.

Dès qu'il fut à l'abri de la maçonnerie voûtée, le crépitements de la pluie ne lui parvint plus que comme une sorte de ronronnement diffus, dont il aurait été incapable de préciser s'il venait d'au-dessus de sa tête, ou au contraire des profondeurs de la terre.

Très vite, l'odeur devint écœurante ; un mélange de relents d'égout, de pourriture, d'urine, de charogne, plus d'autres choses encore, impossibles à identifier. Sous ses pieds, le sol était vaseux, mou, fuyant. Parfois, il butait contre des objets plus durs, dont il préférait ne pas trop savoir ce que c'était. À plusieurs reprises aussi, il sentit le contact d'un animal vivant qui se faufilait contre son torse, le faisant frissonner malgré lui. Des rats, à n'en pas douter... Ils devaient pulluler dans ce territoire oublié des hommes. Le cœur au bord des lèvres, il tenta d'accélérer l'allure pour quitter au plus vite ce boyau, mais le courant du ruisseau souterrain avait beau ne pas être très fort, il lui fallait quand même faire un effort intense pour avancer contre lui.

En outre, la lumière émanant de l'entrée du boyau se faisait de plus en plus faible, et Corentin se maudit de ne pas avoir pensé à prendre une lampe.

Au bout d'une dizaine de minutes d'une progression pénible ponctuée de bruits étranges, d'échos métalliques assourdis, de frôlements furtifs angoissants, il évalua qu'il devait approcher de l'endroit où, sur le plan, était dessiné le petit rond indiquant la présence d'un puits. Celui-là même qui,

toujours d'après le plan de la DDE, était censé aboutir dans la maison d'Emmanuelle Croisset.

Et Corentin continua d'avancer, la tête levée vers la voûte maçonnée, pour essayer de repérer une quelconque ouverture.

Il la trouva moins de cinq mètres plus loin.

Un trou circulaire d'environ un mètre vingt de diamètre, qui montait verticalement, sur une hauteur impossible à apprécier, du fait de l'obscurité complète qui régnait dans le puits.

À environ vingt centimètres au-dessus de l'ouverture, Boris repéra la masse sombre d'une pierre qui dépassait de l'ensemble de la construction. Suffisamment pour s'y accrocher et se hisser dans le conduit.

Ensuite, en s'adossant à la paroi et en s'aidant des pieds et des mains, il devait être capable de remonter le boyau jusqu'à son sommet.

En principe, il était convenu avec Aimé Brichot que, dans un premier temps, il devait se contenter de vérifier que le puits existait bel et bien, puis de faire demi-tour pour prendre de nouvelles dispositions.

Boris Corentin demanda mentalement pardon à son coéquipier : monter voir ce qu'il pouvait bien y avoir là-haut était beaucoup trop tentant...

C'était comme une vague, puissante, irrésistible.

Les mains agrippées aux hanches d'Emmanuelle Croisset, Romain Follardier sentait le plaisir prendre naissance au creux de ses reins, prêt à le submerger.

Il augmenta encore la puissance et le rythme de ses coups de boutoirs. À chaque poussée, il avait l'impression affolante de pénétrer encore plus profondément la croupe tremblotante de sa partenaire. Laquelle ne cessait plus de crier son propre plaisir, en agitant la tête dans tous les sens, comme une folle, une possédée.

Sur les dalles, Amina et Louise roulaient, tanguaient, leurs deux corps enchevêtrés semblant n'en plus former qu'un, monstrueux, à peine humain, une sorte d'hydre ravagée par l'orgasme.

Brusquement, le corps tressautant comme sous l'effet d'un courant électrique, Emmanuelle tordit sa tête en arrière et poussa un long feulement rauque, qui, en retour, déclencha l'explosion de Romain entre ses reins.

Puis, laminé, vidé par le plaisir inouï qui venait de le secouer jusqu'aux tréfonds, celui-ci se retira de la croupe brûlante où il venait de s'assouvir, et se laissa glisser sur les dalles, le souffle coupé, le regard flou, au bord de l'évanouissement.

Quand il reprit ses esprits, Romain vit que les deux Noires avaient remis leurs boubous et qu'Emmanuelle Croisset avait disparu de la salle.

— Où est-elle ? demanda-t-il, encore essoufflé.

Amina lui tendit la main, avec un drôle de sourire :

— Viens, on va la rejoindre. Tu n'es pas encore au bout de tes surprises, tu sais...

Incapable de se faire une idée claire de la situation, encore à moitié chancelant, Romain Follardier se laissa entraîner sans résistance par les deux filles, à travers un petit couloir, puis un autre, plus long.

Il eut la surprise de déboucher à l'extérieur, dans une sorte de jardin intérieur, haché par la pluie cinglante et oblique.

— Vous êtes sûres que c'est le temps idéal pour une petite balade ? tenta-t-il de plaisanter.

Mais, au même moment, il découvrit Emmanuelle. Debout et immobile entre deux rosiers croulant de fleurs rouge sang, elle lui fit l'effet d'un spectre, avec sa longue tunique blanche trempée de pluie et son visage d'une pâleur d'outre-tombe.

— Viens par là, dit brièvement Amina en l'entraînant à travers le jardin. Elle nous rejoindra ensuite...

Fouettés par l'eau du ciel en fureur, ils s'engouffrèrent rapidement de l'autre côté d'une porte de bois, visiblement très vieille, derrière laquelle un escalier de pierre aux marches usées en leur centre s'enfonçait dans les profondeurs de la terre.

En bas, Romain découvrit une cave en voûtes d'ogive, assez vaste, encombrée dans sa partie droite d'un bric-à-brac indescriptible. Et, au centre, une construction circulaire, en grosses pierres taillées, d'environ un mètre vingt de hauteur et de diamètre, partiellement éboulée d'un côté.

— C'est un puits, ça, non ? demanda-t-il, étonné. Et il mène où ?

— À la Seine, répondit Emmanuelle, dans son dos, d'une voix blanche, presque sépulcrale.

Romain se retourna d'un bloc, et sentit un frisson lui parcourir la colonne vertébrale.

Avec ses cheveux noirs trempés, pendant sur ses joues livides, ses yeux dilatés et fixes, et le rictus de dégoût et de haine qui déformait sa bouche, Emmanuelle Croisset avait vraiment l'air d'une apparition spectrale.

— Au début, reprit-elle de cette même voix étrangement monocorde, Amina et Louise ont pensé qu'il était bouché, au fond. Mais quand la police a retrouvé les trois corps dans la Seine, on a compris qu'il ne l'était pas...

Romain ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Brusquement, sa poitrine se retrouvait prise dans un bloc de glace.

Il venait de comprendre qu'il avait eu raison. Tragiquement raison.

Emmanuelle Croisset, aidée par ses deux suivantes avait bel et bien supprimé les trois SDF. Avant de jeter leurs corps dans ce puits.

Et, maintenant, elles s'apprêtaient à faire la même chose avec lui.

Il se ramassa sur lui-même, tous les muscles tendus, pour bondir vers l'escalier. C'est-à-dire le salut.

Au même moment, il reçut un coup violent derrière la nuque et tomba à genoux sur la terre battue, des étoiles rouges plein les yeux, la respiration coupée, le regard brouillé.

Il sentit deux mains saisir sa tête, l'une à hauteur de sa nuque, l'autre au menton, et il entendit la voix de Louise, à moins que ce ne fût celle d'Amina :

— N'aie pas peur, tu ne souffriras pas, la mort est quasiment instantanée, du moment que les vertèbres cervicales sont brisées net. On a fait ça très souvent, dans notre jeunesse, au Rwanda...

Incapable de bouger, tétanisé par la panique viscérale qui le submergeait, Romain Follardier comprit qu'il allait mourir ; que, dans une seconde ou deux, tout serait fini pour lui.

C'est à ce moment-là qu'il eut une vision.

Pensant que le coup reçu à la nuque le faisait délirer, il ferma les yeux et les rouvrit aussitôt.

Mais la vision était toujours là.

À savoir deux mains d'homme, qui venaient d'apparaître par l'ouverture du puits et s'agrippaient à la margelle.

Le visage ruisselant de sueur et le corps trempé d'eau, Boris Corentin fit un ultime effort de traction des avant-bras, pour hisser sa tête hors du puits, le long duquel il venait de se hisser, sur près d'une dizaine de mètres.

En une fraction de seconde, ses pupilles relayèrent un certain nombre d'information en direction de son cerveau.

D'abord, il découvrit le cadre général : une cave de pierre voûtée.

Puis, il vit une sorte de fantôme blanc, ruisselant d'eau, au visage effrayant, comme déformé par une terrible pression intérieure : Emmanuelle Croisset.

Ensuite, un jeune homme agenouillé, qui braquait dans sa direction ses yeux exorbités et crépitant de terreur : Romain Follardier.

Enfin, deux femmes noires, très grandes, visiblement très musclées, le corps enveloppé du même tissu aux couleurs criardes : Amina et Louise, les deux « suivantes ».

L'une se tenait debout près d'Emmanuelle Croisset, de trois quarts arrière par rapport à lui. L'autre lui tournait carrément le dos.

Seulement, cette dernière tenait entre ses mains la tête du fils Follardier, d'une certaine façon particulière qui ne laissa aucun doute au combattant aguerri qu'était Boris Corentin.

Elle s'apprêtait à lui casser les cervicales, pour le tuer net.

Prenant appui des deux pieds sur les moindres aspérités de la pierre circulaire, Boris Corentin banda tous ses muscles et jaillit littéralement hors du puits, en poussant un rugissement terrible qui se répercuta sur la voûte en ogive.

Son cri eut l'effet qu'il escomptait : durant une seconde ou deux, les deux Noires restèrent tétanisées par la surprise. Un temps très court, mais suffisant pour qu'il roule au pied du puits et se redresse sur les genoux.

Au même moment, celle qui s'apprêtait à tuer Follardier le repoussa derrière elle et bondit sur l'intrus avec un rugissement de lionne.

En rejetant la tête à gauche, Boris, à quatre pattes sur la terre battue, évita de justesse le pied qu'elle venait de lancer en direction de sa figure. Simultanément, il la saisit par le talon, lui tordit la cheville de toute sa force, tout en la repoussant violemment devant lui.

Elle poussa un cri de douleur, avant de s'écrouler aux pieds d'Emmanuelle Croisset.

Mais déjà, avant qu'il ait eu le temps de se relever, l'autre fille était sur lui.

Et elle brandissait au-dessus de sa tête une poutrelle d'acier rouillé qu'elle avait saisie dans le bric-à-brac amoncelé contre le mur.

Dans un mouvement réflexe, Boris roula sur le dos, et la barre de fer frappa violemment le sol, à l'endroit où se trouvait sa tête, un quart de seconde plus tôt. Mais la fille, le visage déformé par une sorte de cruauté animale, levait son arme pour la seconde fois.

Mâchoires serrées, les sens en alerte maximum pour essayer d'anticiper le moindre de ses mouvements, Corentin effectua un balayage de la jambe gauche, heurtant violemment le mollet droit de son adversaire qui, déséquilibrée, bascula et, tête la première, amorça un vol plané dans sa direction. Les genoux ramenés sur sa poitrine, Boris la reçut sur la plante des pieds, au niveau de sa cage thoracique et, d'une détente prodigieuse de ses muscles bandés, il la rejeta violemment en arrière.

Il entendit comme un choc sourd, immédiatement suivi par un hurlement, qui diminua très rapidement avant de s'interrompre net.

Se relevant d'un bond, il comprit ce qui venait de se passer : sans l'avoir voulu, il avait propulsé la Noire dans l'ouverture béante du puits.

Au fond duquel elle venait de disparaître.

Un cri de rage et de haine, dans son dos, lui fit faire volte-face.

Juste à temps pour encaisser le choc d'un corps puissant lancé contre lui.

Aussitôt après, il ressentit une douleur aiguë, près de sa tempe droite, qui irradiait dans toute sa tête. Dans une sorte de brouillard, il réalisa que l'autre fille venait de lui sauter dessus et lui avait sauvagement mordu l'oreille. Les forces décuplées par la douleur, il envoya son poing devant lui, au jugé, et la

toucha à l'épaule.

La fille tournoya sur elle-même en grimaçant de souffrance. Une seconde, Boris crut qu'elle avait son compte, et ses nerfs commencèrent à se détendre.

Il se trompait car, comme mue par une force et une volonté qui la dépassaient, son adversaire se rua de nouveau sur lui... après avoir ramassé à terre la poutrelle lâchée par son acolyte.

Mais, cette fois, Corentin était debout. Et prêt pour le combat.

La fille dut le comprendre aussi, car elle s'arrêta net, son arme à demi levée au-dessus d'elle.

Le silence tomba.

Comme deux fauves, ils s'observèrent, lui à moins de deux mètres de l'escalier, elle près du puits.

Avant l'inévitable affrontement, Corentin eut le temps de réaliser que ni Emmanuelle Croisset, ni Romain Follardier ne se trouvaient plus dans la cave.

D'un geste lent, il vérifia que son téléphone était toujours accroché au col de son tee-shirt. Par miracle, malgré les assauts qu'il venait de subir, il ne s'était pas détaché.

Du bout de l'index, il appuya sur la touche « bis », puis il regarda son adversaire bien en face.

— Lâchez ce morceau de ferraille, mademoiselle ! dit-il d'une voix calme mais très ferme. Tout est fini, maintenant. Votre patronne doit déjà être aux mains de mes collègues, qui cernent entièrement la maison...

Il eut une petite pensée émue pour Aimé Brichot qui « cernait » la maison à lui tout seul...

— Soyez raisonnable, insista-t-il, rendez-vous, tout est fini...

Il vit la Noire bander ses muscles, se ramasser sur elle-même, et il crut qu'elle allait passer à l'attaque.

Mais elle l'observa longuement, parut le jauger, le soupeser, évaluer ses chances contre lui, puis, avec un soupir intérieur de soulagement, Corentin la vit se détendre, avant de laisser tomber la poutrelle sur le sol. Il n'avait jamais aimé être obligé de se battre contre une femme ; question d'éducation, sans doute...

C'est alors que l'adversaire le prit par surprise.

Corentin tressaillit au cri de haine féroce qu'elle poussa, et s'apprêta à recevoir le choc de l'attaque.

Au lieu de ça, il vit sa main droite se poser sur la margelle du puits. Presque en même temps, les deux jambes de la fille s'élevèrent en l'air, jointes, repliées, son buste presque à l'horizontale.

En éclair, Boris comprit quelle folie elle était en train de faire, et il bondit en avant pour l'en empêcher.

Ses doigts agrippèrent le nœud du boubou, au moment où la Noire disparaissait à l'intérieur du puits où elle venait de sauter à pieds joints.

Il y eut un craquement sec, et Boris Corentin poussa un juron sonore en sentant le poids de son fardeau s'alléger brusquement au bout de son bras, lequel, presque à son insu, par un mouvement de balancier, remonta du puits, ne tenant à la main qu'un carré de tissu multicolore.

La femme qui se trouvait enveloppée dedans, un instant avant, venait de rejoindre sa compagne, sept ou huit mètres plus bas.

Sans perdre une seconde, Boris Corentin se rua vers l'escalier.

En haut, il traversa à toutes jambes le jardin noyé sous des trombes d'eau et éclairé sporadiquement par les éclairs qui déchiraient le ciel noir.

En faisant irruption dans la maison, il faillit renverser Aimé Brichot et Romain Follardier, qui se trouvaient juste de l'autre côté de la porte.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? lui cria son coéquipier, pour couvrir le bruit du tonnerre, avant d'ajouter en désignant le fils du ministre Follardier d'un mouvement du menton : il est tellement secoué qu'il a été incapable de me dire quoi que ce soit ! Tu es OK ?

— T'inquiète, vieux frère ! répondit Corentin en hurlant lui aussi. Où est Emmanuelle Croisset ? J'ai peur qu'elle ne fasse une connerie, dans l'état où elle m'a paru être...

— J'en sais rien ! cria Brichot, dont les lunettes étaient couvertes de fines gouttes de pluie. Quand mon téléphone a sonné, je l'ai vu, se ruer dehors en courant. Le temps que j'arrive, elle était déjà partie en direction de Notre-Dame. Et comme à ce moment-là, j'ai vu apparaître Romain, j'ai jugé plus urgent de m'assurer de lui.

— Tu as bien fait, assura Boris. Reste avec lui, Mémé ! Moi, je vais essayer de retrouver l'autre cinglée...

Et sans laisser le temps à Brichot de répondre, il se précipita vers la porte principale de la maison.

Au moment où il débouchait sur le trottoir du quai aux Fleurs, il vit une mince silhouette courir dans sa direction, courbée en deux à cause de la pluie cinglante.

Quand elle fut à moins de deux mètres de lui, il reconnut Marilyne Fitoux.

— Il faut que vous veniez, vite ! haleta-t-elle, le visage épouvanté. Ils l'ont retrouvée... la fée... ils l'ont repérée... et ils vont la tuer !

Emmanuelle Croisset avançait pieds nus dans les flaques noires, mais elle ne sentait pas l'eau froide sous ses plantes. D'ailleurs, elle ne sentait plus rien.

Quand le Diable avait jailli hors du puits, elle avait eu très peur. Peur qu'il soit venu la chercher pour l'entraîner vers les Enfers dont il arrivait tout droit.

Alors, elle avait fui. Elle était sortie de la maison et était partie devant

elle, dans les ruelles rendues désertes par la pluie et l'orage.

Et maintenant, elle se retrouvait là, au coin du pont Saint-Michel, dans sa longue tunique blanche détrempée, pieds nus, cheveux ruisselants sur ses épaules.

C'est à peine si elle distinguait les gros yeux jaunes ou blancs des voitures qui descendaient le boulevard, avant de tourner sur le quai des Grands-Augustins, ou de continuer tout droit vers le Châtelet.

Quelques automobilistes, sans doute émoustillés par sa tenue, l'avaient klaxonnée, lui avait crié des paroles aussitôt emportées par les bourrasques de vent et les roulements du tonnerre. Aucun n'avait insisté.

Ils avaient dû la prendre pour une folle...

La tête très droite, le regard fixe, Emmanuelle commença à descendre l'escalier de pierre conduisant à la promenade, en contrebas des quais, d'une démarche raide et saccadée d'automate. En bas, il y avait le fleuve.

Un sourire hébété se dessina sur son visage ruisselant et livide. Le fleuve ! C'est-à-dire l'oubli... la fin des souffrances... la paix éternelle.

Arrivée à la dernière marche, elle éclata d'un rire rauque, qui s'arrêta aussi brutalement qu'il était venu.

C'était ça ! Elle allait jouer un bon tour aux démons qui, à présent, n'arrêtaient plus de grouiller dans les profondeurs de son ventre : elle allait les noyer ! Elle allait descendre dans l'eau noire du fleuve, là, juste devant elle, et s'y engloutir, jusqu'à ce que les démons sortent de son corps.

Emmanuelle n'était plus qu'à trois mètres du bord de l'eau, lorsqu'elle perçut du bruit, derrière elle, une sorte de raclement, ou de grognement, elle ne savait pas trop.

Elle se retourna.

Dans les ténèbres qui régnaient sous l'arche du pont, elle crut voir une masse informe se mettre à bouger. Avec toujours le même grognement.

Curieuse, elle s'avança de quelques pas.

La masse informe s'agita encore plus, se mit à grouiller dans l'ombre.

Elle s'avança encore, presque à l'aplomb du tablier du pont.

C'est alors qu'une série d'éclairs encore plus violents que les précédents déchirèrent le ciel.

Dans la lumière blanche, aveuglante, rapide, Emmanuelle vit apparaître une grappe de visages hirsutes et noirs, dont les pupilles luisaient comme des yeux de loup.

Elle poussa un cri de frayeur et recula. C'étaient eux ! Les « rats de quai », réfugiés sous l'arche du pont. Mais, pour la première fois, ils lui avaient paru terriblement menaçants, dans la lumière brève et intense de l'éclair. Il fallait qu'elle s'en aille d'ici...

À ce moment, elle entendit comme des glissements mouillés dans son dos, et elle se retourna.

Il y en avait d'autres. Ils descendaient l'escalier de pierre, et venaient à sa rencontre, informes dans leurs hardes dégoulinantes de pluie.

Et puis, d'autres encore arrivant de plus loin, du Pont-Neuf. Et eux aussi, ils marchaient vers elle, silencieux, menaçants, terribles dans leur laideur.

Emmanuelle tourna la tête. Ceux qui étaient tapis sous le pont venaient de sortir de l'ombre de l'arche. Ils venaient vers elle. Certains se tenaient debout, mais Emmanuelle eut soudain l'impression qu'il y avait qui rampaient sur le pavé ruisselant et gras.

Comme si un maléfice les avait transformés en gigantesques cloportes grouillants.

Et ils convergeaient sur elle, tous ! Ils se rassemblaient pour la dévorer ! Il fallait qu'elle se sauve, pendant qu'il était encore...

Et soudain, comme si l'éclair qui zébrait le ciel avait eu le pouvoir de transpercer son esprit, la lumière se fit dans le cerveau d'Emmanuelle.

Non ! Elle ne devait pas les fuir ! Au contraire, elle allait se donner à eux ! S'offrir en pâture à leurs appétits, à tous leurs appétits.

Parce qu'elle était leur fée, la bonne fée des sans-logis.

Et surtout parce qu'elle venait enfin de comprendre : eux, les exclus, les damnés, les moins que rien, n'étaient rien d'autre que l'index de Dieu posé sur la Terre !

Ils étaient l'instrument divin de sa rédemption à elle ! Ils allaient anéantir les démons de son ventre...

Alors que la trentaine de SDF rassemblés par Landru formaient maintenant un cercle compact et grouillant autour d'elle, Emmanuelle, un sourire d'extase sur ses lèvres livides, dénoua le cordon de sa tunique et apparut nue dans la lumière des éclairs.

Comme frappés par cette beauté lunaire, ses assaillants interrompirent leur progression, alors qu'ils n'étaient plus qu'à trois mètres d'elle.

Ils virent Emmanuelle étendre sa tunique sur les pavés inondés, puis s'allonger dessus. Elle écarta les jambes et ils virent la pluie ruisseler sur le buisson noir et bouclé de son ventre.

Elle étendit les bras et, la tête renversée en arrière, elle cria vers le ciel :

— Venez, venez tous ! Prenez-moi ! Faites-moi vôtre à jamais ! *Car ceci est mon corps* !

Alors, fasciné par ce ventre blanc et lisse qui resplendissait à la lumière des éclairs, tous les SDF se remirent à marcher.

Affamés. Les yeux exorbités, fixés sur ce festin de roi qui leur était offert, ils allaient s'attabler pour ce suprême banquet.

Boris Corentin arriva en haut des marches, suivi de près par Marilyn Fitoux, au moment où une main sale et décharnée se tendait vers la poitrine blafarde d'Emmanuelle.

Étouffant un juron, Boris dégringola les premières marches. Puis, quand il ne fut plus qu'à environ trois mètres au-dessus du quai, il enjamba la balustrade de pierre et sauta dans le vide.

Il atterrit juste à droite du corps immobile d'Emmanuelle, dont le sourire était maintenant figé dans une sorte de rictus horrible.

De saisissement, la masse informe et dégoulinante des haillons reflua d'un mètre ou deux.

— Tire-toi de là ! Elle est à nous ! cria alors Landru qui avait reconnu Corentin. Les flics n'ont rien à voir là-dedans, c'est nos oignons et c'est à nous de régler nos affaires !

Dégouttant d'eau, Boris le chercha des yeux, dans la masse houleuse et menaçante qui l'entourait.

— Eh bien ! si tu considères que cette femme est à toi, viens donc la chercher... articula-t-il avec un calme glacial, effrayant. Si tu arrives à me la prendre, elle est à toi ! Mais je te préviens que je compte la défendre jusqu'au bout...

— Arrêtez vos conneries ! hurla alors Marilyn Fitoux, restée prudemment au haut des marches. Si vous osez vous attaquer, à trente, contre une seule nana à moitié tcharbée, c'est que vous êtes vraiment des minables !

Boris Corentin profita de l'aide inattendue de Marilyn pour enfoncer le clou :

— Alors ? Qui a envie de jouer à l'homme en abusant d'une femme à terre ? Qu'il vienne, je saurai le recevoir. Et en homme, moi aussi !

Il y eut comme un flottement, parmi la masse informe et noire. Des grognements de colère aussi. Boris Corentin était tendu à l'extrême : tout pouvait encore basculer, dans un sens comme dans l'autre.

Enfin, il vit un clochard tout voûté se détacher lentement de la masse.

— Moi, je vais me pieuter, marmonna-t-il d'une voix cassée. On en a assez fait pour ce soir...

Et il s'éloigna en direction du Pont-Neuf, d'une démarche claudicante.

Aussitôt, deux autres le suivirent, sans rien dire. Puis, un petit groupe s'éloigna dans la direction de Notre-Dame. Et encore un autre.

— C'est bon, finit par soupirer Landru, lorsqu'ils ne restèrent plus que quatre face à Corentin. Après tout, nous, ce qu'on voulait juste, c'est que nos potes arrêtent de se faire massacrer, hein...

Ensemble, ils tournèrent le dos et se dirigèrent vers l'escalier. Corentin resta seul sous le pont, avec Emmanuelle, toujours étendu au sol.

— Tu es venu, mon Sauveur ! dit alors la jeune femme, d’une voix méconnaissable. Je savais que Tu viendrais. C’est fini : les démons ne grouillent plus dans mon ventre ! Tu les as vaincus ! Mon Bien-Aimé, accueille-moi dans Ton royaume... Accueille-moi dans Ta lumière...

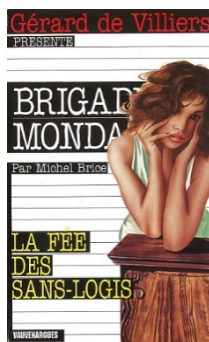
Le cœur serré, Boris Corentin la vit recroqueviller en chien de fusil son corps ruisselant de pluie, et fermer doucement les yeux.

Il s’accroupit près d’elle, et fut stupéfait de constater qu’Emmanuelle Croisset s’était tout simplement endormie. Sur ses lèvres exsangues, flottait un étrange sourire.

Celui d’une petite fille heureuse et confiante.

Apaisée.

CHAPITRE XIII



Boris Corentin et Aimé Brichot entrèrent dans le bureau de Charlie Badolini avec une certaine prudence.

Ils avaient encore en mémoire le « savon » mémorable qu’ils s’étaient pris trois jours plus tôt.

Boris Corentin arborait un gros pansement à l’oreille droite, celle que l’une des deux Noires.

— Louise, il connaissait à présent son identité – lui avait mordue sauvagement, au cours de leur combat, dans la cave.

L’affaire Emmanuelle Croisset était terminée depuis quarante-huit heures et, depuis, ils étaient jusqu’au cou dans les rapports, ce côté du métier de policier que Corentin jugeait aussi inévitable qu’il était fastidieux.

— Vous nous avez fait demander, patron ? demanda-t-il presque timidement.

— Oui, messieurs, entrez ! répondit Charlie Badolini d'un ton jovial qui rassura complètement ses deux inspecteurs.

Pour achever de détendre complètement l'ambiance, Aimé Brichot désigna avec un petit sourire la cigarette qui fumait entre les doigts jaunis du commissaire divisionnaire :

— Alors, patron ? Terminée, les petites pastilles miracles ?

Charlie Badolini haussa les épaules :

— Figurez-vous que j'ai bien réfléchi à la question. Je me suis dit : voyons, qu'est-ce qu'il y a, exactement, dans ces pilules, hmm ? De la nicotine, n'est-ce pas ? Eh bien ! tant qu'à faire d'ingurgiter du poison, autant le faire *par les voies naturelles* !

— Votre sens de la logique m'épatera toujours, patron ! dit Corentin en se retenant de rire.

— Mais, assez parlé de moi ! trancha Badolini. Je vous ai fait venir pour vous annoncer une nouvelle plutôt bonne, et qui devrait vous faire plaisir. Je viens d'avoir monsieur le ministre Follardier au téléphone : il m'a chargé de vous remercier vivement pour tout ce que vous avez fait pour son fils. Il a aussi tenu à m'apprendre que Romain, sans doute échaudé par sa première expérience « de terrain », renonçait à la sociologie active, et avait d'ores et déjà commencé à préparer le prochain concours d'entrée à l'ENA !

— Peut-être que, d'ici quelques années, on le récupérera... comme ministre de tutelle ! plaisanta Aimé Brichot.

— En tout cas, c'est encore lui qui s'en tire le mieux, dans cette triste histoire, ajouta Boris Corentin, plus sombrement. Toujours aucune trace de Louise Sengegera, patron ?

Amina Ouedraogo, que Boris avait expédiée bien involontairement dans les puits, avait été retrouvé une demi-heure plus tard par une équipe de policier : la nuque brisée dans sa chute, elle était morte sur le coup.

Mais sa compagne, Louise, qui avait volontairement sauté pour échapper à l'arrestation, avait réussi à s'en tirer et à s'évanouir dans la nature.

— C'est une question de jours, affirma Badolini, en allumant une nouvelle cigarette. On a diffusé son signalement partout, il n'y a aucune chance qu'elle nous échappe. D'autant qu'elle ne doit avoir personne chez qui se réfugier. Un de ces quatre matins, une patrouille va la piquer dans un squat ou dans un autre, et on n'en parlera plus. Quant à Emmanuelle Croisset...

Le visage de Boris Corentin s'assombrit. Il revoyait encore la jeune femme, nue sous la pluie, l'appelant son sauveur, et s'endormant soudain, comme délivrée...

C'est de ce qui lui restait de raison qu'elle avait été délivrée : quelques

heures plus tôt, l'un des médecins du centre psychiatrique où elle avait été admise avait affirmé à Corentin qu'il y avait très peu de chances qu'elle ressorte jamais de l'espèce de folie mystique dans laquelle elle s'était enmurée.

— Quant à Emmanuelle Croisset, poursuit Badolini, son état va au moins faire des heureux : on vient de m'apprendre que, par testament, rédigé il y a déjà quelques années, elle léguait toute sa fortune à la Fondation de Mère Teresa, à Calcutta.

— Là où ses parents ont trouvé la mort... murmura Aimé Brichot, plus ému qu'il ne voulait l'admettre.

En quittant le bureau du commissaire divisionnaire, Boris Corentin et Aimé Brichot se dirigèrent sans s'être consultés vers l'escalier.

Ils avaient tous les deux envie d'une bonne bière pression en terrasse.

Deux jours plus tôt, l'orage avait grondé une partie de la nuit, avant de s'évanouir comme il était venu.

Mais, au passage, il avait rafraîchi la température de quelques degrés et, depuis, il régnait sur Paris un temps idéal.

Dès qu'ils furent sur le trottoir ensoleillé du quai des Orfèvres, ils virent une jeune fille blonde venir droit sur eux, tout sourire dehors. Elle était vêtue d'une jupe bleu ciel et d'un chemisier blanc, ouvert sur une poitrine qui paraissait prometteuse.

— C'est curieux, ce visage me dit quelque chose... murmura Brichot en fronçant les sourcils.

— Ah, tout de même ! J'ai cru que vous ne ressortiriez jamais ! s'exclama-t-elle, en se plantant devant eux.

C'est à sa voix que Boris Corentin la reconnut, et il en resta bouche bée.

C'était Marilynne Fitoux.

Une Marilynne métamorphosée : propre, sagement vêtue, sobrement et élégamment maquillée.

— Ça vous épate, hein ? dit-elle, jouissant manifestement de l'ébahissement des deux hommes. Ben oui, ça m'a pris d'un coup : après l'histoire de l'autre soir, j'en ai brusquement eu ras le bol de zoner. Le lendemain matin, j'ai pris le premier RER pour Chelles et je suis retournée chez mes parents ! Et je crois bien qu'à la rentrée prochaine, je vais bosser pour passer mon bac par correspondance. Alors, qu'est-ce que vous dites de ça ?

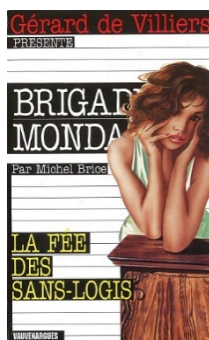
Boris Corentin eut envie de la taquiner un peu :

— Vous parlez d'études, mais en fait, vous faites tout ça juste pour trouver un mari convenable !

Elle lui jeta un long regard un peu trouble. Ses pommettes rosirent légèrement, et, en bombant sa poitrine ronde, elle lui répondit :

— Un mari ? Sûrement pas ! Mais un amant un peu plus âgé que moi et taillé en athlète antique... Faut voir !

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

TABLE

Notes

[←1]

Colline où eut lieu la crucifixion de Jésus. La tradition, très discutée, situe l'endroit au nord-ouest de Jérusalem.

[←2]

« Pape » de la sociologie française depuis un quart de siècle, professeur au Collège de France, intellectuel hautement médiatisé, Pierre Bourdieu est mort en 2001.

[←3]

Racaille, en verlan.

On appelle « incunables » les livres datant des tout-débuts de l'imprimerie, c'est-à-dire réalisés avant l'année 1500.